

JOURNAL DE GUERRE 1914-1918
de Victor PUISEUX

TABLE GENERALE DES MATIERES

- Ier cahier 2 août 1914 - 19 septembre 1914
La mobilisation
Dans les Vosges - la guerre de mouvement
- IIe cahier 20 septembre 1914 - 19 février 1915
En Picardie. La course à la mer
Dans le Santerre - la stabilisation
- la guerre de siège
- IIIe cahier 19 février 1915 - 26 septembre 1915
Dans le Santerre - la guerre de siège (suite)
En Champagne - L'offensive de Septembre
- IVe cahier 27 septembre 1915 - 10 février 1917
En Champagne - L'offensive de Septembre (suite)
Champagne - l'hivernage
Verdun
- Ve cahier 10 février 1917 - 12 novembre 1917
Une avance de 40 km !
Entractes et secteurs divers
L'attaque de la Malmaison
- VIe cahier 12 novembre 1917 - 1er janvier 1919
Déplacements et villégiatures
Le printemps de 1918
Avec les Américains
L'armistice
Le Rhin
Epilogue
- Appendice - Permissions
Citations et décorations

— ♦ — ♦ — ♦ — ♦ — ♦ — ♦ — ♦ — ♦ —

La mobilisation - Grindelwald - Paris - Valence - Arches

A l'hôtel, les journaux - de la veille - ne laissent guère de doute. Après des adieux rapides, je pars avec Jean Michelin, en voiture, jusqu'à Grindelwald, par le tortillard jusqu'à Interlaken et par l'express, qui a 2 heures de retard et qui est complet, jusqu'à Paris.

A une heure du matin, sur le quai de la gare de Pontarlier, je vois un lieutenant d'artillerie en tenue de campagne. Je lui demande des nouvelles : la mobilisation est affichée depuis 16 heures.

2 août. 9 h. du matin. Paris. La cour de la gare de Lyon est pleine de gens, assis sur leurs valises, le livret militaire à la main.

Je vais chez les Chantre où je trouve ma tante et Anne-Marie. Jacques Rabut est à Paris et part pour Briançon cet après-midi. Je partirai pour Grenoble par le même train. En attendant, sous prétexte d'aller chez lui, je sors avec Anne-Marie ; nous ne le trouvons pas. Mais il fait bon marcher. Anne-Marie me raconte l'affichage de l'Ordre la veille : les gens lisant, puis continuant leur route, tranquilles, sans attroupements ni excitation..

Nous rentrons boulevard St Germain où Jacques Rabut nous rejoint et nous déjeunons. Tante Marguerite, maternelle, nous donne de l'argent, des provisions de bouche. Adieux. Nous partons chercher nos cantines avec l'auto de Jacques, puis allons à la gare en taxi.

Toujours la foule calme des hommes qui attendent leur tour.

Notre train est plein, bien entendu, et le compartiment de première où nous nous sommes casés contient une douzaine de personnes de toutes conditions : deux ouvriers, qui lisent "la Guerre sociale", discutent : "La guerre, bien sûr, c'est pas mon opinion ; mais ils nous embêtent, il faut leur casser la gueule".

Du reste, de tous ces gens, serrés dans le couloir à ne pouvoir bouger, peu étaient appelés le premier jour. Mais ils craignent tant d'être en retard ! Pas de chants, pas de cris, pas d'ivrognes. Une excitation contenue et une assurance qui s'exprime à voix basse.

3 août. Changement de train à Lyon avant le jour, et puis bien d'autres fois ensuite. Wagons à bestiaux et divers. Emplettes et café au lait à Ambérieu. Divers officiers dans le wagon avec qui l'on cause - entr'autres Thellier de La Neuville. A Grenoble, je quitte Jacques et cours au quartier d'où le 4e groupe est parti depuis 8 jours pour Valence. Je vais reprendre le train. Wagons de marchandises allemands, cette fois. La ligne est coupée par les inondations : 6 kilomètres à faire à pied ; et ma cantine ? Je trouve des hommes pour la porter jusqu'à ce que je rencontre une auto que je requiers. Je remonte en wagon - première - où je trouve le commandant X... ami des Janssen.

A 18 h., enfin, je suis à Valence, après avoir ramené dans la bonne direction un certain nombre de gens qui faisaient la même erreur que moi et se dirigeaient vers Grenoble.

Je vais au quartier et je demande la 12ème batterie où je suis affecté. C'est dans une école de ville et je finis par trouver le capitaine Gouy. Méridional, belle moustache noire, grand cavalier, il fait bonne impression, bien que volontiers bougon. Nous allons dîner avec les autres officiers du groupe à la brasserie. Le commandant Martinon préside, petit homme court, de bons yeux bleus, un peu nerveux. Je retrouve là l'ineffable Soudan (11e batt.) qui cesse moins que jamais de faire entendre sa voix mal posée en dressant sa petite tête. Son capitaine, Coppolan(i), est corse, mais agréable, petit homme sec qui paraît quelqu'un. Le capitaine Belin (10e) me plaît moins, avec son lorgnon, sa moustache noire relevée et son esprit de vieux sous-officier. Divers jeunes gens complètent la table : Albony, mon collègue à la 12e, frais

émoulu de Versailles, qui a peut-être du nerf, mais sûrement des nerfs et de l'accent ; son camarade Luzet, adjoint au commandant, un peu fruste, mais sérieux ; Granier (10e), jeune Marseillais - ~~un~~ Niçois - avec qui j'ai fait mon service il y a quatre ans. Le docteur Bidon, de Lyon, jeune, brun, sale, blagueur et bavard. Quelques autres encore.

Je loge chez l'habitant.

4 au 7 août.

Je préside de 5 heures à 18 heures une commission de répartition des chevaux. Il en vient 500 par jour, amenés par des civils de toute la région, qu'il faut doter d'un livret, baptiser, classer de selle ou de trait ou de gros trait, et affecter à une unité. C'est légèrement abrutissant et je souhaite ardemment le départ.

Le 5 (ou le 6) je rencontre dans le quartier le Colonel Ladoux - toujours gras, déplaisant et onctueux - à qui j'ai complètement omis de me présenter. Mais il est fort aimable, comme toujours depuis le jour où nous le fûmes si peu l'un pour l'autre à ma dernière période, il y a 2 mois.

Discussion avec Albony. Il est de l'active, mais j'ai deux galons. Qui commandera la batterie de tir ? Finalement, pour trancher la difficulté, je permuterai avec Colomb, un petit brun timide, adjoint au commandant comme agent de liaison. Ces nouvelles fonctions me plaisent ; j'imagine tout de suite l'aide de camp au galop, traversant les lignes ennemis le sabre à la main.

8 août.

Enfin nous partons. Je suis toujours avec la 12e, la mutation devant se faire là bas. Les batteries ont commencé hier à s'embarquer dans l'ordre de leurs numéros. Même cérémonial pour chacune : feuillages sur les avant-trains, fleurs aux képis, aux mousquetons, aux litières des chevaux ; petit tour sur le Cagnard ; acclamations populaires.

Je n'aime pas beaucoup cette cavalcade. Mais les hommes y tiennent et il faut y passer.

Nous quittons le polygone à 14 h.30. Nous sommes les derniers, et le peuple est un peu fatigué d'acclamer. J'ai un gros cheval court, alezan brûlé, nommé Agard et qui tire comme un voleur. Naturellement nous battons tous les records pour l'embarquement, mettant 20 minutes de moins que la batterie la plus rapide. Nous avons un vieux compartiment de seconde pour le capitaine Gouy, Albony et moi.

A 18 h. nous partons ; destination inconnue bien entendu, mais N.E. certainement. Les hommes sont joyeux. Jusqu'à la nuit, les gares sont bondées de gens qui nous offrent des fruits, des fleurs.

A Bourg, ordre de mettre un poste contre-avions dans un wagon houiller : 25 hommes, un officier. J'alternerai avec Albony. Ce n'est pas amusant : les bords sont trop haut pour qu'on voie le paysage, on ne peut pas s'asseoir, et nous ne saurions même pas distinguer la nationalité d'un avion.

9 août.

A 18 h. nous débarquons à Epinal. La capitaine va réclamer à la Place, je ne sais plus pour quelle difficulté - je crois qu'on veut nous envoyer cantonner au diable. Pendant ce temps, je stationne sur la route avec la batterie, à la sortie d'Epinal. Je rencontre un capitaine d'artillerie qui voit chaque jour mon oncle Chantre et je lui remets une carte pour lui.

Enfin, c'est à Chanteraine, caserne des environs, que nous allons. Albony, parti en avant pour préparer le cantonnement, se trompe, si bien que nous arrivons à la nuit dans un endroit inconnu. L'installation est pénible. On arrive à mettre les chevaux à la corde et à caser les hommes dans les chambrées en rassemblant les paillasses éparses.

10 août.

Départ à 5 heures pour Arches où nous devons rejoindre le régiment. Beau temps, bonne route, joli pays vert avec des prairies et de grands sapins. Un avion ennemi passe, suivi par les flocons blancs de nos obus. Une fusillade éclate dans un bois de l'autre côté de la vallée ; ce n'est qu'un tir sur l'avion. Nous sommes à Arches à 8 heures et formons le parc avec le reste du groupe dans un pré près d'Archettes.

Je permute avec Colomb, changeant avec lui d'ordonnance et de cheval. Ces nouveaux serviteurs sont Baudouin, brave petit garçon doué d'un effroyable accent (environs de Saillant, Drôme) et Laurette, grande et puissante jument bai foncé.

DANS LES VOSGES

La guerre de mouvement.

10 août. A 17 h., nous recevons l'ordre de partir dans la direction de Bruyères. Les hommes renversent la soupe, on attelle et on s'en va. Le point initial est à Jarménil, 18 h. ; ordre des groupes : 3, 2, 4, 1. Bien du monde sur la route. Nous sommes bloqués derrière une compagnie du Génie. Je vais en tête pour demander le passage au chef de cette colonne. C'est un jeune homme à cheval, petit béret : le commandant Godefroy. Le petit Delalande, un camarade de l'X, est avec lui (tué quelques jours après d'une balle à bout portant). A Jarménil, carrefour; des troupes de toutes armes arrivent de toutes les directions et s'engouffrent sur la route de Bruyères. Je profite de l'arrêt forcé pour prendre un bol de lait et un morceau de pain chez une bonne femme.

Je vais rejoindre en tête le colonel Ladoux. La colonne est aussi embrouillée qu'il est possible, toutes armes mélangées. Arrêts longs et fréquents. Après Docelle, à la nuit tombée, nous rencontrons un officier d'état-major en auto (capitaine de Villiers). Le départ brusque du 14e corps vers l'Est est dû à une poussée de l'ennemi au col de Saales. Nous entrons avec le Colonel dans une maison, où il donne les ordres à la lueur d'une bougie. Finalement, je revins le long de la colonne avec ordre de cantonner à Prey (3e et 4e). Nuit noire. Route encombrée.

Le groupe est bloqué. On cherche la possibilité de former le parc dans un champ voisin pour attendre le jour. Puis on repart, à raison de 500 m. à l'heure. A un passage à niveau, bloqué par des autobus et des marsouins, le cap. Tinland et Manhès (9e B^{ie}) me font partager leur boîte de sardines.

Le 3e groupe et des voitures d'infanterie, plus ou moins versées dans les fossés, barrent le chemin de Prey. Enfin à minuit, nous formons le parc dans un bas fond, sous Lépanges.

11 août. L'humidité est pénétrante. Des feux de bivouac s'allument dans toute l'étendue de la plaine. On n'a rien à manger, les TR ⁽¹⁾ étant en panne on ne sait où. On ne peut songer à se coucher, et les hommes marchent autour des feux. Les chevaux sont restés attelés; ça fait guerre ; ça m'amuse beaucoup (mais quel désordre !).

A 4 h., ordre de départ. L'AC ⁽²⁾ doit s'établir en rassemblement

-
- (1) Trains régimentaires
(2) Artillerie de corps

articulé, à 7 h., entre Bellegoutte et Gerbéal. Je vais rejoindre le Colonel et nous partons au grand trot vers le soleil levant. Pourvu que ça dure !

Ca dure 15 à 20 km. Le Colonel s'installe dans une petite ferme entre Bellegoutte et Gerbéal. Il a comme adjoints le capitaine Mazen, jeune, petit, brun, qui monte un joli pur sang alezan, et Montgolfier, lieutenant de réserve que j'ai déjà eu l'occasion de rencontrer, aux manoeuvres des Alpes notamment ; le Lieutenant Colonel de Romanet, vieux cavalier, petit, spirituel, est accompagné de Martin (de Nîmes) et de Messier. Les agents de liaison des autres groupes sont, pour le 3e gr., Laurent (Centrale) avec qui j'ai fait ma dernière période, et Vachon, jeune homme excité, pour le 2e groupe.

Repas froid. J'ai sommeil. Mais le Colonel m'envoie reconnaître des positions de batterie. A 10 h. une note officielle nous informe que "l'ennemi a été repoussé par le 21e CA" ⁽¹⁾ et par les éléments du 14e CA qui occupent les cols. Nous devenons donc inutiles et recevons l'ordre d'aller cantonner à Corcieux (3e et 4e gr.) et à Bellegoutte (2e gr.).

A Corcieux, nous sommes logés dans des baraquements. Je m'installe dans une chambre d'adjudant avec Métifiot, vétérinaire-major du 4e gr. (beau garçon qu'on prend pour un officier de cavalerie mais peu intéressant)

On me charge d'acheter du foin dans le village et ça m'occupe jusqu'à 21 heures ; entre temps je me fais inviter à dîner par le cap. Tinland et Manhès.

12 août.

Flânerie dans Corcieux. Achat de foin. Un prisonnier allemand avec un casque à pointe. Je cause avec Paul Lancrenon, colonel, chef d'état-major des CA ⁽²⁾. Racontars divers, sur nos charges à la baïonnette au col de Ste Marie, sur le 54e qui a détruit un train de ravitaillement, sur les obus allemands qui n'éclatent pas ou trop haut... La confiance et l'espoir les plus outrés semblent naturels. Est-ce qu'on ne nous fait pas requérir une voiture supplémentaire pour porter un 3e jour de vivres et pouvoir pousser plus fort ?

Le soir, l'ordre arrive de détacher un groupe pour renforcer la 2e brigade d'infanterie coloniale. Le 1er groupe est désigné ; nous ne le reverrons plus. Les autres groupes se porteront demain vers Ste Marguerite

(1) Corps d'armée.

(2) Je lui réclame à grands cris la bataille ; tous ces préliminaires semblent si longs !

13 août. Départ à 6 h. $\frac{1}{2}$ par le col du Plafond, Arnould, St Léonard, où nous faisons halte à 9 h. $\frac{1}{2}$. Vers 14 h., le commandant, las d'attendre, m'envoie chercher des ordres. Je trouve le Colonel à Ste Marguerite, où sont les deux autres groupes. Le 4e groupe va cantonner un peu plus loin, à Remomeix. Nous y formons le bivouac à la nuit.

Des troupes passent, en marche vers l'Est.

14 août. Remomeix.

Le canon tonne vers l'Est ; sur le sourd grondement se détachent nettement, par 4, les salves de 75.

Grande animation sur la route de Saales : troupes qui montent, prisonniers qui descendent, automobiles sanitaires qui vont et viennent. Ceux qui descendent montrent le plus bel entrain et racontent des histoires, souvent extravagantes, mais toujours encourageantes.

Vers 17 h. un avion allemand passe au-dessus de nous. On tiraille avec les mousquetons et même avec des révolvers !

15 août.

Ordre d'être prêt à partir depuis 7 h. Les chevaux sont attelés. Il pleut. Toujours le bruit du canon vers la frontière. On n'ose s'éloigner du parc. Heureusement, l'animation de la route est une distraction. Il descend notamment un convoi de 500 prisonniers ; le commandant interdit aux hommes toute manifestation ; à Ste Marguerite, au contraire, il paraît que le commandant Gaudinot (3e groupe), vieux militaire à la Courteline, leur montre le poing et les injurie de tout son coeur.

A 18 h., ordre d'aller cantonner à Lesseux, tandis que les autres groupes vont à Frapelle et au Beulay. On part immédiatement. Pluie battante. Je vais en avant reconnaître la route. Ma grande jument rétive dès qu'elle est seule ; pas commode pour un agent de liaison. On forme le bivouac à la nuit, dans la boue, sous la pluie. C'est pittoresque.

16 août.

Nous avons l'ordre d'être prêts à partir, voitures attelées, à 6 H.

Je vais au Beulay où se trouve le colonel. Il pleut et on attend toute la journée ⁽¹⁾. La distraction est toujours la même : regarder les gens qui passent sur la route et tâcher d'en tirer quelques renseignements.

(1) Je cause avec le Cap. Perrin, petit, forte moustache, nerveux, bègue et spirituel.

Nous avons pris le col de Ste Marie et celui du Bonhomme. Un chasseur à pied nous dit que c'est l'artillerie qui a tout fait. 80 prisonniers descendent encore, officiers en tête ; le bruit court qu'ils se sont servis traîtreusement du drapeau blanc et qu'on va les fusiller ; les officiers nous saluent.

Je déjeune avec le 3e groupe : le C^t Gaudinot et Laurent, déjà nommés, Berthaud, un de mes conscrits et le docteur Pagès, de Valence, tous d'anciennes connaissances.

A 18 h., on me renvoie à Lesseux avec l'ordre de stationner. La pluie continue.

17 août.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé par des mains qui me palpent ; vives explications ; ce n'est qu'un bonhomme qui se trompe de chambre.

A 6 h. nous partons pour Colroy-la-Grande. Le Colonel est en avant avec le 2e groupe aux ordres du général Sorbets. Nous passons par Provenchères, où l'on voit des maisons trouées de balles. Ma jument rétive de plus en plus. Nous faisons halte à Colroy, sous les ordres du Lieutenant-colonel. Pluie et boue. Une bonne femme nous raconte que les uhlands cantonnaient dans sa grange deux jours avant ; ça commence à sentir la guerre. Je déjeune dans un cabaret avec Vachon, d'un morceau de lard fumé. C'est tout ce qui reste.

Messier rapporte de bonnes nouvelles : "L'aile gauche de la 1ère armée (la nôtre) a remporté un succès dans la région de Blamont, on atteint Lorquin, et marche sur Sarrebourg. L'armée d'Alsace progresse sur tout son front". Le bruit court que nous allons remonter en Lorraine par Schirmeck.

Je change ma jument pour Amablis, grand cheval de voiture, bai foncé, un peu mou, qui ignore tout de la rêne d'appui.

Nous cantonnons à Colroy.

18 août.

Nous partons à 8 h. pour Saulxures (3e et 4e groupes). Le 2e groupe, qui n'a pas été engagé la veille, cantonnera à St Blaise.

Nous montons vers Saaless et la frontière. Le poteau est arraché, renversé sur le bord de la route. Auprès, des groupes de maisons détruites par l'artillerie et l'incendie.

Nous traversons Saaless où je m'arrête quelques minutes avec le commandant qui veut voir le colonel Ladoux. Nous causons avec la brave femme chez qui loge le colonel ; son mari est en prison à Strasbourg, comme suspect ; il n'y a plus d'hommes dans le village ; tous ceux qui

n'ont pas été incarcérés à Strasbourg par les Allemands l'ont été par les Français et sont à la prison de St Dié. Elle nous donne des fleurs de son jardin ; qui ne serait sentimental en entrant en Alsace ?

Nous descendons la vallée de la Bruche entre des collines garnies d'épaisses forêts de sapins. Encombrement indescriptible sur la route unique ; il y a généralement 3 colonnes arrêtées et une quatrième qui cherche à passer. Je rencontre Edouard Michal avec sa batterie de montagne ; il a toujours son bon sourire calme et me raconte ses aventures ; il a été engagé plusieurs fois, à courte distance, et n'a encore reçu que des balles.

A Saulxures on installe le cantonnement ; les habitants sont serviables, mais on sent qu'ils ne se livrent pas ; ils craignent trop le retour des Allemands. Je loge avec Jeantet - jeune avocat de Lyon, rose avec une barbiche blonde, qui commande les échelons du 4e groupe - chez un filateur dont les stocks de toile ont été complètement pillés ; les femmes qui restent font preuve d'une francophilie peut-être bien factice ? En tout cas, nous avons de bons lits, une salle de bains ; c'est le grand luxe.

On se promène l'après-midi ; on voit quelques tombes de soldats marquées d'une croix de bois ; une pièce de 75 retournée et démolie par un obus ennemi et tout autour les restes épars des servants... La canonnade est très vive vers Villé.

19 août.

A 0 heure, Baudouin vient nous réveiller. Alerte ⁽¹⁾. Pour une fois qu'on était bien couché !

Renseignements pris, les Allemands auraient forcé le col d'Urbeis et atteint Lubine. Tout le monde est sur pied. On barricade les routes, on place des postes à chaque entrée, et on attend. Le 2e groupe est envoyé vers Steige. Canon, canon, canon. Je tire sur un avion allemand qui passe.

(1) On a alerté cette nuit là tout le corps d'armée sur un on-dit qui ne tenait pas debout. Résultat : fatigue pour les hommes qu'on avait déjà tant fatigués pour rien ; perte de tout une journée qui aurait peut-être, bien employée, pu sauver le Donon.

A 8 h. nous remontons vers Saaless, moi seul en éclaireur en avant ; on craint toujours une surprise dans ces bois. Nous formons le parc à l'entrée de Saaless et nous passons la journée à attendre. Il passe des troupes, des convois, des prisonniers.

20 août.

"L'ennemi tient le massif du champ du feu. Il a pris l'offensive dans la journée d'hier contre la 13e division qui tient les hauteurs à l'ouest de Schirmeck et le Donon.

"Le 20 août le 14e CA. attaquera sur Schirmeck par les deux rives de la Bruche, 27e division à l'ouest, 28e à l'est, dans le but de couper à l'ennemi la route de Schirmeck au Donon. La 13e division coopérera à cette attaque...

"La 27e division disposera pour cette attaque d'un groupe d'AC"...

Le Colonel désigne le 4e groupe et je pars avec le colonel Thouvenin, commandant l'AD 27 - vieux bonhomme maigre qui paraît excédé de fatigue - Nous passons par Saulxures, Plaine (les routes sont de plus en plus en plus encombrées) et allons mettre en batterie à 1500 m. en avant de Plaine sur des coupes couvertes de genêts. Les batteries sont à quelque centaines de mètres les unes des autres ; le colonel Thouvenin et le commandant Martinon se postent près de la batterie Belin, et je fais toute la journée la navette d'une batterie à l'autre pour porter des ordres de tir. On ne voit rien de l'ennemi et on tire au jugé sur du bois. Rothan est-il à nous ? Un moment, un état-major à cheval paraît dans une clairière et on crible le bois de projectiles ; un instant après, une batterie ennemie en colonne sort de Rothan par la route de Schirmeck ; malheureusement nous n'avons pas à ce moment de canons dans cette direction, et elle disparaît avant qu'on ait pu ouvrir le feu. C'est très amusant ; nous sommes tranquilles comme au champ de tir.

Vers 16 heures, deux boules de fumée blanche apparaissent à 400 m. devant nous. Aurais-je des éclatements prématurés, se demande le capitaine Belin ? Mais non ; ce sont les obus allemands. Ils se rapprochent bientôt et des 77 fusants éclatent près de nous, en général trop haut. Peu impressionnant. Pour bien me prouver ma liberté d'esprit, je demande à porter un ordre à une section du 2e qui est en avant. J'y vais les mains dans les poches, très tranquille en vérité. En revenant, je vois un coup percutant ; tiens, me dis-je, un raté. Mais quand les coups se rapprochent, je vois trop bien que ce ne sont pas des ratés : ce sont des obus de 15, bonne qualité, qui arrivent avec un bruit de chemin de fer et éclatent avec une gerbe de fumée de 10 mètres de hauteur et un puissant craquement. Ils viennent par salves de 4 du Champ du feu. Je vois le C^t Martinon, contre la roue d'un caisson, le tête entre deux rayons et,

ma foi, je ne suis pas beaucoup plus fier ; ça a l'air tellement lourd et ça vient si vite... Le réglage est assez serré autour de nous ; il tombe un coup dans un paquet d'avants trains ; pagaille et cris - gâchis, comme dit le C^t Rochas (du 2e) qui arrive à cheval, calme comme à la manoeuvre, et s'assied au milieu du pré, causant tranquillement avec nous qui sommes blottis contre le caisson. Tâchons de prendre une attitude digne. Les gros obus continuent à arriver par quatre. L'un d'eux nous arrose de terre ⁽¹⁾.

Le colonel Thouvenin me donne un ordre - je ne me rappelle plus ce que c'est - à porter au 3e groupe qui est resté en réserve à Saulxures. Je quitte mon cher caisson. Mon cheval recule, au lieu de se hâter de franchir la zone dangereuse. J'y arrive cependant, non sans quelques émotions. A Plaine, je laisse aux échelons du groupe mon cheval fatigué et je continue à pied. A Saulxures, plus de 3e groupe ; sur le dire d'un habitant, je vais le chercher vers l'Est. La nuit est tombée ; je ne rencontre personne ; on n'entend plus rien ; je mets le revolver à la main et je marche assez longtemps. Brusquement une fusillade crépite qui me paraît derrière moi. Décidément ce n'est pas par là qu'il faut aller et je reviens à Saulxures. J'y trouve le colonel Thouvenin et ses adjoints (cap. Vergniolet, L^t Chol) qui m'offrent un morceau de "singe" et un coin de grange. Il est 10 heures du soir.

21 août.

Je pars à 3 h.¹/₂ et vais à Plaine retrouver mon groupe et mon cheval. Le Lt colonel Fromhein, du 2e, sec, agité, mauvais caractère et mauvaise mine, m'emmène en reconnaissance vers les positions de la veille. Pendant une halte, je me surprends endormi près d'une batterie qui tire.

Finalement, le 4e groupe est envoyé sur la route de Salin, à la disposition du Général Sorbets - un homme grand, déplaisant, moustaches et cheveux d'un noir aussi parfait qu'artificiel -. Pour moi, je reste au P.C. ⁽²⁾ à Plaine, où l'on mange au petit bonheur des pommes de terre cuites à l'eau. Le médecin principal nous encourage : "Attendez un moment que le gros père commence à cracher". Il veut parler des obusiers du

(1) Le cycliste Peloni, descendu à Plaine, y annonce philosophiquement : "Oh, ils sont tous morts, là-haut !" En réalité, nous avons eu une douzaine de blessés.

(2) Poste de commandement.

CHamp de Feu. Il est vrai que nos parcs sont en pleine vue et doivent faire un objectif alléchant.

On m'envoie à deux ou trois reprises porter des ordres au groupe ; on monte par une route sinueuse, sous bois, où circulent des fantassins fatigués, des cavaliers, et où le groupe reste en colonne toute la matinée faute de positions de batterie. Il fait même 3 prisonniers - des isolés qui arrivent par les bois sans avoir rencontré personne.

A 14 h. le commandant descend de Salin ; on nous envoie au col du Prayé ; mais la voie directe n'étant pas sûre, il faut passer par le col du Hans, Belval, le Saulcy, Moussey : 30 kilomètres. Le Commandant s'écrie "C'est invraisemblable" et nous partons par Saulxures. Le chemin du col est joli à travers les sapins ; du côté français, la route est bonne, le pays charmant, les villages accueillants. Après Moussey nous remontons, dans une grande forêt de sapins ; la nuit tombe, tout est silencieux ; on fait passer les éclaireurs en avant ; le Commandant, pour se tenir éveillé, nous fait venir à ses côtés, Luget et moi. Nous rencontrons une bande de femmes, de vieillards et d'enfants, qui fuient devant les Allemands, portant des ballots, poussant des mioches dans de petites voitures.

A ce moment, Martin nous rejoint sur un cheval (trapu) essoufflé, dégouttant de sueur ; il nous poursuit au galop depuis le col du Hans. La légende veut qu'à ce moment, il se soit écrié "C'est trop pour un seul homme !". En tout cas il nous apporte un contre-ordre : nous devons aller cantonner à Grandrupt. Le C^t Martinon dit : "C'est invraisemblable" et commande le demi-tour par voitures.

On redescend par Moussey et la Petite Raon. La nuit est très noire. Pour moi, on m'envoie à Belval, où je vais en bicyclette, pour y attendre et y diriger la batterie Coppolani, restée en arrière avec le G^{al} Sorbets, et les TR restés on ne sait trop où. Une bonne femme m'offre à souper et je lui promets bien imprudemment que jamais les Allemands ne viendront chez elle. Vers minuit, les cyclistes du groupe viennent me chercher ; tout le monde est au complet là bas ; et nous rentrons par la nuit noire. Ma lanterne éclaire des épaves sur la route : képis, fouets, bidons - indices de la fatigue des hommes. J'arrive contre un cheval attaché à un poteau télégraphique ; ça c'est tout de même trop fort. Une voix sort du fossé en même temps qu'un canonnier abruti de sommeil : "C'est mon bourrique - Eh bien, et l'autre ? - L'autre, il a tombé dans le trou et il est mort". Nous regardons avec nos lanternes ; c'est exact. Je ramène l'homme et la bête à Grandrupt où nous arrivons à 1 heure. Je dîne encore de bon appétit avant de m'endormir lourdement.

22 août.

Repos à Grandrupt. Les chevaux en ont besoin. Les deux autres groupes sont avec le Colonel à Saint-Stail.

23 août.

Les 2e et 3e groupes partent sur la route Grande Fosse-Saales. Le 4e groupe reste au repos, mais le Colonel m'emmène. Nous attendons 2 km avant Saales. Rencontre d'un hussard sur un cheval criblé de balles qui raconte une histoire invraisemblable (un canon qu'il a essayé de sauver).

L'ennemi a poussé hier une assez vive attaque sur Bourg-Bruche. Nous devons nous installer à l'ouest de Saales pour tirer dans la vallée de la Bruche. Plus tard on reconnaît une autre position au Houssot (sud de Saales) pour tirer dans la vallée de Lubine. L'ennemi n'attaque pas, et on n'occupe pas les positions. Nous sommes soutenus par le 9e Hussards massé près du col, et le 14e B^{on} de chasseurs.

Je me fais inviter à déjeuner par le colonel et nous passons l'après-midi sur l'herbe. On rentre le soir au cantonnement.

24 août.

Je repars à 10 h., avec le colonel et les 2e et 3e groupes, pour le col de Saales ; nous prenons un chemin de traverse.

L'ennemi a pris le Climont et le col d'Urbeis. Les batteries, soutenues par le 14e B^{on}, se mettent en position pour protéger la retraite des troupes qui s'effectue sur la Grande Fosse. Des régiments d'infanterie passent, très éprouvés par les dernières journées (99e). Toute la journée, on entend une canonnade violente à notre gauche. A 20 h., on repart pour Denipaire où doit cantonner toute l'AC. Je vais dans la nuit noire, avec Pagès, sur la route encombrée de voitures et de troupes.

C'est la retraite.

25 août.

Le 4e groupe est mis à la disposition de la 27e division et part à 6 h. par Hurbache. Sur le plateau d'Himbaumont nous trouvons le Lieutenant colonel Fromhein, qui nous indique nos positions (sur le plateau même), nos objectifs (vallées de Raon l'Etape et de St Prayel), et disparaît. Une fois les batteries en position, je vais à sa recherche pour établir la liaison, et y passe 2 heures ; ce diable d'homme est toujours en mouvement. Enfin, je finis par trouver le PC de la 27e div. et de l'AD 27 ⁽¹⁾ au Tissage, à la sortie ouest de Moyenmoutier.

(1) Artillerie Divisionnaire de la 27e division.

Il y a là le Général commandant la division, Blaser, chasseur alpin dans l'âme, et le colonel Lancrenon, qui commande maintenant le 2^e d'Artillerie (le G^{al} Pouradier du Teil qui commandait le CA a été mis à pied, de même que le C^l Thouvenin). La canonnade est violente et les obus ennemis pleuvent, surtout à l'ouest de Moyenmoutier. Des bois de Raon descendent des blessés, des prisonniers.

Je cause avec les adjoints du C^l Lancrenon, le cap. Vergniolet et Chol ⁽¹⁾. Ils ont été très éprouvés hier au col du Hans que les Allemands ont forcé ; il y ont perdu 2 batteries. Dans la nuit, le C^l Lancrenon est parti avec le cap. Vergniolet pour voir si on ne pourrait reprendre le matériel. Ils se sont trouvés dans les lignes ennemies et ont couru toute la nuit, dans les bois pleins d'allemands, cherchant une issue.

La bataille est violente toute la journée. Nous attaquons dans la direction de Raon l'Etape, tandis que le 21^e CA l'attaque par l'Ouest. On m'envoie à diverses reprises porter des ordres au groupe : il faut traverser le village de l'ouest à l'est, passer la Rabedon et grimper jusqu'à Himbaumont ; c'est assez long.

Incidents : A un groupe de prisonniers qui arrivent, une bonne femme veut offrir du café et du pain - et nous ? (nous n'avons rien à manger) ; je subtilise les provisions à notre profit - un soldat qui veut se défilier en faisant le blessé rencontre le G^{al} Blaser qui le renvoie à l'avant avec un bon coup de pied quelque part - le G^{al} Baquet qui commande une brigade, se promène de long en large, les mains derrière le dos, la pipe à la bouche, à l'endroit où tombent le plus d'obus - et du gros. Le C^l Lancrenon, avec son allure de bon bourgeois dodu, est d'une tranquillité impressionnante, tandis que son lieutenant colonel (Fromhein) apparaît à cheval, la figure cadavérique, et disparaît deux minutes après.

Vers le soir, on m'envoie chercher la batterie Coppolani pour la porter en avant vers St Blaise. Nous y sommes reçus par une pluie de balles ; les bois de Raon sont pleins d'allemands et il faut revenir.

A 21 h. on me donne les ordres, je rejoins les batteries et nous nous couchons sur la paille à Himbaumont à 23 h.

(1) Il y a là aussi, le Cornec, mon camarade de promotion.

26 août.

Réveil à 3 h.¹/₂ ; je descends à Moyenmoutier où le Lt Colonel Fromheim m'accueille fraîchement. Je transmets des ordres divers. Il faut que le groupe se porte en avant ; on lui assigne une position à 2 km. de Raon, alors que nous tenons à peine St Blaise. Le C^t Martinon trouve que c'est invraisemblable, et voyant la fusillade qui accueille sa reconnaissance, se regimbe ; le G^{al} Blazer s'entête ; finalement le groupe prend position à quelques centaines de mètres du nord de Moyenmoutier.

La bataille est très violente. Des obus de tout calibre tombent partout ; des balles arrivent jusqu'au Tissage. Beaucoup de blessés descendent du bois. Des obus de 77 nous arrivent avec un miaulement aigu ; cette batterie, établie sur la rive gauche de la Meurthe, est détruite par la 12e. Mais le groupe est pris immédiatement à partie par trois batteries ennemies tirant de face, de flanc et de revers, et reste toute la journée sous ce bombardement.

Au dire de Chol, l'ennemi s'avance par Raon, par Senones et par Denipaire ; il nous resterait bien juste une route de retraite. Ce qui n'empêche par le G^{al} Blazer de conserver tout son entrain et d'envoyer le Lt colonel de Romanet voir du côté de Raon : "Ils sont peut-être là une quarantaine de tapageurs qui nous embêtent..."

Justement un civil arrive de là bas, je ne sais comment, et nous apprend que la grosse artillerie ennemie (84 pièces) est en position sur le champ de manoeuvres de Raon l'Etape. Voilà un renseignement intéressant et le C^l Lancrenon m'envoie le transmettre au C^l Ladoux qui est avec le 3e groupe entre Etival et la Hollande.

La route, surtout au tournant, est bien repérée par l'artillerie allemande ; il y tombe de gros 15 et des 105 et 77 pesants. Mon pauvre cheval n'a jamais tant galopé ; Etival brûle ; les arbres sont hachés et encombrement la route ; des cadavres d'hommes et de chevaux (3e gr.) y gisent. Enfin l'ordre est porté ; je repars (15 h.30) au galop ; un obus de 105 éclate juste au-dessus de moi et envoie des éclats tout autour ; quelques mètres plus loin un 15 tombe sur le bord de la route ; mon cheval s'abat ; je le crois tué et saute dans une maison ; mais il n'a rien. Je repars si vite que je me trompe de route et file droit sur l'ennemi - un peu de calme ; arrêtons-nous, lisons notre carte et rentrons au pas avec un beau sentiment de supériorité sur tous ceux qui ont peur.

Combien est-il tombé de tonnes d'acier, depuis ce matin, dans le pays ?

Vers 20 heures ⁽¹⁾, je vais chercher le groupe pour monter avec lui au Petit Himbaumont ; la nuit vient ; il y a par terre des chevaux et des hommes tués ; le commandant perd du temps pour faire enterrer un pointeur qui gît sur le bord de la route. Nous partons enfin, dans la nuit, par de petits chemins de bois boueux ; le commandant, trop fatigué pour nous conduire, me charge de la direction ; ce n'est pas facile, la nuit est très noire et je craque des allumettes, sous la pluie, pour essayer de lire la carte ; dans une ferme, je trouve un gamin de 15 ans qui nous conduit dans la clairière où nous étions en position hier ; on forme le parc tant bien que mal, et nous allons dormir sur la paille à 1 h. du matin.

27 août.

A 3 h., je vais chercher le PC de la 27e div. Il est dans une maison de la route d'Étival à la Hollande. J'attends des ordres. Le capitaine Vergniolet a trouvé moyen d'avoir une omelette et des pommes de terre dont je ne refuse pas une part. On m'envoie chercher le 4e gr. pour le faire descendre vers la Voivre. Le commandant a mis les voitures en colonne dans le bois et trouvait le temps long, car on tire des coups de fusil pas bien loin.

L'ennemi s'avance par Moyenmoutier et Denipaire - Hurbache. Nous allons battre en retraite sur la rive gauche de la Meurthe par le pont de St Michel. Le 4e groupe met en batterie au NE de la Voivre pour protéger notre marche de flanc (10 h. $\frac{1}{2}$). Je pars avec l'état-major par la route de la Voivre, défoncée par les gros obus, encombrée de branches cassées, de chevaux morts. Des obus éclatent sur St Dié ; ils avancent donc aussi par là ? Sur le bord de la route, les chevaux de la batterie Combier (5e) sont rangés en bataille ; elle n'a plus qu'un canon pour tout matériel ; c'est triste.

Le Général se poste à l'entrée du pont où défilent au pas, sans arrêt, des convois, de l'artillerie ; il faut que toute la division s'écoule ; le général fait organiser la tête du pont et empêche, le revolver à la main, les fantassins de filer entre les voitures. Deux groupes du 2e ne sont pas encore passés ; le C¹ Lancrenon, inquiet, envoie

(1) La batterie Coppolani, qui a encore été portée en avant vers Saint-Blaise, a failli perdre son matériel. J'ai rencontré vers 18 h. le capitaine, au grand trot, à la tête de sa batterie sauvée, et criant en riant : "Je ne leur ai laissé que les douilles" !

leurs agents de liaison à la recherche ⁽¹⁾; pour moi, tout, sauf ces deux groupes, ayant passé, je provoque l'ordre de retraite du 4e gr. et, au ton de la réponse du général, je crois qu'il est temps.

Nous passons les derniers sur le pont. A la gare de St Michel, je défonce le distributeur automatique pour manger les tablettes de chocolat.

A Nompatelize, les 3 groupes de l'AC sont réunis sous le commandement du C¹ Ladoux. Je me mets à sa recherche.

La vaste conque de Nompatelize est ondulée, nue, inclinée à l'Est vers la Meurthe, bornée au Sud et à l'Ouest par des collines boisées de grands sapins. Nompatelize est au seul débouché de la conque; une grande inscription y commémore le combat de 1870. J'erre longtemps sur ce plateau désert où sont éparpillées les batteries; par endroits l'ennemi bombarde violemment. Je m'endors chaque fois que je mets pied à terre; j'ai faim aussi.

Finalement, je trouve le Colonel et nous allons ensemble au groupe. Les batteries Belin et Gouy sont près de Feignes (cote 389) et tirent sur les hauteurs de la Voivre. La batterie Coppolani est tout à fait en avant entre St Michel et Herbaville, tirant dans la direction de St Dié. Le 2e groupe, réduit à 2 batteries, est à la lisière Nord du bois de la Madeleine entre Sanceray et Herbaville. Le PC du colonel est à 100 m. au Sud de Nompatelize ⁽²⁾.

-
- (1) Des deux agents de liaison, l'un a été tué, l'autre a été reçu par des balles et n'a pu accomplir sa mission. Les deux groupes étaient passés par le pont de la Fosse; une section a encore erré toute l'après-midi dans les bois pleins d'allemands et s'en est tiré saine et sauve.
- (2) Le 3e groupe est en position près de Biarville, face à l'Est, sauf la 9e batterie, restée au Nord près de Deyfosse, qui fait dans sa journée un beau travail (2 batteries démolies, colonnes dispersées, tirs dur des attaques d'infanterie) mais qui ne sauve finalement son matériel qu'avec les plus grandes difficultés. Les deux autres batteries sont sensiblement éprouvées par le feu de l'ennemi.

A 20 h., à Nompatelize, (au milieu de la place, six chevaux morts ; à côté d'eux gît un capitaine de chasseurs : le travail d'un obus de 15), le C¹ Lancrenon nous donne les ordres pour demain. La 27e div. doit résister sur la tenaille St Remy, le Han, la Salle, Nompatelize, St Michel. Le 6e régiment doit soutenir la branche sud de cette tenaille (1).

Je vais dormir par terre, sans dîner, entre les canons du groupe (qui ne change pas de position).

28 août.

Réveil à 4 h. $\frac{1}{2}$; nous sommes dans le brouillard. Je vais retrouver le colonel chez M. Chaudron, la dernière maison au sud de Nompatelize, qui porte en enseigne "Aux dernières cartouches", et où le propriétaire, apeuré, nous montre les traces du combat de 1870.

Montgolfier me sauve la vie avec un peu de pain et un morceau de viande. Dès que le brouillard se lève, vers 9 h., le duel d'artillerie s'engage, assourdissant, par dessus la Meurthe. Je suis avec le colonel près de Nompatelize, dans un champ. Je vois une batterie allemande tirer au-dessus de la Voivre ; je vais demander au groupe de la contre-battre. Le cap. Belin veut bien, mais craint la riposte ; tirez tout de même. Cinq minutes après rien n'est venu, je le blague et je remonte à bicyclette ; aussitôt 3 belles marmites s'abattent autour de moi et me couvrent de terre ; entraîné par la descente, je culbute dans le trou de l'une d'elles. Plus de peur que de mal.

Nous déjeunons chez le père Chaudron, de plus en plus affolé, et au café, une superbe marmite tombe sur la maison d'en face qu'elle enflamme. Toute la journée, la violence de la canonnade se soutient des deux côtés.

A 21 h., nous allons prendre les ordres du C¹ Lancrenon à Nompatelize. Il fait nuit ; les maisons sont démolies ; le clocher flambe par le haut, comme un cierge ; à l'horizon des villages brûlent, La Salle, St Remy, Raon l'Etape, Etival, St Michel. La batterie Balambois (4e) tire sur Etival et de grandes langues de feu jaillissent dans la nuit. Demain nous devons nous mettre à la lisière du bois de la Madeleine et résister à tout prix. "Mais c'est adosser mes batteries à un mur ! - Oh, c'est le sacrifice de votre régiment qu'on vous demande." Voilà qui est net.

(1) Guillotreau m'apprend que Michal a été pris avec sa batterie, hier, dans les bois du Répy ; tué ou blessé.

On écrit les ordres tant bien que mal (pas de bougies !) et je retourne aux batteries où on me donne un morceau de poulet froid. Je reviens coucher sur le foin chez Chaudron (23 h.).

29 août.

Réveil à 4 h. Que nous sera-t-il advenu ce soir ? Nous sommes dans le brouillard et cela donne le temps de faire un peu de toilette et de dormir encore une petite heure ; cela permet aussi de faire les mouvements à l'abri des vues : le 2^e groupe reste au pied du Petit Jumeau, la 6^e au Nord face au Nord Est, une section de la 4^e au Nord Est, tirant vers le Nord, l'autre section de la 4^e au Sud Est face à l'Est ; les 10^e et 12^e batteries sont dans les lisières de bois entre Sancery et le Grand Jumeau. Le Colonel va se poster près du C^t Carcenat (2^e gr.) et du cap. Balambois à la corne Nord Est du Petit Jumeau ; il a réussi à faire renvoyer à l'arrière ses autres batteries.

La bataille commence à 9 h.¹/₂. La canonnade est vite assourdissante ; nos batteries sont sévèrement prises à partie. De notre bois, dont les chasseurs alpins (14^e bataillon) occupent la lisière, on domine le champ de bataille. On voit l'infanterie allemande s'avancer du Nord et du Nord Est, en lignes minces, par bonds, se tapir et recommencer. On voit les uniformes gris fauchés par les mitrailleuses établies dans Nompatelize, par nos rafales d'obus explosifs.

Sur l'ordre du G^{al} Blazer, le cap. Balambois porte sa section dans un endroit découvert, près d'une maison à 200 m. de nous ; aussitôt, les obus allemands éclatent au-dessus par salves de 6, et couchent des files d'hommes et de chevaux ; les servants, corrects, tirent une dizaine de coups ; avec les deux ou trois attelages restant, le capitaine réussit à sauver ses canons qui reviennent au galop dans le bois et il y rentre aussi sur un sous-verge.

Bientôt, les Allemands battent le bois ; les branches cassent de toutes parts ; des chevaux galopent au milieu des arbres coupés ; des blessés se traînent. Je vais avec le colonel voir la batterie Trutat (6^e) violemment contrebattue ; ses servants ont fui dans le bois ; le capitaine est blessé. A la pièce de droite, près du bois, l'adjudant Perrihon crie : "Je veux me faire tuer, c'est une honte !" et tire sans pointer, aidé du capitaine Balambois et d'un chasseur, en criant à chaque coup : "Vive la France !"

A travers bois, nous allons (le colonel, Montgolfier et moi) à la batterie Belin ; une batterie allemande est établie à contrepente au-dessus de la Voivre ; le capitaine bafouille dans son réglage et laisse filer les avants trains, tandis que le colonel souffle de rage ; enfin,

il réussit à lui faire sauter deux caissons. Des obus arrivent encore, dont les éclats sifflent dans le bois et coupent les branches ; un homme est blessé à la figure.

Plus loin, la batterie Gouy a été criblée d'obus ; le bois est coupé tout autour, comme à la faux ; le terrain est labouré ; le capitaine et le commandant sont couverts de terre. La batterie a fait un carnage sur le pont de St Michel qu'elle voyait directement. L'infanterie ennemie descend le glacis à 1200 m. en face de nous ; le capitaine tire avec la seule pièce qui fonctionne encore. Les balles commencent à siffler dans les feuilles.

En remontant dans le bois, nous rencontrons Albony, pâle ; le bras droit nu est broyé par un éclat. Le colonel nous emmène à la Croix Idoux. On met pied à terre un quart d'heure (14 h.30). Quel repos et quelle paix ! on n'est qu'à 1 km de la canonnade, mais il semble que ce soit le paradis.

Nous descendons à La Bourgonce où se trouve le G^{al} Blazer. On s'assied sur un banc de pierre devant la maison ; il arrive bien quelques obus, mais on n'a pas envie de se déranger ; le général est blessé à la jambe, en même temps qu'un petit officier d'administration qui, ravi, montre à tout le monde son bras saignant. C'est là aussi que Le Cornec est blessé grièvement.

Le colonel, devant un général, se sent pris d'héroïsme ⁽¹⁾ ; il demande à grand fracas deux avant-trains et part avec le capitaine Mazen sauver le matériel de la 6e. Il revient une heure après avec un blessé et sans canons ⁽²⁾.

L'ennemi a pris Nompatelize, et le général Blazer s'écrie : "Ah ! si nous pouvions avoir une belle victoire ! Qu'Augé arrive donc ; c'est le Grouchy de la situation". Augé est le commandant du 11e bataillon de chasseurs. Il arrive ; on contre attaque. On met la batterie Coppolani rappelée à La Bourgonce dans diverses positions aventurées. La bataille se poursuit jusqu'à la nuit.

- (1) Je trouve qu'il eut été plus chic de rester avec les batteries du 4e gr., par exemple, si on n'était pas sûr de pouvoir sauver. Seulement, il n'y avait personne pour vous regarder.
- (2) Le matériel a été sauvé à la nuit. Toutes les autres batteries ont pu se retirer par de petits chemins de bois.

Nompatelize, le Han, St Remy sont en flammes. Nous descendons à Brouvelieures, dans la nuit, sur la route encombrée de convois et de blessés, et de fugitifs des villages envahis. C'est long. Le colonel se met en colère parce qu'on nous prend pour des attelages haut le pied. Jusqu'où battons-nous donc en retraite ?

Je soupe à minuit avec l'état-major du régiment et me couche sur la paille avec eux.

30 août.

Brouvelieures ; je fais la grasse matinée jusqu'à 7 h. Plus de bruit ! Je retrouve ma cantine. Nous déjeunons dans une vraie salle à manger.

Cette tranquillité n'est pas longue. A 16 h.30 nous partons dans la direction de Rouges-Eaux ; le régiment n'a plus que 7 batteries après les pertes et détériorations de matériel. On s'arrête en colonne à hauteur de (Maillensaing). Nous dînons dans une maison, au bord de la route, où Coppolani nous tient éveillés jusqu'à minuit en contant ses aventures des derniers jours.

31 août.

A 1 h. $\frac{1}{2}$ on repart par le col du Haut Jacques et on arrive au petit jour à la Croix Idoux. Nos troupes occupent les Feigues et Sauceray. Le G^{al} Bazuel fait placer deux batteries (12e et 9e) au pied de la forêt, sous les ordres du Lieutenant colonel ; les chefs d'escadrons y sont aussi, ainsi que Laurent et moi.

J'écris des cartes postales adossé à un sapin quand les premiers obus arrivent vers 9 ou 10 h. Le tir des obusiers de 105 est bien réglé sur nos batteries et ils ripostent énergiquement chaque fois que nous tirons. De gros arbres sont tranchés net et s'abattent avec fracas. Je suis derrière mon sapin, Laurent derrière le sien, et nous échangeons nos impressions. Un même obus blesse le C^t Gandinot et le Cap. Gouy. Arnaud (S.Lieut^t 3e groupe) est aussi blessé.

Ce petit jeu continue toute la journée. A la nuit, nous remontons à la Croix Idoux. Quand la tête de colonne arrive au carrefour, on fait halte, et chacun s'endort où il est.

Correspondance de Victor PUISEUX à sa famille
en Août 1914

7 août (à sa tante Marguerite, Mme Paul Chantre)

... Si tu sais où est ma famille tu serais bien bonne de lui donner de mes nouvelles. J'écris à tout hasard à Frontenay.

J'ai rejoint Valence après 51 h. de voyage depuis Grindelwald. Je vais aussi bien que possible. Voici mon affectation :

12e batterie, 4e groupe du 6e d'artillerie

XIVe Corps d'armée (par Valence)

Nous ne partons d'ici que Samedi vers l'Est (Belfort ?) et c'est bien long, d'autant plus qu'on a un travail fou, ennuyeux, et qu'on est bien sevré de nouvelles.

Je t'embrasse de tout coeur, ma chère tante, ainsi qu'Anne-Marie

8 août (à sa mère, Mme Pierre Puiseux)

... Je voudrais bien savoir ce que vous êtes devenus depuis ce brusque départ et cette guerre inopinée.

Je vais aussi bien que possible. Départ Samedi - seulement ! - pour la frontière (Belfort ?). Voici mon affectation... (cf. ci-dessus)

Je fais tout à fait ce que je désirais, c'est à dire que je suis sur la ligne de bataille, avec les mêmes fonctions que j'aurais eues si j'étais resté dans l'active.

Je ne sais quand vous recevrez cette lettre ; ni si vous pourrez me répondre ; mais je me trouve bien sevré de nouvelles.

Ne vous inquiétez pas de moi au point de vue argent ; je crois que j'en recevrai plus que je n'aurai occasion d'en dépenser : indemnité d'entrée en campagne, solde de guerre, etc.

Je vous embrasse tous de tout mon coeur.

9 août (lettre recopiée à la main par Mme Chantre et sa fille Anne-Marie)

... Je n'ai toujours aucune nouvelle de personne.

Je pars ce soir, enfin ! J'écris à ma famille à Frontenay, mais y est-elle ? Je n'ai pas besoin de te recommander de transmettre les nouvelles. J'espère que tout se passe bien pour vous et que cela continuera ! Quelles nouvelles avez vous de tous les nôtres : mon oncle (Paul Chantre), Bob (Robert Puiseux) etc. Je sais bien qu'il faudra bien d'autres sacrifices, mais je suis tout de même ennuyé de partir sans savoir ce qu'il est advenu de tous.

Et maintenant je rappelle mon adresse... (cf. ci-dessus).

Je vous rappelle que mes lettres ne contiendront aucune indication sur les opérations militaires, en particulier aucun nom de lieu.

Si j'ai besoin d'écrire quelque chose d'analogue je me servirais du chiffre suivant :

U étant le rang d'une lettre dans l'alphabet, cette lettre sera représentée par U (U + 1).

Ex. D, 4e de l'alphabet : $4 \times 5 = 20$.

Les différents nombres séparés par des lettres qui ne voudront rien dire. Ex : P A R I S

Pour que vos lettres parviennent, je vous engage en cas de besoin à même précaution.

Excuse ma chère tante le décousu de cette lettre - je suis vanné.

Heureusement que maintenant tout est prêt et qu'il n'y a plus qu'à monter dans le train.

Je vous embrasse de tout coeur et vous souhaite bonne chance.

V.P.

Vendredi 14 août 1914. A Mme Pierre Puiseux par l'intermédiaire de
Mme Paul Chantre.

... Toujours aucune nouvelle de vous ni de personne ; mais je crois que c'est de ma faute et que je vous avais donné une mauvaise adresse. Il faut m'écrire : Lt Puiseux, 6e rég. d'artillerie, par Valence. C'est tout.

Si vous n'avez pas reçu mes autres lettres vous devez vous demander ce que je deviens : je me porte le mieux du monde ; il fait très beau.

.../...

Nous ne nous sommes pas encore battus et j'en suis bien impatient. On entend le combat à quelques km. devant soit, on voit revenir les convois de prisonniers et de blessés. Mais s'il n'y avait pas cela et puis un peu plus de bivouacs en plein air, et de départs inopinés, ce serait presque comme des manoeuvres ordinaires.

Michal serait blessé. Nous manquons de nouvelles d'une façon désespérante sur la guerre, et je ne puis vous dire les seules que je sache.

Excusez ce papier de guerre. Je vous embrasse tous de tout coeur.

Ecrivez moi, que je sache au moins où vous êtes.

V.P.

18 août 1914 (à sa cousine Anne-Marie Chantre)

Nous avons franchi la "ligne bleue" et marchons en terre reconquise. J'espère qu'au moins on ne vous cache pas nos succès actuels ; l'écrasante supériorité de notre artillerie s'affirme chaque jour ; quelle belle chose que la victoire, mais quelle brutalité !

Les combes fraîches qu'on foule, les convois de blessés, les cadavres de chevaux sur le bord des routes... Hier nous avons vu passer 150 prisonniers allemands (nous en avons vu bien d'autres) ; ils formaient une section de mitrailleuses, qui avait arboré le drapeau blanc comme pour se rendre, et avaient attendu que nos chasseurs soient à 30 m. pour les fusiller à bout portant. Ils étaient enchaînés, escortés d'hommes baïonnette au canon ; les officiers m'ont salué, je n'ai pas répondu. On va les fusiller et c'est bien fait.

J'ai rencontré ce matin Michal (Edouard) qu'on m'avait dit blessé et qui se porte le mieux du monde.

Après trois jours de pluie qui furent pénibles, nous avons vu revenir aujourd'hui le soleil. L'entrain des hommes est épatant ; ils vont là comme à une fête. On ne leur reproche que d'avoir trop d'élan et leurs imprudences ; les officiers ne peuvent pas les tenir. Il y a tout de même un rude ressort dans notre pays.

J'ai rencontré encore le Colonel Lancrenon, qui est à mon état-major, le capitaine Helbronner (l'alpiniste), le Ct Godefroy, etc.

S'il vous avez des nouvelles de qui que ce soit : mon frère, ma famille, les Rabut, René Ract Madoux, les Ponsar, qui sais-je ? communiquez-les moi, car je ne sais rien.

Ma chère Anne-Marie, nous sommes nés dans une bonne année, puisque cela nous permet de voir ces grandes choses et d'y participer. Transmets à tous de bonnes nouvelles de moi et l'expression de ma grande affection. La fleur ci-jointe m'a été donnée par une qui est restée Française de coeur.

Victor Puiseux

22 août (à la même) (Copie sur papier : 224 Boulevard Saint Germain)

... C'est toujours toi que je charge d'être mon interprète auprès de tous. Je n'ai pas reçu de lettres depuis celle du 9 août. Je ne m'en étonne pas, car les lettres arrivent paraît-il régulièrement mais subissent un retard intentionnel de 8 à 15 jours.

J'espère donc que vous allez tous bien et que la vie presque normale a repris pour tous. Je ne sais toujours pas où est ma famille.

Nous avons eu hier et avant-hier deux grosses journées. Du 20 août à 3 heures du matin jusqu'à cette nuit à 2 heures, je n'ai mangé qu'un peu de pain sec ; j'ai dormi à peu près 3 heures sur une botte de paille et éprouvé beaucoup d'impressions nouvelles. La plus vive a été un bombardement ininterrompu de 3 heures que nous avons dû subir sans bouger de nos batteries. C'était avant-hier soir vers 5 heures. Nous étions 8 ou 9 batteries sur un plateau et tirions depuis le matin quand les premiers coups sont arrivés droit sur nous avec une précision étonnante, cela nous a moins étonné quand nous avons su plus tard que nous étions sur un de leurs champs de tir du temps de paix. Enfin ça a commencé par des obus de campagne du genre des nôtres ; ça ce n'est pas grand'chose ; ça éclate en l'air avec un pli nuage de fumée et ça arrose tout le terrain en-dessous ; il n'y a qu'à ne rien recevoir et ce n'est

30 août 1914. A Monsieur Pierre Puiseux.

Mon cher père, je viens de recevoir un paquet de lettres de toi et de Maman, les dernières étant de toi le 20 août et de Maman le 21 août.

Je suis heureux que ces nouvelles soient bonnes. De mon côté je me porte bien, Mais ce n'est pas la faute de l'ennemi. Depuis le 25 nous n'avons pas perdu le contact ; on se bat le jour, on marche la nuit, on mange par hasard. Quelle mentalité extraordinaire on acquiert !

Le ronflement des obus, le sifflement des balles, le fracas des détonations, les cadavres gisants, cette odeur de charogne et de fumier qui vous suit toujours, tout cela finit par n'être plus émotionnant.

Et le soir on voit les villages incendiés tout autour ; les convois de blessés gémissants qui reviennent. Mais on n'a pas le temps de s'amollir. Il faut vaincre.

J'ai conscience de m'être jusqu'ici honorablement comporté et je ne crois pas qu'après ce que j'ai vu, rien puisse me faire fléchir. J'en suis heureux pour moi-même et pour vous dont je porte le nom.

Je vous embrasse de tout coeur et souhaite vous revoir le plus tôt possible.

Victor Puiseux

31 août. (Carte à sa mère, recopiée de la main de celle-ci)

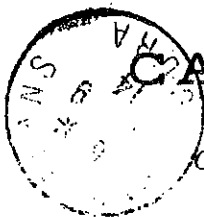
(sous le feu) Comme indication, j'ai débarqué du train le 9 août dans la ville où est né François (1) ; je n'y ai pas vu mon oncle Paul (2)

Ma chère Mère

Je t'écris en attendant les premiers coups de canon du jour. Nous nous battons depuis le 25 août sans arrêt. On vit le jour dans un fracas ininterrompu, en marche la nuit à la lueur des villages incendiés on dort et on mange quand et si on peut. Mais tout ça n'a pas d'importance. Il faut vaincre et tous s'y donnent corps et âme.

J'ai reçu hier un paquet de lettres.... J'ai reçu aussi un mot de Bob, 14 août, qui va bien..... (3)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



CARTE POSTALE

CORRESPONDANCE MILITAIRE

Ce côté est exclusivement réservé à l'adresse



Madame Puiseux
Frontenay
par Passenans
Jura

-
- (1) François Petit, fils de Joseph et de Marie-Louise Puiseux né à EPINAL.
(2) Paul Chantre, époux de Marguerite Bouvet, soeur de Béatrice Puiseux
(3) Bob = Robert Puiseux

1er septembre (1914)

22

Au carrefour de la Croix Idoux, le Colonel donne au Capitaine Mazon le commandement de la 12e en remplacement de Gouy, blessé ; en échange, je passerai à l'état-major et le colonel fait une proposition pour Capitaine en faveur de Montgolfier qui rougit.

Pendant ce temps, les batteries se placent sur la colline, en pleine forêt, admirablement cachées, dominant bien toute la vallée. Aussi tirons-nous beaucoup et efficacement, tandis que les Allemands battent obstinément les lisières du bas.

On couche le soir dans le bois, toutes les batteries en colonne sur les routes du carrefour.

2-3 septembre

La situation reste sensiblement la même. Les Allemands attaquent, à Rougenville, à la cote 647, aux Barraques, au ravin de la Madeleine. On se défend. Nos batteries continuent, sans être inquiétées à faire du beau travail sur des objectifs découverts.

Le carrefour de la Croix Idoux est un lieu des plus animés. C'est le quartier général du colonel Nautrey (53e Brigade), homme d'un grand calme, qui, de sa voix de tête, refuse des renforts à ceux qui en demandent et leur donne l'ordre de tenir tout de même. Son officier d'état-major, un capitaine de chasseurs, fait la police et crie comme un âne ; ne voulait-il pas fusiller une bonne vieille qui demandait à aller chercher sa vache aux Feignes ?

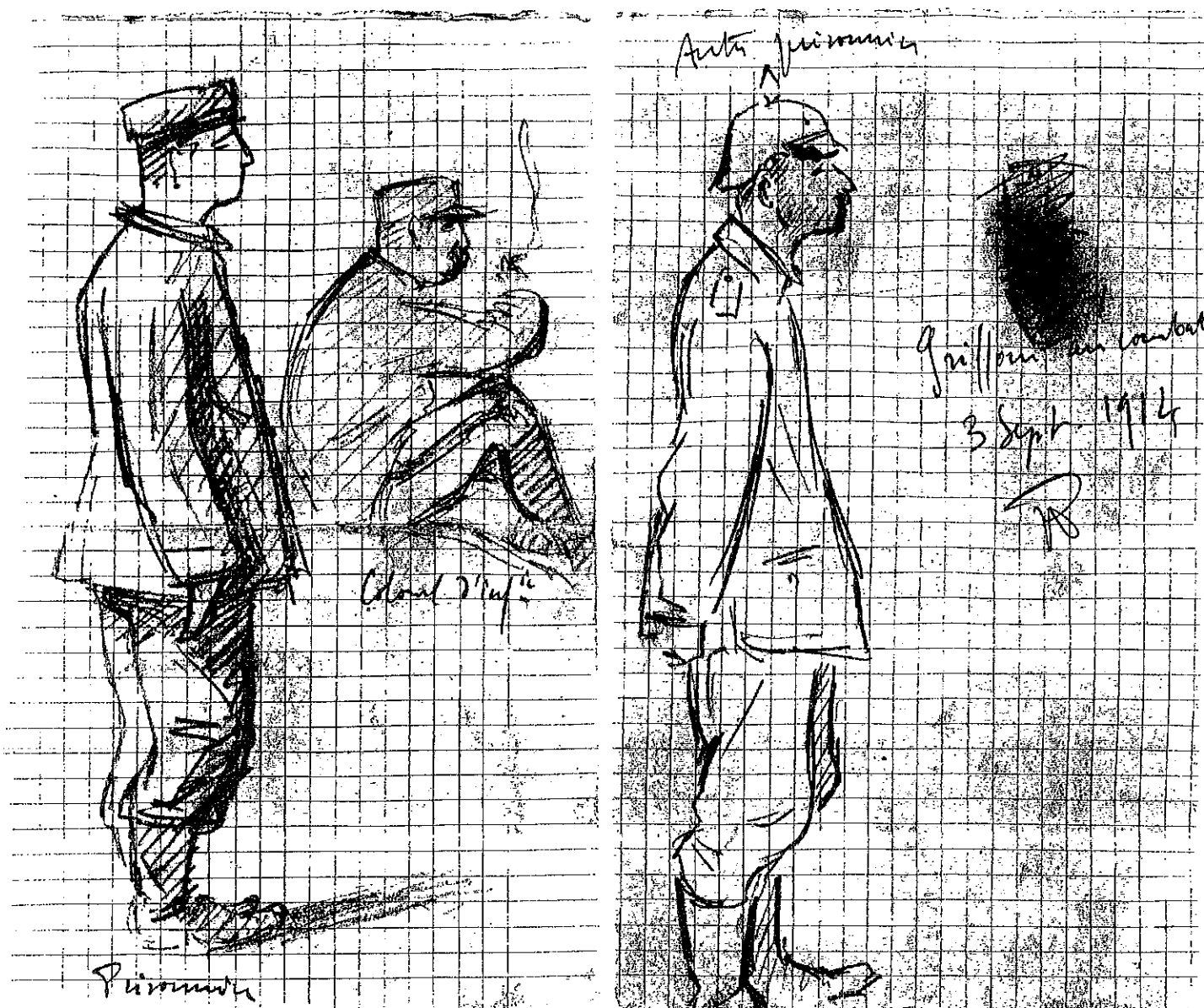
C'est sur les routes un défilé incessant de blessés qu'on embarque en auto - ou en charrette -, de prisonnier qu'on interroge, de voitures de ravitaillement ; dans les bois un fourmillement de fantassins et d'artilleurs qui font la soupe, contruisent des cabanes... Je me souviens d'un petit fantassin blessé à la main droite, tenant sa baïonnette de la gauche, et conduisant farouchement un grand diable de prisonnier.

Le matin du 2, je vais avec Vachon jusqu'aux Feignes, à travers les bois ; la solitude et le silence de la forêt sont bien curieux ; nous trouvons des débris de combat.

Dans la nuit du 2 au 3, un bataillon a tenté une attaque sur 647 ; il a échoué après un assaut meurtrier ; d'où bruit toute la nuit et désordre qui n'est réparé qu'au matin.

Le 3 après-midi, je vais avec le colonel placer une pièce de la 11e dans les lignes de l'infanterie au ravin de la Madeleine. Coups de fusil, balles, blessés.

Nous couchons au kiosque de la Croix Idoux et mangeons en plein air. Je me sens devenir homme des bois.



Carte de Victor Puiseux à sa mère. 3 septembre 1914.

....Voici 4 jours que nous vivons dans une forêt, sans voir une maison

Heureusement il fait beau et on dort sous les arbres ; je me sens devenir homme des bois. C'est tout à fait champêtre, mais non pacifique. Car les canons et la fusillade ne cessent guère, ni cette horrible odeur de charogne, de poudre et de fumier. Les dernières lettres que j'ai reçues sont toujours celles des 20 et 21 août. Fais attention à mon changement d'adresse : je suis passé à l'E.M. du régiment, adjoint au colonel, poste central où l'on voit plus de choses et où on a un peu moins d'embêtements matériels.

Aurevoir.... Je vous embrasse tous de tout mon coeur et souhaite d'avoir des nouvelles récentes et bonnes. V.P.

4 septembre

Dans la nuit, vacarme : canon, fusil, clairon, cris, aucun bruit guerrier ne manque ; ce sont des attaques, quelquefois éloignées ; mais dans la nuit tous les bruits paraissent proches.

On nous annonce que nous aurions fait 43 000 prisonniers dans le Nord ; ce qu'il y a de sûr, ce sont les combats vers Compiègne ; ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que l'ennemi tient La Bourgonce, a pris le Haut-Jacques et que nous sommes sans liaison avec la division. La situation semble si incertaine qu'il faut nous replier vers 17 heures ; les batteries descendent à la file par un chemin raide, après que les Allemands nous ont envoyé deux marmites d'adieu.

Rencontre du C^t Marty et du débris du 14^e bataillon, cerché dans le bois des Jumeaux où il tenait depuis 6 jours, et qui a dû se dégager à la baïonnette en abandonnant ses blessés - du C^t Rochas qui nous raconte les combats de nuit de la Salle et les charges à la baïonnette au son du clairon.

Nous allons bivouaquer à Maillenfaing.

5 septembre

Nous retrouvons la division à Rouges-Eaux (G^{al} Blazer, C^l Lancrenon). Le vent n'est pas à l'optimisme. Dans le Nord, on serait inquiet du sort de plusieurs divisions de réserve. Ici, l'ennemi a pris Rougiville et 2 batteries du 54^e ; on se prépare à défendre la Mortagne, et on nous envoie chercher des positions près de Brouvélieures.

Heureusement à 16 h. nous recevons un contre-ordre. L'ennemi a cessé ses attaques et le mouvement vers le Sud est arrêté. L'AC est placée en réserve à Vervezelle et nous nous installons à Bruyères avec le Colonel.

Carte de V. Puiseux à son père le 5 septembre 1914 :

...Je vais admirablement, bien que je n'aie pas dormi nu depuis 17 jours. On n'a pas le temps. Fais attention à mon changement d'adresse (voir au dos). Je suis maintenant adjoint au colonel ; je rédige le journal de marche du régiment et me balade en tous sens. C'est plus amusant que d'être toujours collé à ses canons. Paul Lancrenon (que je vois souvent) vient de m'apprendre qu'A(ndré) Cournot a été légèrement blessé à la jambe. De même du reste que Godefroy que j'avais vu au début de la campagne. Ne vous découragez pas. Quand l'ennemi ferait le siège de Paris, quand il y entrerait, la partie ne serait que commencée. Nous vaincrons.

Je vous embrasse de tout mon coeur.

Puiseux, Lieutenant, 6^e Artillerie
Etat-Major

V. Puiseux à sa mère : 5 septembre 1914.

... Je vais bien. Je viens même de prendre un bain !!! Depuis 17 jours je n'avais pas quitté mes éperons. Je ne suis même pas fatigué.

J'ai changé de fonctions et suis adjoint au Colonel (Mécrine: Lt Puiseux, adj. au Colonel, 6e Art, Valence). Ce changement d'adresse me vaut d'être privé de nouvelles depuis quelques jours.

Je suis chargé de rédiger le journal de marche du régiment et fais mon petit Léménoff. Je me balade aussi beaucoup plus à travers les champs de bataille, ce qui n'est pas pour me déplaire.

On se bat. C'est superbe, mais on devient dur. Ni les mourants ni les femmes et les enfants qui fuient, ni les ruines, ni les hommes fauchés par la mitraille ne vous émeuvent plus. Il faut vaincre.

Nous vaincrons. Ne vous découragez pas quand l'ennemi serait aux portes de Paris, quand il l'assiègerait, quand il le prendrait, la partie ne serait qu'engagée. Ils sont pris dans un étau dont ils ne sortiront pas. Nous le voulons trop, et sommes assez forts pour les réduire.

Je vois presque chaque jour Paul Lancrenon. A. Cournot légèrement blessé à la jambe. Godefroy aussi. Le Cornec (mon camarade) assez grièvement blessé, à côté de moi, par un obus. Mon camarade Delalande (le tout petit) tué d'une balle à bout portant dans une embuscade.

Qu'importe !

Je suis à l'Etat Major du régiment avec de Montgolfier (papeteries d'Annonay), extrêmement gentil, avec qui j'avais fait des manoeuvres il y a 4 ans. Quelles nouvelles de Bob ?

Ma chère mère, je vous aime tous bien. Je commence à croire que je suis invulnérable. Si toutefois il m'arrivait quelque chose, je demande à de Montgolfier de vous envoyer un mot. Ne vous inquiétez donc pas jusque là. Du reste j'ai la sensation que cette guerre ne sera pas très longue et qu'avant l'hiver nous nous reverrons.....

V. Puiseux à son neveu (François Petit), 5 septembre

... Tu es bien gentil d'écrire à ton oncle qui t'aime bien.

Nous tuons des Prussiens. Nous en avons tué plusieurs centaines hier avec nos canons ; ça fait bien du bruit.

Ton oncle Lancrenon vient de me dire que ton oncle André Cournot a été blessé à la jambe, mais ce n'est pas grave.

Je t'embrasse, toi et tes soeurs.

6-11 septembre.

Nous sommes à Bruyères, à la ville, assez bien installés ; il y a un établissement de bains, mais pas de tabac. On est inquiet et sans nouvelles.

Devant nous, l'ennemi avance lentement ; le 7 il tient le Haut-Jacques et le Kemberg ; le 8 la Croix Idoux. Le 10 nous savons officiellement que "une action générale est engagée sur tout le front du groupe principal des armées". Que va-t-il arriver ?

Entre temps, le C^t Rochas est tué, le C^t Carcenat évacué (pourquoi ?). Je rencontre Renard et Grollemund ⁽¹⁾, deux lieutenants des groupes détachés du 6e, qui nous donnent des nouvelles: Benezech est tué ; La Meillère s'est distingué au col de La Chipotte.

Je change mon cheval, atteint de pneumonie, pour un assez beau bai clair, Ici, qui galope avec une élégante nonchalance.

Le 9, je vais par Rouges-Eaux au col de Mon Repos, pour aider Lescher dans la manoeuvre de deux canons de 95 (on a armé la 6e B^{ie}, commandée maintenant par Camp, avec ce matériel). On tire toute l'après-midi ; l'ennemi est peu actif.

Le 10, je vais avec le colonel à Mon Repos voir tirer Lescher, puis, par une belle forêt, à la Corne du Lys où Balambois canarde à 1300 m. des travailleurs ennemis au pied de la colline.

(2 cartes du 9 septembre à ses père et mère)

1/ Mon cher père. Je reçois assez régulièrement vos lettres de Paris. J'ai eu les tiennes du 30 et du 1er et celle de Mad(eleine) du 3. De Frontenay cela vient un peu moins bien et je n'ai pas de nouvelles depuis le 27. Quant à nos cartes je vois qu'elles ne parviennent guère. Peut-être suis-je trop bavard ? Enfin, je peux dire que je me porte à merveille, que nous avons eu beau temps jusqu'à présent, et qu'il pleut depuis ce matin. J'occupe maintenant les hautes fonctions d'adjoint au Colonel et c'est sous ce titre qu'il faut m'écrire. A bientôt, après la victoire. Je vois très souvent P. Lancrenon. V.P.

2/ Ma chère Mère, je n'ai pas eu de nouvelles de Frontenay depuis une carte de toi du 27 août. Par contre, de Paris, cela vient plus régulièrement et j'ai reçu hier une lettre de Mad(eleine) du 3 septembre.

(1) Grollemund, un de mes camarades de Valence, en 1909, et collègue du Crédit Lyonnais, était à Berlin le 31 juillet, je crois ; il a réussi à s'en échapper avant que la mobilisation ne fut officielle.

Je crains que mes nouvelles n'arrivent bien en retard, mais c'est le sort commun de toutes les lettres militaires.

Enfin, ne soyons pas bavard. Je vais bien, très bien. J'ai par Paris des nouvelles de Bob du 23 août. Qu'advient-il de lui ? Je vois très souvent P. Lancrenon et nous nous donnons des nouvelles - quand nous en avons.

Au revoir, ma chère Mère, je t'embrasse de tout coeur. Ayons confiance. Quel beau jour ce sera que le retour après la victoire !

V.P.

12 septembre.

A 1 h. on me réveille : "La bataille qui se livre depuis 5 jours s'achève en une victoire incontestable.... Il se confirme que l'ennemi, usé par nos attaques incessantes, a entamé un mouvement de retraite devant la 1ère armée... L'armée attaquera sur tout son front...".

A cheval ! Nous partons à 3 h.30, avec le G^{al} Camon ⁽¹⁾ par la route du Haut Jacques. Le jour se lève après Rouges-Eaux. Traces de bataille au col : arbres abattus, fils de fer, tranchées, cadavres. Nous descendons sur St Dié ; tout le long de la route, des chevaux morts ; je fume de gros cigares ; le pays est dévasté ; Rougiville, les Moitresses, La Bolle, sont incendiés et démolis.

Nous entrons dans la ville par un quartier entièrement brûlé. La grande rue du centre est intacte ; les habitants, sur les trottoirs, nous regardent passer d'un air extasié ; les fers de nos chevaux sonnent sur le pavé. Toute l'après-midi, les habitants joyeux racontent : l'occupation, la fuite, le fort (Festung) de la Croix Idoux dont l'artillerie tuait 6 à 7000 hommes par jour... Nous couchons à St Dié. Les groupes restent à La Bolle.

(1) Le Général Camon, qui fut mon colonel à l'X, est un petit vieux bien propre, rose et craintif ; il commande maintenant l'artillerie du 14e corps.

Ses adjoints : le capitaine Bonfils, barbe noire, taciturne, sérieux, imperturbable ; Helbronner, celui de la géodésie, affreux, jaune, moustache hérissée, Juif trop aimable et infatué ; Rouger, brave garçon aux longues moustaches, l'homme renseigné, qui vous explique les coups et vous donne les derniers tuyaux.

13 septembre.

"Le 14e CA sera relevé le 13 sept. par la 41e div. et sera rassemblé autour de Rambervillers en vue d'une manoeuvre ultérieure". Nous partons à 9 h. par le Haut-Jacques ; route encombrée ; courtes averses ; ça sent le champ de bataille refroidi : charogne et fumier.

Après Brouvélieures, la route est libre ; nous mangeons sur le pouce à Frémifontaine et continuons par Autrey. A Ste Hélène, on quitte brusquement les vallées étroites et les collines boisées des Vosges pour une campagne herbeuse et nue à longues ondulations : c'est la Lorraine et son ciel, son vaste ciel... Le Lt colonel s'enthousiasme pour ces beaux champs de bataille, tandis que le colonel met 8 jours de prison aux hommes qui montent sur les caissons.

Nous arrivons à Bult et à Vomécourt, où nous cantonnons, à 17 h.

Lettre de V. Puiseux à son père, 13 septembre 1914

... Voici très longtemps que je n'ai de vos nouvelles (dernière lettre : 3 sept.). Je pense que tout se passe bien pour vous, et que Paris reste calme. Je n'ai rien non plus du côté de Maman depuis le 27 août et je ne sais pas du tout ce qu'elle fait. A tout hasard, j'ai envoyé une carte à Clermont et je vais en envoyer une autre à Lyon.

Je crois que mes lettres ont encore plus de mal à vous parvenir ; c'est dommage, car elles ne vous donneraient que de bonnes nouvelles. Je ne suis ni malade, ni blessé et ne songe pas à l'être.

Nous avons un vrai temps d'automne, ciel gris, averses, terre boueuse ; mais ce n'est vraiment désagréable que pour coucher dehors, ce qui ne m'est pas arrivé depuis quelques jours. Du reste, la vie matérielle s'est fort améliorée pour moi depuis que je suis adjoint au Colonel ; je profite un peu des aises qu'il ne craint pas de s'offrir. C'est ainsi que j'ai de temps en temps un vrai lit, et parfois un vrai dîner.

Et puis toutes ces questions de confortable me laissent assez indifférent ; rien ne m'intéresse plus qui n'est pas la guerre et la victoire.

Au revoir mon cher père, porte toi bien ; fais à Madeleine (Puisseux) et Anne-Marie (Chantre) mes meilleures amitiés.....

Victor Puiseux.

Carte à sa mère. 14 septembre

... Aucune nouvelle de ton côté depuis la fin d'août. Qu'êtes-vous devenus ? A tout hasard j'ai envoyé une carte à Clermont et j'envoie celle-ci (adressée chez Madame Chantre Point du Jour Lyon). Etant donné la rapidité des postes, elle t'arrivera peut-être en Octobre.

Enfin, je vais bien. Nous avons un vrai temps d'automne, ciel gris, averses, froid. Mais le moral est bon. Avez-vous des nouvelles de Bob ?

Je vous embrasse tous de tout coeur.

V.P.

14 septembre.

"La retraite du groupe principal des armées allemandes s'accroît... La mission de la I^{ère} armée est de s'établir sur la Meurthe et de se retrancher fortement sur la rive gauche...". Le 14^e corps prendra la place du 8^e corps, à l'E. de Lunéville.

Nous allons cantonner à Mattexey ; départ à 9 h. ; temps pluvieux, ciel bas ; en passant à Rambervillers, je copie une dépêche à la Mairie : "Notre victoire s'affirme de plus en plus complète ; partout l'ennemi est en retraite... Toutes nos armées, surexcitées par le succès, exécutent une poursuite sans exemple." Qu'importent après cela la pluie, la boue, le vent, et le fourgon cassé, et les haltes forcées sur la route encombrée...

A partir de Roville-aux-Chênes, le pays est dévasté, les villages détruits, la route défoncée par les obus. A Clémentine, l'église est éventrée, mais au-dessus du clocher démol^{nt}i, sur quelques poutres qui ne tiennent que par miracle, le coq s'élève tout droit dans le ciel.

Il y a des morts dans les fossés, des fusils cassés et des débris de toutes sortes dans les champs.

Mattexey n'est pas en meilleur état que le reste et on s'y installe plutôt mal que bien ; nous sommes cinq dans la même chambre où on entre par la fenêtre.

15-16 septembre.

Mattexey ; des ruines, de la boue, et une odeur de cadavre.

Nous nous promenons dans la campagne désolée, parmi les restes de la bataille...

Lettre de V. Puiseux à son père. 16 septembre 1914.

...J'ai reçu hier une lettre de toi du 3 sept. et une de Bob (1) qui était à Pantin et vous avait vu, du 7 sept. Tout cela n'est pas très rapide. Je pense que vous avez des nouvelles de victoire, et que Bob a dû prendre sa part des grands combats.

Espérons que cela continuera et que bientôt nous nous réunirons.

Pour nous, nous avons toujours le rôle ingrat. Nous avons cependant quitté les Vosges, leurs vallées étroites et marécageuses, leurs collines garnies de sapins ; terrain peu propice aux grandes batailles, mais seulement à une guerre de bois, rude et sans résultats décisifs et nous sommes passés dans la Lorraine, parmi de grandes prairies à longues ondulations, avec des bouquets de bois épars et de petits villages ramassés aux plis des terrains. Mais le pays est défiguré par la violence de la lutte ; des villages il ne reste que les murs noircis ou écroulés ; l'église d'un village voisin n'est plus qu'un amas de pierres, et par un miracle d'équilibre, le clocher éventré tient encore par quelques poutres ; mais bien droit dans le ciel, le coq est intact. Est-ce un sym-

(1) Robert Puiseux.

bole ? Quant à la campagne elle est plus propice aux corbeaux qu'aux promeneurs. Nous menons parmi ces ruines une vie tranquille, en attendant de reprendre notre part dans la lutte.....

Lettre de V. Puiseux à sa mère, 16 septembre 1914

... J'apprends par une lettre de Bob du 7 septembre que tu es à Lyon. Il était à Pantin et a revu père, Madeleine et Anne Marie, le veinard !

Nous sommes dans une période tranquille, ayant quitté les Vosges, leurs forêts et leurs vallées, depuis que l'ennemi a fui. La guerre qu'on faisait là-bas était dangereuse, rude, et indécise ; impossible de livrer une grande bataille dans ce pays. Et nous sommes passés en Lorraine où nous avons trouvé les grands champs de bataille dans la campagne ondulée. Des villages, cachés dans les plis de terrains, il ne reste que des ruines ; pas une maison, pas une église qui ne soit incendiée, éventrée, détruite. La campagne est coupée de tranchées, semée d'armes, d'équipements et de cadavres. Les corbeaux y vivent par bandes. Le ciel est bas et gris, la terre pleine de boue. Et nous menons notre petite vie parmi ces ruines, pendant que de grandes choses se passent ailleurs.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de vous depuis une de tes lettres datée du 30 août. C'est un peu long. Peut-être êtes-vous encore plus mal partagés.

J'espère que vous allez tous bien, surtout Guite ⁽¹⁾. Marie-Louise a-t-elle des nouvelles de l'arrivée de Jo ? ⁽²⁾. Elle doit bien s'implanter.

Au revoir.....

17 septembre 1914

"En vue d'une manoeuvre ultérieure, le 14e corps quittera le front de la Meurthe et se portera dans la région de Bayon. Il sera relevé sur la Meurthe par la 71e div. de réserve".

Nous partons à 7 h.30 pour Lorey. Le régiment, après ces quelques jours de repos, est d'une tenue parfaite. A Rozélieures, limite de l'invasion, la dévastation s'arrête et le pays devient charmant. Nous atteignons la Moselle à Bayon et faisons halte à Lorey.

Décidément c'est à Charmes que nous devons aller. On repart vers le sud dans l'après-midi, et après une étape sous la pluie, nous atteignons Charmes, petite ville au bord de la Moselle, où nous ^{nous} installons confortablement.

18-19 septembre.

Charmes. On est bien ; toujours pas de tabac, par exemple. Le 14e corps va embarquer. Où irons-nous ? Il paraît que le 8e corps vient de partir pour Verdun. En attendant, on nous complète en matériel. Il nous manquait 7 canons (3 pris, 4 démolis), sur les 9 batteries.

(1) Guite (M.M. Michelin) attendait sa fille Béatrice pour quelques semaines plus tard.

(2) Marie-Louise (Mme Joseph Petit), attendait son mari retour de Santiago du Chili, qui était mobilisé et devait rallier Epinal dans le Génie comme officier des Eaux et Forêts.

(N.D.T.)

II - 20 septembre 1914 - 19 février 1915

EN PICARDIE - LA COURSE A LA MER

20 septembre.

Nous embarquons à Charmes à 14 h.58 avec la batterie Perdu (8e) - Perdu est un lieutenant de réserve, du Creusot, nez busqué, grande barbe, parleur infatigable -. Nous sommes dans un wagon de 1ère sans couloir ni lumière. Où allons-nous ? Notre première destination est Creil. Nous passons à Port d'Atelier, Gray.

Il n'est pas commode de dîner en wagon à la lueur d'une bougie.

2 cartes du 19 septembre à ses père et mère.

1/ Monsieur Puiseux, 2 rue Leverrier. Paris VIIe.

Mon cher père. Pas beaucoup de nouvelles ces temps-ci. Il est probable que je n'en vais pas avoir de quelque temps, car nous partons faire un grand voyage en chemin de fer, pour me rapprocher de vous, je crois. J'en suis bien content, car il pleut trop et on ne se bat plus assez dans ce pays célébré par Maurice Barrès.

2/ Madame Puiseux, chez Mme Chantre, 14 ch. des Aqueducs. Point du Jour.

Ma chère mère. Pas beaucoup de nouvelles ces temps-ci. Il est probable que je n'en vais pas avoir de quelque temps car nous partons faire un grand voyage en chemin de fer, vers le nord-ouest (?).

Il était temps car on ne se battait vraiment plus assez. Voilà bien 8 jours que je n'ai pas entendu un coup de canon. Il pleut. Je vais bien.....

Lettre du 20 septembre à Monsieur Pierre Puiseux :

... Je t'envoie encore un mot avant de partir, car de quoi demain sera-t-il fait ? Après avoir parcouru les forêts des Vosges, entre la Meurthe et l'Alsace, après avoir goûté les délices de Bruyères et épuisé les charmes de Charmes, nous allons nous embarquer en chemin de fer pour une destination inconnue.

J'ai fait un touchant adieu à mon lit ce matin et me voici tout prêt pour bouter les prussiens hors de France.

Le temps n'est guère engageant cependant. Pluie, froid, on se croirait en Novembre. Mais ça les ennuie autant que nous. Et nous verrons sans doute dans quelques semaines des températures plus rigoureuses.

Mon changement de situation dont je vous ai fait part il y a 15 jours provoque un retard supplémentaire pour les lettres qui me parviennent. Elles vont toutes tourner par le 4e groupe au lieu d'arriver directement à l'état major du régiment. Ecrivez-moi bien "Adjoint au Colonel".

Le fait est que je n'ai pas de lettres de vous, ni de Maman depuis le 3 septembre. Heureusement un mot de Bob, du 7, m'a appris qu'à cette date vous et lui étiez en bonne santé.

J'écris à Mère à Lyon. C'est bien cela ? Je n'ai pas encore eu avis qu'elle y fût, mais ai su seulement ses projets. Jo est-il arrivé ?

...

21 septembre.

3 h. du matin ; Dijon ; un communiqué officiel est affiché : la cathédrale de Reims est en flammes ; je suis atterré ; le Lt colonel est hors de lui ; le colonel, je crois, s'en fiche pas mal.

Café au lait à Laroche. Halte repas à Montereau où l'on dévalise un bureau de tabac.

Le Lt Colonel admire l'amplitude des mouvements stratégiques modernes comme celui que nous faisons. On continue à discuter sur notre destination ; Messier propose Amiens et l'on se moque - je crois même que le Colonel trouve la plaisanterie mauvaise.

A Villeneuve St Georges, la gare est pleine de soldats anglais - Et puis nous frôlons Paris, Paris sauvé... On regarde les silhouettes des monuments familiers. Je m'arrêteraient bien. Tout le long des voies la foule acclame, jette des fleurs, des journaux (les premiers !), des cigares, des médailles.

A 23 h.30 on nous fait débarquer à Clermont. Au delà les voies sont coupées. Près du bel hôtel de ville, nous attendons que Martin ait fait le logement ; un planton consent à nous révéler en grand mystère que nous faisons partie de la 2e armée (de Castelnau). On se couche à 2 h.

Carte postale du 21 septembre 1914, à sa mère :

Je passe bien près de Paris, mais suis toujours aussi loin d'avoir de vos nouvelles. Nous sommes partis hier de l'Est, nous arriverons demain je ne sais pas où (par le train). Tout va bien.



10. CHAMPIGNY --- Quai du Parc et Avenue du Port

... Cette lettre, j'espère, t'arrivera un peu moins lentement que les autres, car elle emprunte une voie civile. Je suis depuis hier 14 heures dans un train qui m'amène de Charmes à Creil et des au-delà inconnus, en passant par Epinal, Gray, Dijon, Villeneuve St Georges et la Plaine St-Denis. Nous sommes en ce moment près de Fontainebleau. Je vous aurai manqué de peu, mais impossible de vous prévenir, même par télégraphe. Je confie ma lettre à un blessé qui passe par Paris et l'y mettra à la poste.

Voici un petit résumé de ma campagne jusqu'à ce jour : départ de Valence le 8 août. Arrivée à Epinal. Marche lente et en arrière de l'armée jusqu'au 18 août où nous passons en Alsace par le col de Saales.

1er combat dans la vallée de Schirmeck le 20 août - Recul jusqu'à la Meurthe le 25 août. Combat ininterrompu entre Raon l'Etape et St Dié du 25 au 31 août (Dur). Jusqu'au 7 septembre nous nous sommes retranchés au sommet d'une colline boisée (la Croix Idoux) et tirons sans arrêt mais sans recevoir. Le 7 septembre nous prenons nos quartiers à Bruyères d'où nous poussons des pointes. Nous en partons le 13 pour St Dié, puis Rambervillers ; puis 2 jours dans un petit village au nord de Rambervillers ; puis 2 jours à Charmes où nous nous embarquons. A part quelques jours, ce n'a donc pas été bien pénible jusqu'ici.

Je me porte à merveille, mais manque de nouvelles. De votre côté, comme du mien, et à l'exception d'une lettre de Bob du 7, je n'ai pas de nouvelles depuis le 3 septembre. Enfin, j'espère que tout va bien....

Je n'ai toujours pas touché mon mois de Juillet au Crédit Lyonnais (224 frs 25) et j'ai peur que ça ne se perde. Il faudrait s'adresser à M. Laderette, service des Etudes Financières. Je n'ai nul besoin d'argent et dois 200 frs à tante Marguerite. Si vous pouvez m'envoyer de temps en temps un paquet de Cigarettes à 0 frs 50 par la poste, vous me feriez plaisir....

21 sept-

En chemin 2 frs Supplément

J'ai vu le grand armoire
de Marguerite -

J'ai bien et m'en embrasse

X

Ce Regt d'Artillerie

Situation de prise d'armes du 18^e 1914

Officiers	36
Pièces	36 ⁽¹⁾
Vins	Le Complet, moins à la 1 ^{re} Jour de V.d.P.
Munitions	- 1 ^{re} - Moin, à la 1 ^{re} , 1920 B et 2200 B

(1) y compris les 4 pièces de la 6^e qui n'a pas encore rejoint.

Charmes le 19^e 1914
Le Colonel Lachaux C^{te} ACH

Lachaux

22 septembre (1914)

A 7 h., je vais prendre les ordres chez le général Camon. Le 14^e CA ayant à sa droite le 4^e corps, à sa gauche le 20^e corps, devant lui un corps de cavalerie, se porte dans la direction générale du N.E.
L'A.C. va à Maignelay.

Avant de partir, nous mangeons une omelette de 24 oeufs arrosée d'un fameux petit vin. Berthaud est de la fête, comme chaque fois qu'il y a quelque chose de bon. Perrin et Coppolani sont nommés chefs d'escadron, le premier au 3^e gr., l'autre au 2^e gr.

Nous allons à Maignelay par St Just. Douceur de l'Ile de France... Le temps est délicieux avec un beau ciel et de la fraîcheur ; il fait bon trotter dans cette jolie campagne ondulée, parsemée de bouquets d'arbres. Et puis nous faisons le grand mouvement enveloppant qui va consommer la victoire... Après St Just, se trouve un champ d'aviation ; les avions blancs s'envolent, atterrissent, évoluent ; nous en avons donc aussi !

A Maignelay, nous déjeunons chez un cabaretier bavard et pleurard, et l'après-midi se passe dans les paperasses. Dîner somptueux ; le logeur du colonel, ravi de n'avoir pas été pillé, met sa cave à notre disposition. Berthaud est là, bien entendu, pour profiter de l'aubaine ; et la légende veut que le capitaine de Montgolfier en ait bien pris sa part.

3 cartes du 22 septembre, à Mr et Mme Pierre Puiseux

- 1/ Mon cher père, si la lettre que je t'ai fait porter hier t'est parvenue, tu auras eu des nouvelles fraîches et des détails. Je suis arrivé au terme de ce long voyage en chemin de fer et encore fort tranquille. Je viens de découvrir que ce mouvement avait amené mon corps d'armée voisin de celui de Bob ; si cela pouvait nous donner une occasion de nous revoir, j'en serais si content !
Je viens de recevoir une lettre de toi du 7 et une carte de Maman du 8. Ce ne sont pas des nouvelles bien neuves ; mais on peut espérer que ça ira plus vite maintenant que je suis dans une situation moins excentrique. Ecrivez-moi souvent, j'ai tant de plaisir à recevoir vos lettres. Je suis on ne peut mieux au physique et au moral...
- 2/ Ma chère mère, voici longtemps que je t'adresse à Lyon tout ce que je t'écris, et je crains que tu sois sans nouvelles, si tu es toujours à Frontenay. Je vais très bien. J'ai fait avant-hier et hier un grand et surtout long voyage en chemin de fer qui m'a fait passer aux portes de Paris et changer tout à fait de région. Tant mieux ; il fait beaucoup moins froid par ici et je suis plus près de Père. Je viens de découvrir que mon corps d'armée est voisin de celui de Bob. On pourra peut-être arriver à se voir dans quelques jours ou semaines.
J'ai fait passé hier une lettre à papa par un intermédiaire, et j'espère que vous aurez ainsi de mes nouvelles plus fraîches. Je reçois tes cartes 17 et 18 (3 et 6 sept.). Ne mets pas le corps d'armée et mets "adjoint au colonel". Félicitations à Yvonne et Charlotte. Je vous aime tous bien. Reçu une lettre de papa du 7 sept. Ecrivez-moi souvent.
- 3/ (même carte mais adressée à Frontenay au lieu de Lyon, et réexpédiée à Lyon).

23 septembre (1914)

Le 14e corps continue son mouvement dans la direction générale du Nord, tandis que le 4e corps, relié à nous par le corps de cavalerie, attaque à droite, et que le 20e corps s'avance à notre gauche. Nous allons cantonner à Pierrepont ⁽¹⁾.

Nous partons à 7 h.15 dans un brouillard qui ne se lève qu'à Montdidier, jolie petite ville parmi les arbres. Assez loin vers l'Est on entend le canon. Nous sommes à Pierrepont à 11 h.45. Une magnifique maison (salle de bains, confort moderne) nous accueille ; les Allemands ne l'ont pas trop abîmée.

24 septembre

Nous partons à 7 h.30 pour Beaucourt-en-Santerre. Le temps est toujours frais et beau. Le pays cesse d'être vallonné ; nous sommes entrés dans le Santerre, plaine riche et grasse, coupée de petits bois. Hangest, le petit Hangest, Beaucourt (11 h.). Allons-nous cantonner ? On attend, devant le château, en mangeant sur le pouce, en visitant le village et en étudiant sa défense éventuelle. On entend le canon vers l'Est.

A 13 h., le C^t Bauby nous apporte un ordre du CA : se porter sur Caix et Harbonnières. Caix est un petit village, joliment situé aux sources de la Luce, dans un des rares vallons du pays. Harbonnières (15 h.30), au milieu de la plaine, est plus important ; il y a des épiceries où l'on trouve à manger. Le canon est tout près maintenant. En sortant du village, on voit les éclatements à quelques kilomètres.

Le 4e gr. est mis à la disposition de la 28e div., et nous allons avec lui sur la route de Péronne jusqu'à la sucrerie de Proyard. Mais il est trop tard pour mettre en batterie, et nous rentrons à Harbonnières à la nuit tombante. Martin fait le logement ; à la mairie, où nous attendons, on rapporte le corps du colonel Rabier, tué d'un obus qui a blessé le C^l Fromhein et Lepercq (AD 28) qu'on ramène aussi. De tous côtés arrivent des blessés ; l'église en est pleine.

Nous allons coucher dans une grange.

(1) 6 batteries alpines nous accompagnent, sous les ordres du Commandant de Jubainville. Le chef d'escadron d'Arbois de Jubainville, dit le Jus, est un homme distingué, lorgnon, nez aigu, forte moustache - pas bien malin.

25 septembre

Une odieuse vieille femme nous réveille à 4 h. : "Vous n'entendez donc pas le canon ! En voilà des militaires !..." Elle est si insupportable qu'il faut se lever.

Les groupes sont détachés dans les divisions. Nous partons à 7 h. pour Vauvillers et la cheminée-signal de Lihons. La canonnade est violente. Le Lt colonel trouve que cette musique ne rappelle que de loin le son du flageolet et de la douce musette ⁽¹⁾. Le 2^e et le 3^e groupes sont en batterie près de la cheminée-signal. L'infanterie ennemie est tout près et les balles sifflent. On fait de bons tirs à courte distance dans la direction de Lihu et de Vermandovillers.

Cependant, nous sommes bien en l'air et on ramène les batteries de 100 m. en arrière. On continue à tirer toute l'après-midi, tandis que les obusiers de 15 battent avec fureur la position abandonnée : toutes les minutes à peu près, une salve de 4 coups tombe à 100 m. devant nous, un grand rideau de fumée noire jaillit, on entend le quadruple fracas de l'explosion et, quelques secondes après, le bourdonnement modulé des éclats qui arrivent. De temps en temps une salve plus longue, dont les coups sont échelonnés en profondeur, va s'abattre au milieu des champs, du côté de la cheminée-signal.

Nous sommes manifestement en dehors de la ligne de tir et nul ne songe à s'inquiéter. Nous restons là toute l'après-midi, assis sur l'herbe et regardant le spectacle. Un homme ramasse placidement des douilles à l'endroit le plus battu. Cependant les éclats tombent en terre avec un bruit mat, tout autour de nous et plusieurs chevaux des avant-trains rangés le long du bois sont blessés ; l'un d'eux, l'antérieur cassé, saute sur 3 pattes, jusqu'à ce qu'on se décide à lui donner le coup de revolver final.

Nous déjeunons sur l'herbe d'un morceau de viande cubique. A deux reprises, je vais porter des ordres aux batteries Tinland-Perdu ; il faut traverser la ligne de tir des obusiers, et mon cheval ému galope si fort qu'il perd sa couverture. Baudouin va tranquillement la rechercher sous les marmites. Nous quittons la position vers 18 h., et par Rosières, gros bourg dont la traversée est indéfinie, nous rentrons coucher à Caix sur la paille.

(1) Je m'aperçois que cette réflexion a l'air stupide ; il fallait les circonstances et le ton dont c'était dit.

2 cartes du 25 septembre 1914 de V. Puiseux à ses père et mère.

1/ Mon cher père, le ciel est pur, le temps frais ; c'est le temps idéal. Comment ne pas vaincre avec un si beau soleil ?

Nous avons bien marché depuis l'autre jour, et c'est la longue plaine du Nord que nous parcourons maintenant....

2/ Ma chère mère, je ne sais toujours où tu es. Il fait le plus beau temps du monde, et frais. Les plaines du Nord sont propices à la bataille. Le moral est tout à fait excellent et le physique aussi.

Bien peu de nouvelles !

26 septembre.

Les ordres arrivés dans la nuit indiquent que nous avons cédé un peu de terrain ; les groupes sont toujours endivisionnés : 2 à la 28e, un à la 27e. Nous allons au PC du général Sorbets à Vauvillers et nous y restons le matin. Il fait beau ; des avions passent. Nous avons repris dans la nuit le terrain cédé la veille. Nous déjeunons dans une chaumière avec des pommes de terre frites.

Après midi, nous allons voir Coppolani en position dans un chemin de pommiers, au N. de la tour carrée ; il tire sur Vermandovillers et le bois étoilé. De là nous allons à la tour carrée, PC du général Blazer, où je félicite le colonel Lanorenon, nommé au commandement de la 55e brigade ; puis aux positions d'hier où le groupe Perrin est en batterie ; les gros obus y tombent toujours et causent des pertes à la batterie Sales (7e) ⁽¹⁾. Perdu, qui observe très bien les mouvements de l'ennemi, fait du bon travail. Dans le bois carré, le colonel Crépey, successeur à la 53e brig. du colonel Nautrey (tué), a établi son PC au fond d'une tranchée ⁽²⁾. Plus à l'Est, des groupes du 2e (Fabre, Plet) ; toute l'artillerie tire sur Vermandovillers qu'on cherche à reprendre, mais sans succès ⁽³⁾.

(1) Sales est un petit bonhomme brun, intelligent et brouillon. Sa batterie a perdu ce jour-là un canon (démoli) et 9 hommes (un tué, 8 blessés).

(2) Le bois a pris dans la suite le nom de bois Crépey.

(3) Pendant ces deux journées, le 4e groupe est en position au nord de Framerville, tirant vers Foucancourt. La batterie Gouy anéantit un détachement ennemi caché dans les fossés de la route.

Le soir nous rentrons à Harbonnières de plus en plus plein de blessés (1). Le colonel est appelé à Caix chez le général Baret commandant le CA. Il en revient à 23 h. avec la nouvelle que nous sommes détachés au 20e corps à notre gauche ; il faut être demain à 6 heures à Morlancourt.

27 septembre.

Avec le temps de faire les ordres et les différents dérangements de la nuit, nous n'avons pas dormi, et nous partons à 3 h. $\frac{1}{2}$ vers le Nord. Nuit et brouillard ; le colonel me charge de la direction ; heureusement j'ai vu le chemin de jour. Après une halte au croisement de la route de Péronne pour laisser la colonne se former, nous continuons par Morcourt et Cerisy-Chipilly où nous traversons la Somme au jour naissant. A Morlancourt à 6 h. $\frac{1}{4}$ personne ne nous attend.

Le Colonel nous envoie aux nouvelles, Martin et moi, et nous allons à Albert. La première personne que j'y rencontre est Laurent Monnier ; l'avant-veille, son régiment a été surpris pied à terre par des mitrailleuses et a perdu 14 officiers (ces cuirassiers ! il leur faut cinq minutes pour monter à cheval !) ; il paraît complètement dégoûté. A la mairie, états majors du corps de cavalerie et de la 21e division (Général Radiguet), rattachée pour aujourd'hui au 20e CA. On nous communique l'ordre général :

"L'armée continue l'offensive sur tout le front, en vue de rejeter l'ennemi sur la Somme, en amont de Péronne, et de le déborder au Nord de cette ville. Le 20e CA, moins la 39e div. et 2 groupes AC, mais renforcé de la 21e div. d'infanterie, du corps de cavalerie, de l'AC 14 et de 6 batteries territoriales, a pour mission essentielle de déborder la droite de l'ennemi pour le rejeter vers l'Est, tout en continuant à le refouler sur la rive Sud de la Somme".

L'attaque de la 21e div. vers Montauban doit être appuyée par deux groupes AC 14 (2e et 3e), celle de la 11e div. par un groupe AC 14 (4e)

(1) Pendant ces deux journées, le corps d'armée a perdu 12 000 hommes ; il en avait perdu 19 600 dans les Vosges.
L'artillerie du CA a tiré 12 600 coups dans la journée du 26 septembre (record).

et les batteries territoriales⁽¹⁾.

Quand je reviens à Morlancourt, l'ordre a reçu un commencement d'exécution. Le Lt colonel est parti vers la Boisselle avec les 2e et 3e groupes, le colonel, avec le Ct Martinon, s'est posté sur la route de Bray, à hauteur de la briquetterie, où je vais le rejoindre. Là est établi le PC du 20e corps, une file d'autos sur la route, des rangées de chevaux dans les champs, un groupe nombreux d'officiers, en avant desquels se détache le général Balfourier : mince, propre, barbiche blanche et cravache sous le bras, il fait un gentil général d'opérette. Son chef d'état-major, le C¹ Duchêne, est un type : belle carrure, forte moustache blonde, cigarette bien plantée, la lorgnette aux yeux, un pied sur le talus, il parle sans se retourner avec un visible dédain pour son interlocuteur ; ses officiers ne l'abordent qu'en tremblant, pour recevoir des ordres nets comme des coups de sabre. Je retrouve là Leclerc, un ancien camarade de Toul, adjoint au général Beltrameli qui commande l'A 20.

Devant nous, les collines de Bray, sans un arbre, sans une maison, s'étendent en amphithéâtre ; on y voit des bataillons en marche, des troupes arrêtées, en groupe ou déployées, des batteries en position. Près de nous, dans un champ, un avion s'élève de temps à autre, va faire une reconnaissance et revient atterrir.

(1) La situation se présentait, je crois, sensiblement ainsi : on avait dû laisser la 39e division au sud, vers Parvillers, pour boucher un trou qui s'était produit entre le 4e et le 14e CA. Au Nord du 14e CA, le 20e CA était donc réduit à la 11e div., l'AC et des bataillons de chasseurs. On amenait en toute hâte pour prolonger notre gauche le 11e corps (chemin de fer et autos). Malheureusement, nous étions en retard (lignes coupées, accidents...) ; le 27 septembre il n'y eut pour ainsi dire aucun élément du 11e CA (21e div.) engagé, et ses troupes n'arrivèrent que petit à petit les jours suivants. Quant au corps de cavalerie, il fut engagé, je crois, plus au Nord, et nous n'en entendîmes plus parler. Notre gauche fut donc au début complètement découverte, et nous subîmes un commencement d'enveloppement, auquel ne s'opposèrent que quelques compagnies territoriales, les pointes foudroyantes du 2e bataillon de chasseurs sur Montauban, et surtout une puissante ligne d'artillerie. C'est de là que date le crochet qui se maintint ensuite dans la ligne de tranchées, entre Maricourt et La Boisselle.

Le 4e groupe a reçu l'ordre d'aller mettre en batterie près de la cote 110 pour appuyer l'attaque sur Montauban et le bois de Mamets. Il l'a exécuté lentement. Avec le colonel et Mongolfier, nous allons le voir ainsi que le groupe territorial voisin qui est également sous les ordres du colonel. On traverse des croupes et des ravins dénudés parmi lesquels il est difficile de se repérer. Au retour, nous trouvons, en position de rassemblement dans un ravin, le groupe Coppolani que le 20e corps a fait redemander.

Le PC du 20e corps est transporté à la cote 107 (route d'Albert à Bray) où nous allons le rejoindre. De la route plantée d'arbres, bordée de vastes chaumes, on découvre bien le champ de bataille. L'état-major manifeste toujours le même dédain - ou la même ignorance - du défilement, et chevaux, autos, hommes, sont groupés sur la crête.

La canonnade est très vive, surtout vers la route d'Albert à Péronne où s'élève en permanence un rideau de fumée noire. Au soir, Montauban et le bois de Mametz seraient à nous.

Nous allons à la nuit cantonner à Bray⁽¹⁾. Je reviens en avant faire le logement ; en face de la mairie, la maison du pharmacien Warmel me tente, et en l'absence des propriétaires, le maire fait casser une vitre pour entrer ; il faut croire que ces deux personnages ne sont pas ensemble du dernier bien.

28 septembre (2)

Nous allons retrouver le 20e corps à la cote 107. L'ennemi a repris Montauban, Contalmaison. Je vais avec le colonel et Montgolfier revoir le groupe territorial de la veille. Le capitaine Mennessier, qui commande une de ces batteries, est dans une large excavation naturelle, en face de Fricourt. Nous voyons le 2e groupe, qui était en position près de Carnoy, se replier au grand trot sur la route d'Albert, poursuivi par des obus percutants. Nous voyons nos fantassins, à l'ouest de Fricourt, reculer lentement.

Un obus de 15 tombe à quelques mètres de notre excavation ; le capitaine Mennessier, qui voit le feu pour la première fois, demande naïvement : "Qu'est-ce qu'il faut faire ?", tandis que nos chevaux, massés dans le fond, s'affolent, et que les fantassins s'aplatissent contre le talus. Dans une clairière, entre Contalmaison et Fricourt,

(1) Le Lt colonel, ses adjoints et le 3e groupe, à qui nous avons eu bien du mal à transmettre des ordres - cyclistes égarés - cantonnent cette nuit là, par erreur du reste, à La Boisselle. Ils en sont partis à 4 h. ; à 6 h. les Allemands y étaient, et pour longtemps.

(2) Ordre de la nuit : La 2e armée a maintenu aujourd'hui ses positions sur tout son front. Le 20e corps maintiendra l'occupation de son front en s'y fortifiant.

nous voyons descendre une rangée de fantassins bien alignés, qui avancent, se couchent, et repartent : ce sont eux, quelques bonnes rafales d'obus explosifs éclaircissent leurs rangs, mais ne les arrêtent pas ⁽¹⁾.

Pour revenir vers 107, il nous faut couper une clôture de fils de fer, tandis que les obus tombent autour de nous parmi des vaches paisibles, et nous rentrons au galop. On a fait revenir nos 3 groupes. Le 3e gr. est en position à (Carcaillot) ; le 2e s'est mis en batterie près de nous, devant la route, tandis que tous ses échelons sont massés derrière ; le 4e groupe doit reprendre sa position de la veille, mais la trouvant trop exposée, le C^t Martinon revient bientôt avec sa reconnaissance ; fureur du C^l Duchêne que ne calment pas les phrases ampoulées du C^l Ladoux ; le 4e groupe va prendre la place qu'on lui avait assignée.

Enfin, les Allemands ont repéré ces rassemblements accumulés à la cote 107 ; ils commencent à nous bombarder avec du 15. Comme je repars avec le colonel pour l'excavation de ce matin, 4 coups de 15 bien alignés tombent à quelques mètres devant nous ; le cheval du colonel fait demi-tour, tandis que le mien, avec un bon coup d'éperons, passe d'un bond entre deux colonnes de fumée (ça doit épater, j'espère, les gens qui sont derrière moi, cachés dans les fossés). A la traversée du petit chemin de fer d'Albert à Bray, un obus vient de faire des ravages dans des fantassins rassemblés ; 4 ou 5 sont morts ; l'un est hideusement blessé à la figure et crie.

A l'excavation, tout va toujours bien ; on continue à tirer sur les bois au-dessus de Fricourt. De là nous allons plus en avant encore, dans un petit bois où les balles sifflent, voir le C^l d'Abbeville, un homme grand, distingué, calme ; il commande les territoriaux qui défendent encore Fricourt et doit tenir à tout prix ; nous occupons encore la station.

En revenant, près du chemin de fer où gisent encore des morts, un sous-officier de cavalerie rassemble quelques territoriaux dispersés, pour les ramener dans les bois de Fricourt, où, dit-il, ils se battent magnifiquement à la baïonnette. Il me demande de lui indiquer où se trouve le C^l d'Abbeville et j'y retourne avec lui ; au galop, la tête contre l'encolure, car les balles nous suivent avec persistance.

(1) C'était la Garde impériale.

Quand je reviens, le colonel est déjà parti et je ne le rejoins qu'à la cote 107 où les marmites tombent toujours ; tout le monde est dans les fossés ; le général parle de se retirer à la briquetterie. Je mets pied à terre et vais conduire mon cheval aux ordonnances qui sont à 50 m. de là, près d'une meule ; vraiment, je me sens très calme sous ce bombardement, et je n'ai pas envie de faire un pas plus vite que l'autre. Je distingue le sifflement d'un obus ; celui-là, me dis-je, est pour moi - et soudain, je reçois sur tout le corps, par derrière, un grand choc, qui me projette en avant - une âcre odeur de fumée...

Que m'est-il arrivé ?⁽¹⁾ Devant moi, le C^t Coppolani me regarde avec effarement ; je secoue mes bras et mes jambes ; tout y est ; mais je ne vois plus rien de l'oeil droit ; j'ai mal dans la tête - et je ne me sens plus calme du tout - Je vais en courant du côté qu'on m'indique, à l'ambulance du 2e groupe, parmi les échelons qui se retirent. Une voiture près de moi est frappée par deux obus successifs, qui éventrent les chevaux, blessent les hommes. Pendant qu'on me panse, derrière la voiture médicale, d'autres obus tombent encore et j'ai peur.

Je pars à grands pas pour Bray, à travers champs. Au bout de quelques minutes, on me rattrape au galop ; c'est le colonel et Montgolfier qui mettent pied à terre ; le colonel m'embrasse⁽²⁾ ; Montgolfier arrête une auto qui passe et me descend jusqu'à Bray ; le vent me fait mal à l'oeil.

A l'ambulance, on m'envoie d'abord me laver ; c'est vrai que je suis ignoble, couvert tout entier d'une bouillie de cheval, la tête enduite de sang et de poudre ; dans une poche, un morceau de viande gros comme le poing. Une fois débarbouillé, ce n'est plus grand'chose. A part mon oeil aveugle, il n'y a qu'une poussière d'éclats insignifiante sur le côté droit de la figure et à la main droite, et une grosse enflure de la tête. On m'entortille de bandes et on m'envoie coucher.

(1) Montgolfier, arrivant quelques secondes après, vit sur la route à côté d'une cuisse de cheval, une mare de sang où gisait mon képi. Il crut que c'était tout ce qui restait de moi. C'était seulement tout ce qui restait de mon cheval ; cependant on retrouva la tête un peu plus loin, mais on ne retrouva ni le corps, ni l'avant-main, ni le harnachement.

(2) Il n'est pas dégoûté !

Dans ma petite mansarde de la veille, chez le pharmacien, je me trouve bien au lit, mais j'ai deux craintes : qu'on veuille m'évacuer, ou que l'ennemi avance sans que je le sache et me fasse prisonnier. Le colonel et Montgolfier viennent me voir ⁽¹⁾; ils cantonnent avec les 3 groupes à Morlancourt.

(1) Ils prétendent que je délirais ; je ne crois pas.

Le 28 Septembre 1914, vers 15^h 30, sur la route d'Albert à Bray (Somme), à hauteur de la cote 107 (cote au 80.000^e), tomba un obus de gros calibre allemand dont l'éclatement eut les effets suivants :

Le brigadier Béal de la 6^e batt^{ie} fut tué aux côtés du Capitaine Camps -

Le cheval du Lieutenant Duioux, que cet officier tenait par la bride, fut littéralement déchiqueté. Il se mit sur place par l'arrière-main. Le corseillon fut retrouvé un peu plus loin ; du reste, il n'y avait plus que du débris.

Le Lieutenant Duioux, qui, je le répète, tenait le cheval par la bride, reçut un choc violent en arrière et du côté droit ; il fut entièrement couvert du sang et des débris de son cheval. En dehors de choc qu'il reçut, il n'eut comme blessures que 2 petits éclats à la main droite et sur le côté droit de la tête, dont un à l'oreille. Ces blessures insignifiantes étaient guéries un semaine après -

Le 2 octobre 1914

Capitaines : J. Montgolfier
Témoins : Adjudant : L. G. [signature]
Capitaines : [signature]

Le 2^e Lieutenant [signature]

Deux cartes du 28 septembre 1914 de V. Puiseux à ses parents :

- 1/ Ma chère mère, Enfin je sais où tu es ! Tant mieux pour notre correspondance ; le détour par Valence sera certainement moins long de Lyon.
Je vais bien ; il fait beau et frais. J'ai vu hier Laurent Monnier, tout à fait privé de nouvelles de sa famille. Une heure après, je recevais ta lettre du 15 m'annonçant la mort de son oncle et la grave blessure de son cousin....
- 2/ Mon cher père. Excellente santé, beau temps, bon moral. J'ai rencontré hier Laurent Monnier qui m'a paru un peu las de la guerre et est tout à fait sevré de nouvelles. Ce n'est qu'une heure après qu'une lettre de mère m'a appris la mort de son oncle et la grave blessure de son cousin Louis.

Deux autres du 30 septembre :

- 1/ Ma chère mère. Je vais bien et vous embrasse de tout coeur. Cette guerre commence à être un peu monotone. Ecrivez-moi donc. Je n'ai pas de nouvelles depuis au moins 5 ou 6 jours.....
- 2/ Mon cher père, voici plusieurs jours que je n'ai de nouvelles. J'en conclus que tout va bien de votre côté. Du mien aussi, et je me porte tout à fait bien. Avez-vous des nouvelles de Bob ?

29 septembre.

Je reste à Bray, assez abruti, ne sachant trop que faire. Enfin le régiment n'est pas loin. Baudouin et le pharmacien me soignent avec dévouement. Après midi, je rencontre Métifion à qui j'emprunte son cheval ; je vais à la briquetterie où je ne rencontre pas le colonel ⁽¹⁾ ; après m'être fait expliquer le mécanisme d'un canon contre-avions, je rentre à Bray. Le canon tonne sans discontinuer ; Bray semble entouré d'un cercle de bruit. Des blessés descendent en foule, de tous les côtés.

Un officier d'administration compatissant m'offre à dîner et je me couche.

(1) Le Colonel commandait les 3 groupes AC 14 et un groupe AC 20 (commandant Baudelaire) affectés à la 11e division ; le PC de cette division (Général Ferry) était sur la route d'Albert à Bray, 500 m. SE de la cote 107. Bataille violente toute la journée. L'artillerie est en position sur la ligne Ferme Bronfay, cote 110, cote 107, cote 91 et tire énormément. Attaques allemandes, attaques françaises sans arrêt. Le 4e groupe, très avancé, souffre du feu de l'infanterie ennemie ; Perrichon, qui est passé sous-lieutenant, est tué d'une balle à la tête.

Un progrès : chaque groupe a un agent de liaison avec l'infanterie. Les batteries, surtout en position la nuit ; le colonel couche au bord de la route.

30 septembre

Je monte de bonne heure vers la cote 107 et je trouve le PC où je passe toute la journée ⁽¹⁾. Les batteries ont conservé leurs positions et la canonnade a repris dès le petit jour. On continue d'attaquer Fricourt et Mametz. Les deux artilleries tirent comme des enragées ; il tombe des marmites un peu partout.

Il y a là, en dehors des gens déjà connus, Touchard, fils de l'amiral, agent de liaison du groupe Baudelaire, dans un état de saleté remarquable, Pion, adjudant, agent de liaison du 4e groupe (mon successeur !), brave garçon d'une intelligence limitée.

On apprend tous les jours à faire la guerre, et nous creusons une tranchée au bord de la route pour notre usage personnel.

La journée se termine dans une situation stationnaire. On me renvoie à Bray où je dine encore aux dépens de mon officier d'administration. Le colonel rentre coucher à Bray. Il me défend de reparaitre sur le terrain demain, et m'enjoins d'aller passer la journée à Morlancourt et de mettre à jour le journal de marche.

1er octobre.

Je trouve une auto sanitaire pour m'emmener à Morlancourt, où je retrouve le fourgon, Castel (le secrétaire du colonel) et tout notre personnel. Je déjeune tranquillement, et je fais le journal de marche dans un fauteuil en fumant des cigares, quel luxe !

A 16 h. on vient chercher le fourgon qui doit rejoindre les échelons du 2e groupe au nord de Bray. Je pars à bicyclette, je passe à Bray, aux échelons du 2e groupe et je retrouve le colonel à la ferme Bronfay. En route, je rencontre des batteries d'AL ⁽²⁾ (120 L et 155 CTR), les premières ! Je retrouve Feugère, un camarade de l'X, et Valentin, un camarade de Toul (??). A la ferme Bronfay, on tergiverse et finalement le colonel décide de rentrer à Bray ⁽³⁾. J'y descends à pied et arrive tard ; les autres, à cheval, arrivent encore plus tard ; le fourgon casse une roue et n'arrive pas du tout ; si bien qu'on se couche sans dîner.

(1) La 39e division est venue rejoindre son corps d'armée.

(2) Artillerie lourde. Ces batteries lourdes, l'AL 14, l'AL 20 et l'AD 11 forment une masse d'artillerie puissante qui tire sans arrêt toute la journée et fait certainement beaucoup de mal à l'ennemi.

(3) Le Lt colonel reste là haut et couche derrière une meule au ravin 71.

Carte du 1er octobre 1914 de Victor Puiseux à son père

Je n'ai de vous que des nouvelles bien rares et bien anciennes ; j'espère que tout va toujours bien de votre côté. Pour moi, je me porte bien. Voici juste 2 mois que je vous ai quittés sur la route de la Grande Scheidegg. Que de choses depuis lors ! Et quand nous reverrons-nous ? Sûrement, je crois, avant deux mois. Mais il ne faut pas trop penser encore à la joie du retour.....

Même date : lettre à sa mère :

.. Tu te demandes sans doute en ce moment dans quelle terrible situation je suis ? La voici : assis dans un excellent fauteuil, un gros cigare à la bouche, avec deux domestiques qui s'empressent à me servir le plus savoureux café. Il fait beau ; j'ai bien dormi cette nuit ; je suis l'homme heureux.

J'avoue du reste que cette situation est plutôt exceptionnelle, et que les horreurs de la guerre ne sont pas un vain mot pour les gens ordinaires. L'autre jour, un sous-officier de réserve, qui nous amenait de Valence un détachement de chevaux, en était livide ; il n'a voulu ni manger, ni dormir, et n'avait plus qu'une idée : retourner vers des pays plus habitables.

Seulement nous ne sommes plus des gens ordinaires. Nous ne pensons plus qu'à vivre et qu'à vaincre, et tout le reste importe peu. L'esprit est vide absolument, pour tout ce qui ne concerne pas la guerre. On ne frémit qu'à l'annonce d'une victoire, ou d'une belle tuerie de barbares faite par une de nos batteries, ou qu'à l'idée d'une meilleure tactique à employer contre eux.

Soignez d'abord nos blessés et ne soyez pas trop bons pour les leurs ; ils ne le méritent pas. Et pourtant nous avons cette tendance ; chaque fois que dans un convoi de blessés, il y a un Allemand, c'est lui qui est d'abord soigné, dorloté, nourri. L'autre jour, je n'avais mangé qu'un biscuit de guerre depuis 36 heures, quand arrivent les prisonniers allemands ; tout de suite, une brave femme se précipite vers eux avec des victuailles. Ce n'est pas eux qui s'en sont régalés.

Voici juste 2 mois que je vous ai quittés sur la route de la Grande Scheidegg. Que de choses depuis lors, que de changements ! Vous ne me reconnaîtriez plus, avec mon allure de sauvage, mes cheveux ras et ma moustache poussée. Mais encore autant de temps et la guerre sera finie. On ne peut pas se battre si longtemps sans interruption.

Les effectifs fondent, les chevaux disparaissent, l'argent, les vivres, les munitions s'épuisent, et plus vite pour eux que pour nous. Une guerre aussi âpre, aussi gigantesque, aussi inhumaine, ne peut s'éterniser. Nous nous reverrons bientôt. Mais il ne faut pas encore penser à la joie de ce jour là.....

2 octobre

A 4 h. $\frac{1}{2}$ nous faisons un déjeuner confortable chez mon pharmacien. Le colonel ne veut toujours pas de moi là haut, et je passe toute la journée à Bray.

Quel vacarme, et qu'il est énervant d'entendre tout cela sans y prendre part et sans rien savoir ! Le village est toujours bondé de blessés, malgré les autos qui les évacuent sans cesse. Je requiers une voiture pour y mettre le chargement du fourgon cassé. Je rencontre Fould, le beau-frère d'Helbronner, que j'ai connu à Toul, Royer qui était capitaine à l'X.

Des bruits heureux circulent : les lignes ennemies seraient percées à La Chavatte (où est La Chavatte ?) ⁽¹⁾; il n'y faut pas croire. De mauvaises nouvelles aussi : on raconte que Chazelle et Lescher seraient prisonniers, que les avant-trains du 2e gr. ont été anéantis à la ferme Bronfay....

J'apprends la vérité quand le colonel et son état-major descendent cantonner à Bray. Vachon, Chazelle et Lescher ont commandé successivement une pièce très exposée à 200 m. des tranchées ennemies et s'en sont tirés sans mal. Quant à la ferme Bronfay, elle a été violemment bombardée par les obusiers ; les avant-trains de la 6e batterie, près de la ferme, ont perdu 18 hommes (dont 5 tués) et 28 chevaux ; le Lt colonel du 8e d'artillerie a été blessé. Martin me raconte tout cela avec des gestes et des exclamations ; c'est la grande journée ⁽²⁾.

(1) Près de Rosières-en-Santerre (N.D.T.)

(2) Vers midi, le 16e corps ayant cédé vers Foucaucourt et Fontainelès-Cappy, on a détaché vers le sud-est les 3e et 4e groupes. Mais ils n'ont pas eu à intervenir, la 28e division ayant repris seule ces deux villages

avec

- 1/ Victor Puiseux à son père. Je vais toujours bien. Je reçois/un paquet de lettres ta lettre du 21, me donnant des nouvelles de Bob du 9. Que c'est vieux ! Mais ce ne doit pas lui être tous les jours faciles de trouver du papier, un crayon et de la lumière. Car écrire le jour, il n'y faut pas songer ; on se bat, et on recommence le lendemain. Tant qu'il restera un homme debout de notre côté, cela continuera ; le plus simple soldat y est décidé ! J'en ai vu tenir des heures et des journées dans des tranchées battues par les obusiers allemands, alors que 50 m. en arrière, ils auraient été tranquilles, parce que l'ordre était de tenir. Tous sont comme ça. Ils seront battus, et bien battus ; mais il faut de la patience. Robert doit être assez près de moi.....
- 2/ Ma chère mère, un gros paquet de lettres aujourd'hui ; quelle chance ! Il y en a même une de toi du 26 ; ça devient épatant. Elle m'apprend, malheureusement, la mort de Paul F. ; c'était un si charmant ami ! Qu'advient-il de Guite ? Je voudrais bien avoir des nouvelles de Bob plus récentes que le 9.9. Je vais toujours bien. On se bat tout le jour et même la nuit, et on recommence le lendemain. Nous restons par centaines, il y en a toujours. Mais ils seront battus bientôt j'espère. Il commence à faire froid. Soyons tenaces. Ecris m'en plus long, sur des lettres, je crois que ça arrive aussi vite.
- 3/ Copie d'une lettre à sa soeur (par Madeleine Puiseux) :
Ma chérie, je reçois avec un paquet de lettres ta bonne lettre du 17. N'hésite pas à récidiver de tes 8 pages, ça fait tant de plaisir. Et je suis bien aussi intéressant que les sales blessés allemands(?) dont tu d'occupes ; ne les soigne pas trop. Bien sûr, nous vaincrons, tout le monde y est si décidé. J'ai vu bien souvent Piet dont tu me parles ; il est avec M. Lancrenon Le Cornec, etc. On se rencontre tout le temps dans le même corps d'armée, mais bien peu en dehors. Oui voici l'automne, et le froid. Qu'est-ce que ça fait ? Une seule chose maintenant importe ; on ne pense même plus à la vie et à la mort. Nous vaincrons, nous sommes plus tenaces, plus opiniâtres, plus acharnés, plus forts, mieux armés, plus ardents. Nous vaincrons.
Je t'embrasse

Victor

DANS LE SANTERRE
LA STABILISATION

3 octobre (1914)

On me réveille à 4 h. pour m'annoncer que nous nous sommes rendus au 14e corps et que nous partons vers le Sud. J'ai la flemme et je me rendors. Vers 7 h. je prends une bicyclette qu'on m'a laissée et je cours après le régiment par Etinehem, Méricours et Morcourt. Je double la colonne et je retrouve le colonel au carrefour des routes Morcourt-Harbonnières et Amiens-Foucaucourt. On y attend des ordres toute la journée.

Quel calme exquis ! Helbronner vient nous trouver (l'état-major du CA est toujours à Caix). Il déjeune avec nous et nous raconte des histoires : nous serions en liaison avec les Anglais et les Belges jusqu'à Anvers ; une nouvelle armée (G^{al} de Maudhuy) vient de se former à notre gauche ; 3 corps bavarois seraient coupés dans l'Argonne...

Il fait frais ; je n'ai plus de manteau, ni de cheval. Nous arrêtons des gens qui veulent aller à Péronne, un jeune Anglais qui vient en victoria voir la bataille... Le Colonel nomme des brigadiers et nous prenons un motocycliste.

A 17 h. nous recevons l'ordre d'aller cantonner à Harbonnières ; je prends un cheval pour finir l'étape et nous allons nous loger confortablement chez le notaire de l'endroit (M. Philogone Vassein).

4 au 6 octobre

Personnellement je reste à Harbonnières, tandis qu'un ou deux groupes sont envoyés à Vrély, où du reste ils ne mettent pas en batterie. Tout le monde rentre chaque soir à Harbonnières.

Je prends un cheval noir à l'oreille cassée, genre cheval de dragons, qui ne va pas mal.

Le 6 au soir, le Colonel est appelé au corps d'armée, toujours amarré à Caix. La 62e div. de réserve (G^{al} Wirbel) qui est maintenant à notre droite, entre le 14e et le 4e corps, a un peu fléchi et perdu deux villages (Fouquescourt et Le Quesnoy)⁽¹⁾. L'AC 14 doit aller la soutenir, aidée par de l'AL qui cantonne à Harbonnières : un groupe de 155 CTR (C^t Gruadet), une batterie de 120 L à 6 pièces (C^t Delaleau), que j'ai la bonne surprise de trouver commandée par Michelaud, un ancien camarade de Valence.

2 cartes du 5 octobre 1914 à ses père et mère :

1/ Santé toujours excellente. Les nouvelles m'arrivent maintenant très régulièrement en 8 jours de Paris, 5 de Lyon. Tout va bien. Envoyez donc à Bob des petites douceurs par la poste (paquets de moins de 500 gr.) ça arrive très bien. Je n'ai besoin de rien.

⁽¹⁾ Plus tard, le Lt colonel (qui a cantonné le 6 au soir à Vrély avec les 2e et 3e gr.) m'a parlé de cette journée de recul qui lui avait laissé bien vilaine impression.

2/ Carte de Victor Puiseux à sa mère.

... Je vais bien, je continue à travailler de mon mieux à démolir ces sauvages et à les mettre dehors.

As-tu des nouvelles de Bob ? Comment va Guite ?

Sais-tu que tous les paquets de moins de 500 gr. arrivent très bien, comme les lettres, par la poste (recommandés ?). Pour moi, je n'ai pas besoin de grand'chose, si ce n'est des paquets de cigarettes bleues à 50 centimes, que tu pourrais m'envoyer de temps en temps (j'en fume 20 par jour). Mais Bob doit être plus démuné que moi, et on ne trouve rien à acheter. Du chocolat (surtout), des gants, des chaussettes, une boîte de foie gras, des allumettes, etc. le combleraient sûrement de joie. Envoie lui si possible un gros tricot de laine. Les nuits de bivouac sont fraîches ; les troupes aussi.

Je t'embrasse de tout coeur. V.P.

Lettre du 6 octobre à sa mère.

... Je me mets maintenant à recevoir très régulièrement tes cartes en 6 jours de Lyon. De Paris, il faut 3 ou 4 jours de plus ; mais c'est bien agréable de se sentir en relations suivies.

Je suis personnellement dans une période presque calme à présent ; les différentes fractions du régiment sont envoyées en soutien de côté et d'autre, et l'état major reste à un poste central, d'où l'on va dans la journée se promener jusqu'aux batteries. Par exemple nous avons eu il y a quelques jours une période assez agitée. La lutte était très violente et nous étions engagés à fond. Nous avons fait du bon travail.

L'autre jour, un bataillon allemand (1000 à 1500 hommes) est vu sur une pente à 3 km. de nous. Une batterie le prend sous son feu ; les hommes fuient à droite, puis à gauche, suivis à chaque mouvement par le tir de la batterie ; en 6 minutes, le bataillon était anéanti ; il en restait peut-être 50 hommes debout et fuyant.

Et si tu voyais comme les hommes sont épatants ! Tous les jours, on voit des actes vraiment héroïques, et faits si simplement. L'autre jour, j'étais près d'une batterie qui subissait un bombardement violent ; les servants avaient été mis à l'abri dans des tranchées ; l'un d'eux sort et me dit : "Mettez-vous là, mon Lieutenant, vous êtes plus utile que moi". Une autre fois, nous étions dans une tranchée sur une pente battue par le feu de l'infanterie allemande ; tout ce qui sortait de la tranchée était une cible ; en avant, sur la pente, gisaient quelques blessés. Un trompette, à côté de nous, sort de la tranchée en rampant, va jusqu'à un blessé, le met sur son dos et le ramène, toujours rampant et sous les coups de fusil, jusqu'à la tranchée ; il a recommencé le manège 6 fois, et pour des gens qu'il ne connaissait pas. Un de ces blessés était un caporal, il était presque exsangue, ayant eu l'artère fémorale coupée ; le trompette dit : "Oh ! celui-là, ce n'est pas la peine" et il en prend un autre ; mais cet autre lui dit "Prends d'abord le caporal, il est plus pressé que moi".

Des fantassins discutaient devant moi. Ils venaient d'une tranchée exactement repérée et bombardée par l'artillerie allemande ; et l'un d'eux disait : "C'est égal, il y avait à 50 mètres derrière une autre tranchée où on aurait été bien tranquille". Et l'autre lui répond : "Mais tu sais bien qu'on ne pouvait pas y aller, puisqu'on avait l'ordre de tenir là". Ils étaient restés 6 jours.

Je te raconte ces histoires comme elles me viennent et je pourrai vous en raconter bien d'autres plus tard, quand on n'aura rien d'autre à faire qu'à causer. Mais c'est pour vous montrer l'esprit de nos soldats. Je ne dis pas qu'ils soient tous héroïques ; mais tous ont le désir de l'être. Vous pouvez avoir confiance en eux. Les Allemands seront brisés par cette force morale.

Tu trouves cette bataille bien longue. Si tu savais ce qu'il en coûte pour gagner quelques mètres de terrain, les reperdre, les regagner. Ce corps à corps ne finira que quand ils seront épuisés ; car nous, nous ne le serons pas.

J'espère toujours avoir une occasion de voir un jour Robert dont j'entends le canon à une vingtaine de kilomètres à ma droite. Les dernières nouvelles, dont j'aie connaissance, sont du 16 sept. (lettre à Paris) ; il est probable qu'il ne lui est pas facile d'écrire tous les jours. Qu'il se porte bien, c'est mon plus cher désir.

J'espère que tout va bien à Lyon, pour Guite en particulier. L'événement a-t-il eu lieu, et heureusement ? Je l'espère bien et pense bien à elle.

Lettre du 6 octobre 1914 à sa soeur (Madeleine Puiseux ?)

Ma chère soeur, vous ne vous plaindrez pas en ce moment de la rareté de mes lettres. C'est que les jours où l'on ne fait rien sont terriblement longs et même énervants ; je me distrais en pensant à vous.

Je crois que je ne vous ai jamais parlé des gens avec qui je vis. L'état-major du régiment se compose :

Le Colonel L. - Ce gros homme, onctueux comme un évêque, avec des gestes ecclésiastiques et des bouffées de colère subites, est le même avec qui j'eus cette histoire il y a 4 mois. Il est depuis lors, tout sucre et tout miel pour moi, mais très déplaisant ; d'aucuns prétendent qu'il me veut pour gendre à la fin de la campagne ; on me paierait cher pour avoir un tel beau-père ! Egoïste, fourrant des lampées d'eau de vie dans son chocolat du matin, mielleux avec les supérieurs, ne pensant qu'à ses étoiles de général, gourmand, toujours fourré dans des paperasses, administrateur bien plus que soldat, fort en artillerie, mais pas en tactique, voilà le patron à l'humeur duquel nous sommes soumis.

Le Lt colonel de R. - petit, sec, figure osseuse, un peu voûté, grand cavalier, se raclant la gorge en parlant, racontant toujours de bonnes histoires, dont il rit à gorge déployée, d'un bon rire communicatif. Ayant passé par l'école de guerre, il explique de façon attachante les événements que nous voyons ou devinons. Très gentil, très camarade ; guerrier dans le sang ; déteste le Colonel. C'est, comme lui-même le dit tout bas, l'association de la carpe et du lapin.

Le Capitaine de M. - Adjoint au Colonel ; promu depuis l'entrée en campagne, avec lequel je suis à tu et à toi. Papetier à Annonay de son métier (il est réserviste). Le meilleur garçon du monde ; l'esprit très ouvert, mais un peu brouillon ; toujours affolé pour le service et pour ce qui pourrait plaire ou ne pas plaire au Colonel. Enfin, un ami pour moi.

Le Lt Puiseux - adjoint au Colonel, ton frère.

Le Lt M. - Adjoint au Lt Colonel ; ancien Central, dont il a les défauts systématiques ; bon garçon, mais grognon quand ça ne va pas.

Le Ss-Lt M. - Adjoint au Lt Colonel ; petit jeune homme très enfant, très gandin, jeune marié ; aime ses aises et ne comprend pas bien qu'on le dérange. Bien gentil.

De M. est chargé de tout ce qui regarde l'administration, paperasses, etc. Moi, d'accompagner le Colonel et de faire le journal de marche. M. fait le logement tous les soirs où il y en a un. M. s'occupe de nous faire dîner.

En plus de cela, il y a un sous-officier qui est vaguemestre et qui gouverne le peuple de nos ordonnances et le fourgon. Ce fourgon est un personnage dans le régiment. Il transporte, avec les archives, nos cantines et en particulier celles du Colonel. C'est te dire qu'il n'est jamais oublié dans les ordres et que, si le fourgon ne rejoint pas le soir, tout le régiment, et l'état-major le premier, s'en aperçoit à l'humeur du Colonel. Il y a encore le secrétaire du Colonel, nos deux cuisiniers, deux trompettes et même, depuis aujourd'hui, un motocycliste.

Je t'ai dit que le Colonel aimait ses aises : on s'en aperçoit rien qu'à cette énumération. Je ne me plains pas, du reste, puisque j'en profite. Il y a encore mon ordonnance, B., brave petit bonhomme, laid en diable, dévoué comme tout, avec un accent du Midi enragé, qui trouve toujours que je lui donne trop d'argent.

Je te quitte. Il fait nuit. On tire des coups de fusil dans le voisinage, je vais voir ce que c'est.

7 octobre

Nous partons à 5 h. pour Vrély. Le Colonel a sous ses ordres les 2e et 3e gr. AL 14 ⁽¹⁾ et l'AL. Nous allons voir les batteries sur leurs positions : dans le ravin Vrély-Méharicourt, on rencontre d'abord la batterie de 120 L Micnelaud, puis 2 batteries du 2e d'artillerie (gr. Jacquot), puis le groupe de 155 CTR. Au moulin de Vrély (route Vrély - Rouvroy) se trouve le groupe Perrin (3e) ; entre Vrély et Warvillers, la 5e batterie ; au-delà de Warvillers, à l'ouest de la route, les 4e et 6e batteries (Balambois et Camps). Le colonel place le Lt colonel au Calvaire de la sortie sud de Warvillers (brimade ?).

A Vrély, nous trouvons une grande réunion : le général de Castelnau est là, le général Baret et tout l'état-major du corps d'armée. Rouger, qui accompagne le général Camon, nous donne les nouvelles : notre front est exactement Maucourt, Rouvroy, Bouchoir (c'est vrai) ; nous allons attaquer (c'est faux) ; on a fait venir 12 bataillons de renfort (c'est vrai) ; Pierlot (capitaine d'infanterie de marine, aviateur, très sympathique) a vu devant nous et plus au sud des masses énormes de troupes et d'artillerie ; tout irait bien dans le nord où 2 divisions de cavalerie anglaise seraient venues nous renforcer... (potin).

Nous passons l'après-midi à Vrély, tandis que le G^{al} Camon cherche une cave qui soit un abri sûr et que les batteries tirent sur des objectifs indiqués par Pierlot. On fait même un réglage par avion, l'avion volant au-dessus de la batterie et indiquant le sens des salves par ses mouvements. Nous rentrons le soir à Harbonnières.

2 cartes du 7 octobre à ses père et mère :

Mon cher père, ce mot à la hâte pour te dire, pendant la bataille, que je vais bien et que je suis ravi. Comment ne pas avoir la victoire avec ce beau soleil ? Je vous embrasse. V.P.

Ma chère mère, vite pendant la bataille, je t'embrasse et t'annonce que je vais bien, qu'il fait beau et que je suis ravi. Nous allons leur flanquer une pile. Je vous embrasse. V.P.

8 octobre

Nous retournons à Vrély à 5 h. et allons voir les batteries ; dans le ravin Vrély-Méharicourt, le 120 L et deux batteries de 155 CTR ; nous allons jusqu'aux observatoires, près de Méharicourt, où je retrouve Micnelaud, Feugère et Mangin (un camarade des Mines). Le groupe Perrin n'a pas bougé. A Warvillers, le Lt colonel est toujours à son calvaire, le 2e gr. avec ses 3 batteries à la position de l'ouest de Beaufort. A sa droite,

(1) Le 4e gr. est au nord à la disposition de la 28e division.

la batterie du 44e d'artillerie (le corps d'armée de Bob !) prolongent sa ligne.

Comme dit le Lt colonel, la lutte d'artillerie est assez vive sur le plateau, et les gros noirs, mêlés de fusants, s'y abattent par salves échelonnées. On m'envoie à la recherche de la 3e batterie de 155 que je trouve près de Folies ; mon cheval galope bien quand les obus tombent, et le colonel est supéfait de mon agilité.

Nous rentrons à Vrély. Le C^t de Pighetti de Rivarro (2e bataillon de chasseurs), maigre, brun, blessé (pour la 4e fois), exténué et exalté, nous raconte ses aventures : cette nuit, avec son bataillon, il a pris Parvillers et 3 canons ; non soutenu, il a dû tout lâcher et il s'indigne contre ces troupes de réservistes.

Dans l'après-midi, nous tirons beaucoup et nous brisons des attaques allemandes sur Rouvroy. Nous continuons à nous perfectionner : on fait un ou deux réglages par avion, et on installe un méchant téléphone entre la mairie de Vrély et la batterie de 120 L. Le 4e gr. nous rejoint dans la journée.

Le soir, on nous fait envoyer des pièces aux premières tranchées d'infanterie, en avant de Rouvroy, pour soutenir le moral des fantassins pendant la nuit ⁽¹⁾. Nous allons cantonner à Rosières, dans la maison du notaire Alabon ; des tapis, des fauteuils, c'est le grand luxe.

Carte du 9 octobre 1914 de Victor Puiseux à sa mère :

Il fait toujours beau, je vais toujours bien, on se bat toujours. Je n'ai rien de vous depuis 3 jours, et ça paraît long. Ne vous gênez pas pour m'écrire plus souvent.

Pourrait-on m'envoyer par la poste une paire de gants chauds, très chauds pour monter à cheval ? Je vais demander à Madeleine de m'envoyer aussi mon chandail blanc.

Je vous embrasse bien. V.P.

(1) Cette pratique stupide a persisté pendant des mois à la 62e div. Pour qu'un canon puisse tirer la nuit, il faut qu'il ait réglé le jour ; il aurait donc beaucoup mieux valu laisser les pièces sur leurs positions de jour. Mais jamais un fantassin n'a su distinguer un canon d'un fusil....

9 au 14 octobre.

Continuation de la lutte d'artillerie ; les positions de batteries de l'AL et du 75 restent les mêmes, les 3 groupes de 75 roulant entre eux pour occuper les deux positions (moulin de Vrély et ouest de Beaufort). Le Lt colonel est avec Martin au calvaire de Warvillers et commande le groupe de Beaufort et la batterie de 155 de Folies.

Le colonel, avec Montgolfier, Messier et moi, a son P.C. à la mairie de Vrély : une petite salle, avec une table et des chaises, que nous trouvons luxueuse. Nous avons là les agents de liaison des groupes lourds : Isori, un camarade de Montgolfier, et Raffard, un monsieur respectable, à barbe blanche, dans le civil administrateur de sociétés et membre du CAF, ici lieutenant d'artillerie qui se soumet avec étonnement aux accès de mauvaise humeur du C¹ Ladoux.

Chaque matin, on va voir les batteries, le Lieutenant Colonel. On rentre à Vrély, où on déjeune dans une petite maison en face de la mairie, et l'après-midi est en général tranquille : on dort sur la paille et on lit les Jules Verne de la bibliothèque scolaire.

Au point de vue des tirs, nous continuons nos progrès : Pierlot, en avion, nous donne des indications, nous fait des réglages ; nous envoyons des observateurs en avant, jusqu'à Maucourt, à 100 mètres de l'ennemi ! On réalise des concentrations de feux sur des travailleurs ennemis ; on tire avec succès sur leurs batteries. De leur côté, les Allemands bombardent fréquemment les alentours de Vrély et le village même, mais sans nous faire de mal.

Le soir on place les pièces de nuit avancée, on donne les cantonnements et les ordres pour le lendemain ; un officier du gr. Jacquot (2e d'artillerie) vient chaque soir implorer pour qu'on leur laisse dans le cantonnement de Vrély une place à laquelle ils n'ont pas droit, mais qu'on leur accorde⁽¹⁾.

Nous allons cantonner à Rosières le 9, bien qu'il y soit tombé quelques obus ; mais comme le colonel n'aime pas cela, nous rentrons les jours suivants à Harbonnières, sous un ciel étoilé où brille une belle comète.

(1) Ils y sont ainsi restés du 25 septembre 1914 au 7 août 1915.

Le 9 nous assistons à une cérémonie émouvante : les Chasseurs du 2^e bataillon, qui vont nous quitter, avaient perdu un capitaine (cap. de Bord) dans leur attaque de Parvillers ; de nuit, il sont allés chercher sons corps dans les lignes ennemies, et on l'enterre à Vrély. Le bataillon entier rend les honneurs, à l'église, au cimetière ; discours enflammé du C^t de Pighetti ⁽¹⁾ ; tous les hommes sont alignés, immobiles, en armes et pas un ne tournerait la tête malgré les obus qui tombent au voisinage. Tout autour, le canon fait un grave accompagnement.

Le 14, le général Ruault, qui commande l'AD 62, vient à Vrély. C'est un vieux colonial, brave homme, un peu voûté, barbe blanche et nez rouge. Toute l'AL passe à la 62^e div. et on nous envoie cantonner à Cayeux.

Nous y allons par une nuit noire et nous logeons au château, habité par la marquise Doria et sa fille. Ce sont deux types impossibles : après s'être fait inviter à dîner, pour profiter de nos vivres, elles nous font payer jusqu'au bois du fourneau et au pétrole de la lampe - bien qu'elles aient, paraît-il, une des belles fortunes de France ; elles mènent tout le monde tambour battant, et les ordonnances terrorisés sont bientôt tous employés dans le château. Pendant le dîner, il semble qu'elles veuillent se rendre aussi désagréables que possible ; elles nous font longuement l'éloge de "cette admirable armée allemande" qu'elles ont vu défiler à Cayeux, et "des officiers si distingués" qu'elles ont reçus ⁽²⁾. Elles nous agacent. Comme on passe une salade vigoureusement assaisonnée d'ail, la marquise la repousse avec mépris : "Je ne broute pas" ; le Lt colonel, à côté d'elle, en prend par vengeance une énorme assiettée. En somme, ce sont deux chipies, mais je crois que la vieille au fond a bon coeur et qu'elle est surtout originale.

(1) Tué quelques semaines après.

(2) Il est probable qu'elles ne leur ont pas présenté la note comme à nous.

Correspondance du 11 au 14 octobre 1914

- 1/ Victor Puiseux à son père : tout va bien je vous embrasse V.P.
- 2/ Idem : **je** vais bien et viens d'écrire une longue lettre à mère, qui te sera, je pense, communiquée. A partir d'aujourd'hui mon adresse à changé : Lt Puiseux, adj.au colonel.6e régiment d'artillerie
XIVe corps d'armée. Bureau central militaire de Paris

3/ Lettre du 12 octobre à sa mère.

Je reçois hier ta lettre du 4 octobre. Bien sûr, tes lettres passent aussi bien que ces cartes minuscules que tu m'envoyais toujours. Je ne crois pas que la censure ait jamais fonctionné pour les lettres qui arrivent aux armées. Tu peux donc m'envoyer tous les détails que tu veux, et je t'assure que tu me fais grand plaisir. Même au point de vue général, tu m'apprends un tas de choses que je ne savais pas (reddition de Maubeuge, etc...)

J'avais déjà appris par Paris la belle mort de Maurice Alpy.

Ici il fait beau et assez froid ; presque un temps d'hiver. La bataille continue. Il y a des jours où c'est vif, d'autres où l'on reçoit à peine quelques coups de canon. Comme on ne se déplace guère, nous commençons à prendre nos habitudes dans la région. Nous couchons toujours dans l'un des deux villages, et dans chacun nous avons notre maison retenue. On n'y dort pas beaucoup, mais c'est tout de même confortable d'avoir son lit, avec ses draps, sa table de toilette avec ses serviettes, etc. Quant aux journées, le Colonel les passe dans un village plus avancé où se trouve son poste de commandement. Je reste généralement près de lui, et de temps à autre je pars faire une reconnaissance ou porter un ordre. Les batteries sont établies aux environs de ce village et comme voilà longtemps que ça dure nous avons installé des téléphones pour nous relier partout. On se croirait presque dans un bureau, si de temps en temps il n'arrivait une salve d'obus allemands. Hier un bel éclat est tombé devant la porte de notre bureau, au moment précis où je cherchais un presse-papier. Sont-ils aimables, quand ils s'y mettent !

On s'y habitue bien à ces gros obus allemands qui font un bruit terrible une gerbe de terre et de fumée de 20 mètres de haut, et pas beaucoup de mal. L'autre jour je croisais un caporal et deux hommes portant une marmite quand tombe à côté un de ces gros obus. "Attention à la soupe !" dit le caporal sans même faire un geste de surprise.

A ce propos il m'est arrivé, le 28 septembre, une aventure que je peux bien te raconter maintenant que je suis certain qu'il n'y aura pas de suites fâcheuses. Je venais de descendre de cheval et le conduisais par la bride pour aller le remettre à mon ordonnance. Il tombait pas mal de gros projectiles par là. Tout d'un coup, je reçois un choc formidable dans les oreilles et dans tout le corps.... mais comme à ce moment, paraît-il, j'avais un peu perdu mon bon sens, j'aime mieux laisser parler les témoins oculaires. Le Colonel et de Montgolfier qui n'étaient pas loin, virent un obus éclater juste à la place où j'étais ; je disparus, ainsi que mon cheval dans le fracas et le nuage de fumée. Ils accoururent et trouvèrent sur la route : une cuisse et demi de mon cheval, mon képi sanglant à côté, et la tête de mon cheval à 30 mètres plus loin dans un champ. C'était tout. Heureusement d'autres m'avaient vu projeté par une force invisible hors de la fumée et me mettre à courir sans trop savoir où j'allais. Ils m'avaient indiqué une ambulance à 500 m. de là où je m'étais dirigé. Mais, ajoutaient-ils, il est sûrement fichu. Il était plein de sang de la tête aux pieds. Le fait est que j'étais dans un état peu ragoutant ; la figure, les mains, tout le corps couverts de sang et d'une espèce de bouillie de chair. J'étais complètement abruti, je ne voyais

plus de l'oeil droit et je saignais de tout le côté droit de la tête. Après un pansement sommaire au milieu des obus qui continuaient à tomber, de Montgolfier me fit ramener en auto vers un lieu plus tranquille. J'avais, paraît-il, l'idée fixe que si je restais là les Prussiens me feraient prisonnier. Un quart d'heure après, j'étais dans un village, avec des ambulances installées. Je me lavai, je me changeai et je constatai, non sans stupéfaction, que mes seules blessures étaient une vingtaine de petits éclats dans la main droite et le côté droit de la tête (tous petits éclats, grosseur d'une tête d'épingle ou d'un grain de plomb). On me mit un magnifique bandage qui faisait le plus bel effet. Je refusai énergiquement de me laisser évacuer sur l'arrière, et bien m'en prit, puisqu'après une journée d'abrutissement, je reprenais mon service.

A l'heure actuelle, voici les seules traces de cet incident : je porte deux petits éclats d'acier sous la peau, l'un au coin droit de la bouche, l'autre sous l'oreille droite. Je les ferai enlever quand j'aurai le temps. Un éclat m'a traversé le pavillon de l'oreille et c'est déjà cicatrisé. Enfin la violence du bruit m'a abruti l'oreille qui a une petite otite et de laquelle ne j'entends absolument rien ; on m'affirme que c'est passager. Je crois qu'à part ça il ne me restera même pas une cicatrice à montrer.

Comme on pourrait ne pas croire à cette histoire d'un cheval, d'une selle, d'un sabre, etc. volatilisés à quelques centimètres de moi, j'en ai fait un compte-rendu signé des témoins oculaires. C'est tout de même chic d'avoir une blessure de guerre à si bon compte.

Revenons à l'heure actuelle : voilà 3 semaines environ que nous nous battons tous les jours et je serai content quand nous changerons de pays. Hier dans notre petit village, a eu lieu une cérémonie émouvante ; les chasseurs à pied avaient pu, pendant la nuit, aller chercher dans les lignes ennemies, le corps de leur capitaine tué la veille. Nous lui avons rendu les derniers honneurs, ce qui est rare, car on n'a guère le temps. Tous les officiers présents, le bataillon de chasseurs baïonnette au canon, des gerbes de fleurs ramassées partout par eux, le cercueil enveloppé d'un drapeau, les chants religieux dans la petite église, les quelques paroles très simples du Commandant au cimetière, et surtout le grave accompagnement de nos canons tout proches répondant aux obus allemands, le crépitement plus lointain de la fusillade ; c'était très beau.

Ma chère mère, je n'ai pas le temps de continuer cette littérature, car il me faut dire à la batterie voisine de faire taire les Allemands qui nous tirent dessus.

Je t'embrasse de tout mon coeur. V. Puiseux.

Carte du 13 octobre à sa mère :

Voici l'hiver et le temps gris. Les troupes sont fraîches, le moral est excellent. Les Allemands nous bombardent maintenant avec une parcimonie qui fait craindre qu'ils soient à court de munitions. On en rit.

Si tu me voyais à mon bureau, avec mes téléphones pour les diverses batteries, tu ne me trouverais pas bien à plaindre. Des promenades à cheval de temps en temps, un lit tous les soirs, des repas copieux, que faut-il de plus ? Tu trouves la victoire lente à venir ; mais pense un peu à la guerre de 100 ans ! Nous nous reposerons en 2014.

En attendant, je vous embrasse de tout coeur.

Victor Puiseux

Ma chère Madeleine, nous continuons à ne pas bouger et nous prenons nos petites habitudes. Je viens d'allumer le poêle dans la salle où nous passons la majeure partie du temps où nous ne sommes pas à cheval. L'hiver arrive et le temps se gâte. Nous voyions ces jours-ci une magnifique comète entre la Grande-Ourse et Arcturus.

J'attends d'avoir déjeuné pour aller prendre mon poste de combat dans la paille, car le véritable homme de guerre dort chaque fois qu'il en a l'occasion. Je serai sans doute réveillé par le petit bombardement que les Allemands nous envoient tous les jours vers 15 h. Mais ils n'abusent pas, ils n'ont plus d'obus et quand ils nous envoient, on leur rend avec usure. Le moral est meilleur que jamais.

Je t'embrasse bien. Victor Puiseux.

A sa mère, même date :

Toujours bien portant, toujours de bonne humeur. Il fait mauvais temps, de la boue et froid ; ce que ça doit embêter les Allemands !

J'ai reçu une carte de Bob du 2 octobre. Ecrivez lui comme à moi en mettant le régiment, le corps d'armée (14 pour moi, 4 pour lui) et "Bureau central militaire de Paris".

Nouvelles de Guite ?

Je vous embrasse. V. Puiseux.

A son père. 14 octobre.

Je reçois ta lettre du 2 Octobre ; c'est dire que la communication n'est pas encore très rapide ; mais en écrivant au bureau central militaire de Paris, je suis sûr que nous obtiendrons une amélioration....

J'ai reçu une carte de Bob, au crayon, du 2 Octobre qui m'a fait bien plaisir. Son moral a toujours l'air excellent ; de notre côté, nous faisons tout ce qu'il faut pour maintenir le nôtre qui pourrait s'énerver de cette situation perpétuellement inchangée. Mais, comme nous dit le Général commandant l'Armée, quand on combat pour le salut de la patrie, on n'a pas le droit d'être déprimé. Aussi nous finissons par rire de tout : des obus allemands qui n'éclatent pas ou qui évitent de tuer les gens avec une rare habileté, des sentinelles qui veulent vous tirer des coups de fusil quand on rentre chez soi et qu'on a oublié le mot...

Hier un cycliste d'état-major, gens qui sont toujours à 10 km. de la ligne de feu, était venu par hasard jusqu'à nous ; un obus tombe à quelques centaines de mètres et voilà mon homme qui se précipite tête baissée dans une porte fermée pour se réfugier à l'intérieur, en disant bien haut qu'il n'avait pas peur. Du reste, les Allemands nous bombardent maintenant avec une parcimonie ridicule. C'est à peine si l'on voit tomber une dizaine d'obus par jour. Où sont les beaux jours de Moyenmoutier et Nompatelize où ils nous en envoyaient bien 8 à 10 000 dans la journée !

Vous savez lire les acrostiches ? Celui-ci vous renseignera sur l'endroit d'où je vous écris. Mais vous ne connaîtrez probablement pas la localité infime dont il s'agit, ou du moins il y a bien peu de chances.

Je vous embrasse bien. V. Puiseux.

15 octobre.

Puisque nous sommes rattachés à la 62e div. qui est au Quesnel, le colonel va établir son PC à Beaufort. Il aurait pu avoir une plus mauvaise idée. Le château est agréable, bien situé dans un beau parc ; il est habité par M. et Mme de Garsignies, jeune ménage fort aimable ; ils nous installent dans deux chambres confortables, avec parquets, fauteuils et bureaux ; on n'est vraiment pas mal.

Les positions de batterie sont toujours les mêmes ; la journée est calme et nous rentrons à Cayeux le soir, où je me couche sans dîner, moitié par fatigue ⁽¹⁾, moitié pour éviter ces dames.

16 octobre.

A 6 h., la marquise fait irruption dans la chambre du colonel qui se lève à peine et lui reproche vivement sa paresse. Le colonel, furieux, m'envoie de Beaufort chercher un logement au Quesnel ; une belle maison de briques ⁽²⁾, au bord de la route, me tire l'oeil et j'en prends possession. Les propriétaires, M. et Mme Raoul Mourier, que nous avons pris longtemps pour les gardiens, sont deux vieux pingres ; la femme surtout est une vraie mégère. Mais leur maison est bien et nous venons nous y installer le soir.

Lettre du 15 octobre à Mr Pierre Puiseux.

Mon cher père, la bataille continue, situation inchangée. Le compte-rendu permanent doit vous sembler fastidieux : nous avons l'air établis les uns en face des autres pour une nouvelle guerre de 100 ans. Mais comme tout a une fin, et que nous sommes parfaitement décidés à ne nous en aller que quand ils reculeront, il n'y a qu'à attendre la victoire en leur faisant le plus de mal possible. Nous faisons ce que nous pouvons pour cela.

Le temps est très médiocre, un ciel gris, de la pluie, de la boue. Ce que ça doit embêter les Allemands !

Nous menons depuis hier, et peut-être pour quelque temps, la vie de château. Notre poste de combat est dans un magnifique château au milieu d'un grand parc, et j'y passe tout le temps que je ne suis pas à cheval ; la nuit, nous nous retirons quelques kilomètres en arrière pour dormir tranquilles (plus ou moins) quelques heures dans un autre château.

Tu vois que je ne suis pas bien à plaindre. Ce qui me manque le plus, c'est le sommeil. On se couche tard, on se lève de bonne heure, et il arrive toutes les nuits des ordres que je suis chargé de recevoir, de transformer et de faire parvenir aux intéressés. En rentrant de la guerre je dormirai 3 jours et 3 nuits.

Je ne sais si Maman t'a raconté mon aventure du 28 septembre dont je lui ai parlé l'autre jour ? En deux mots, voici : un obus est tombé sur mon cheval que je tenais par la bride et l'a littéralement déchaqueté (on n'en a retrouvé qu'une cuisse et demie) ; personnellement, j'ai reçu une violente commotion, et une vingtaine de tout petits éclats dans la figure et la main droite. Comme j'étais tout abruti et arrosé des pieds

(1) J'ai toujours la tête entortillée dans des bandages.

(2) Tous les villages de la région sont en torchis.

à la tête du sang de mon cheval, ça a paru d'abord beaucoup plus grave; il ne m'en reste que 3 petits éclats sous la peau de la figure, que je ferai enlever quand j'aurai le temps, une otite et, chose plus ennuyeuse qu'on vient de découvrir aujourd'hui, le tympan droit crevé. Mais il vaut mieux une oreille de moins qu'une jambe ou qu'un oeil, et au moins, ça n'empêche pas de se battre. Je crois que je n'aurai même pas de cicatrice à montrer.

On me montre à la jumelle un groupe de Prussiens entrain de tuer un veau. Nous allons venger le veau par un bon obus au milieu du groupe.

Au revoir, mon cher père.....

17-27 octobre

On vient chaque matin vers 7 h. à Beaufort ; on retourne déjeuner au Quesnel et on quitte Beaufort à la nuit tombée pour rentrer au Quesnel. On va se promener aux batteries à peu près tous les jours et dans le parc plusieurs fois par jour.

Le 17, le 4e gr. et l'AL nous sont enlevés et montent vers le Nord ; le 19 le Lt colonel part dans la même direction avec Martin et Messier (1).

Le 2e groupe reste en position devant Beaufort, le 3e au moulin de Vrély ; ils subissent à plusieurs reprises d'assez vifs bombardements ; chaque soir, ils se retirent pour cantonner, le 2e à Beaufort, le 3e à Cayeux, puis à Caix. Des pièces se portent aux tranchées la nuit ; un soir, nous allons les voir en avant de Rouvroy, par une nuit noire ; c'est ma première visite aux tranchées ; de tous côtés des fusées éclairantes, des lueurs de canons, un vrai feu d'artifice ; les fantassins, tassés dans leurs trous, nous invitent avec terreur à parler à voix basse (2).

Le 21, une batterie de 120 L (12e batt. du 1er) nous arrive à Vrély. Le colonel me charge d'aller les installer à l'ancienne position Michelaud ; je tombe sur des novices, commandés par un capitaine... le capitaine Millot ; la suite fera paraître ce qu'il valait ; je le conduis aux postes d'observation et j'arrive, non sans peine, à les faire entrer en batterie. Le 23 au matin, comme nous étions, le colonel et moi, avec le C^t Bouffard - un petit homme maigre, bavard et gentil qui vient de prendre le commandement du 2e groupe (3) - nous apprenons que le cap. Millot vient

(1) Pour l'attaque de Fay, elle a principalement consisté pour eux en un séjour assez gai d'une dizaine de jours à l'école de filles de Proyard avec les officiers de l'AD 28 (Lepercq, Richard, Chantemelle...) le Colonel Schweiger : colonel c^t AD 28 ...

(2) Quels idiots ! L'ennemi est au moins à 1000 m.

(3) Le C^t Coppolani a été évacué pour maladie.

de se tuer devant ses hommes d'un coup de revolver. Le Colonel part au grand trot, et arrive à la batterie suant, soufflant ; il pousse de grandes exclamations (je n'aime pas beaucoup ce genre) et finalement m'envoie avec Muller ⁽¹⁾ prendre la direction du tir au poste d'observation de Meharicourt ; je fais un réglage sur Parvillers dont on voit le clocher. Vers 11 h. arrive à la batterie le C^t Philippon, commandant du groupe de 120, un phénomène, qui s'écrie : "Mon colonel, j'ai fait tout le nécessaire ; j'amène le notaire et le curé". On voit qu'il n'a pas encore fait la guerre. Je m'occupe encore de cette batterie le lendemain pour commander le tir sur Fransart dont on voit le château, et le 26 pour y installer le nouveau capitaine, Rouyer.

Le 25, le colonel Darodde, qui commandait la 123^e brigade, est relevé de son commandement ; c'était un drôle de petit bonhomme timide, qui couchait à Beaufort, dans un corridor, sur une pailleasse ⁽²⁾. Il a pour successeur le C¹ des Horts, ex-chef d'état-major de la 52^e division, le vainqueur de Bapaume ⁽³⁾, grand maigre, brun et désagréable qui suspecte immédiatement les Garrignies d'espionnage parce qu'ils ont l'électricité, et va s'installer à Warvillers où l'on est beaucoup moins bien. Aussi, nous restons à Beaufort.

-
- (1) Muller est un des sous-lieutenants de la batterie, un blond à lunettes, tranquille, qui construisait des chemins de fer dans l'Amérique du Sud. L'autre, Dumur, est un petit brun, à l'air éveillé, jeune polytechnicien.
- (2) L'officier d'état-major de la 123^e brigade est Delage, lieutenant, puis capitaine de réserve, un petit imbécile (genre ville d'eaux) qui fait parade de ses talents équestres et vous montre en gémissant la photo de sa femme : il ne sait ce qu'elle est devenue depuis la guerre ; est-elle en Suisse ou en Égypte ? Il ne le saura peut-être jamais. "Bon petit cocu" dit le Lt colonel.
- (3) Bapaume est jusqu'à présent le seul fait d'armes de la 62^e div. : vers la fin d'août, à la suite d'ordres périmés stupidement exécutés, elle a été mise dans la plus complète déroute par une fusillade accompagnée d'une douzaine de marmites.

Carte du 17 octobre 1914

Ma chère mère, je reçois ta carte du 6 oct. c'est bien court comme nouvelles et c'est bien long à venir. J'espère qu'en m'écrivant par Paris on pourra gagner quelques jours.

Je vais toujours bien avec mon oreille cassée. Je n'ai pas vu Paul L(ancrenon) depuis quelques jours, mais s'il lui arrivait quelque chose je le saurais certainement car il n'est pas loin. Fais mes amitiés à Le Cornec. Donne moi des nouvelles de tous. Comment va ma filleule (1) Parle-t-elle ? Pense que j'ai quitté un gosse en juillet sur le quai de la gare de Mouchard. Et Guite ?

Je ne vous trouve pas prolixes mais je vous aime bien tout de même.

Adresses de Jo(seph Petit), R.R. (Robert Rabut), Henri P(etit), Louis Dunoyer, René (Ract Madoux), Jean et Pierre Ponsar, Jean Michelin, etc.

Le brouillard et la pluie ne sont pas bien favorables au combat et les Allemands m'ont l'air de manquer d'adresse en ce moment ; on renvoie quelques pruneaux tout de même.

Lettre du 17 octobre 1914

Mon cher père, la guerre moderne est une étrange chose. On s'imaginerait de loin des mêlées, des charges, de la fumée, une bigarrure d'uniformes, les blessés couvrant le sol... Au lieu de cela, nous sommes tous immobilisés en face de l'ennemi, nous guettant sans nous voir ; on voit un Prussien de temps en temps, avec une jumelle et de la chance ; les fantassins amis et ennemis sont tapis dans leurs tranchées à quelque dizaine de mètres les uns des autres ; ils ne peuvent sortir la tête et restent là des jours et des nuits ; mais ils s'injurient comme les héros d'Homère.

Nous autres artilleurs, nous sommes derrière les fantassins, avec nos pièces bien cachées derrière une crête, bien dissimulées sous des branchages et de la paille, avec des tranchées pour s'y cacher quand l'ennemi tire, épiant sans cesse les lueurs qui révéleront le tir d'une batterie ennemie, attendant les renseignements d'une patrouille hardie ou d'un aviateur. On tire sur des maisons, sur des ravins, sur des bois où l'on soupçonne que se cachent les ennemis, mais sur l'ennemi même, jamais - hors cas exceptionnel d'une attaque vigoureuse, toujours meurtrière pour l'assaillant. Les forteresses (Auvers, Maubeuge) ne résistent pas, mais un village avec des tranchées autour et quelques mitrailleuses est à peu près imprenable.

Alors on attend. De temps en temps on tire, de temps en temps on voit arriver on ne sait d'où une bande d'obus ; de temps en temps on entend une fusillade. Mon rôle à moi est de rester avec le Colonel dans un château, à peu près au centre de toutes les batteries. Nous recevons des renseignements par des cavaliers, par des aviateurs, par le téléphone : "Allo, allo ! telle maison de tel village contient 3 mitrailleuses allemandes". Alors on regarde la carte et on retéléphone : "Allo, telle batterie, démolissez telle maison". Et puis on va faire un tour sur le terrain pour voir si tout se passe bien.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on place toujours les batteries (sauf la nuit où on les rapproche) assez loin des premières lignes, pour éviter la prise des pièces en cas d'attaque inopinée de l'ennemi. L'observateur, l'œil de la batterie, se porte au contraire tout à fait aux premières tranchées d'infanterie, et commande le tir à 1 ou 2 ou 3 kilomètres de distance avec un téléphone. Tu vois quel usage on fait de cet instrument. C'est à se demander comment on pouvait faire la guerre sans téléphone et sans automobiles.

(1) Il s'agit de Rose-Anne Petit, née le 30 janvier 1913. (N.D.T.)

Depuis 2 ou 3 jours, il fait un brouillard propice aux coups de main, mais peu favorable à l'artillerie. J'aime encore mieux les fatigues de ces deux derniers mois que l'inaction de ces jours-ci. Presque tous les jours nous nous sommes battus, nous avons perdu du monde, nous avons démoli davantage d'Allemands, mais combien de fois ai-je eu l'impression de la vraie bataille ? Les derniers jours d'août et les derniers jours de septembre, en tout 4 ou 5 fois. A ce propos, je ne pense pas qu'il y ait d'inconvénient à vous raconter maintenant les combats autour du 25 août, par exemple. Mais pour plus de sûreté, je vous envoie le récit sur une feuille à part.

Si vous voulez, continuons notre conversation en acrostiches. La région où je suis est unie, semée de bouquets d'arbres. Le temps d'automne fait les routes boueuses et le ciel gris. Je commence à connaître chaque route et chaque village. Jusqu'à quand y resterons-nous ? Jusqu'à ce que les Prussiens s'en aillent.

Je trouve que vous m'écrivez bien peu, ou du moins que je ne reçois pas grand'chose. Depuis 3 jours : une carte de Maman (6 oct.) et une de Bob (2 oct.). Il me semble cependant que je ne vous laisse pas sans nouvelles ? En m'écrivant par le Bureau Central militaire de Paris, les lettres arrivent sûrement plus vite.

Au revoir, mon cher père ; quand les Prussiens seront battus (sera-ce dans quelques semaines, dans quelques mois, dans quelques années ?), quel plaisir j'aurai à revenir vous embrasser.

V. Puiseux.

17 octobre 1914

Mon cher père, je t'ai déjà écrit aujourd'hui une lettre, mais comme je veux raconter ici une bataille, ancienne il est vrai, j'ai peur que celle-ci ne passe pas, et je l'envoie sous enveloppe séparée.

Voici cette histoire : c'était le 29 août (je ne suis pas sûr, c'était peut-être le 26). Nous avons eu l'avant-veille 27 un combat très rude contre des forces supérieures. Nous avons énergiquement tenu à Moyenvic et Etival (c'est sur la Meurthe entre St Dié et Raon l'Etape) malgré des attaques violentes et un bombardement comme je n'en ai jamais vu. Je n'exagère pas en disant qu'il n'y a pas eu une seconde de silence dans la journée ; les sifflements et les éclatements d'obus se succédaient sans interruption ; il ne reste pas dans le pays une maison entière, les champs sont bouleversés et les bois abattus par les projectiles.

A la fin de la journée nous étions presque entourés ; il ne restait qu'une ressource, la retraite, et qu'une ligne de retraite, la Meurthe. (croquis - cf. p. suivante). Cette retraite, (28 août) pouvait être une déroute car il n'y avait qu'un pont sur la Meurthe, en face de Nompattelise pour faire écouler toute notre division. Mon groupe resta pour la protéger, dans la position que j'indique au crayon, jusqu'à la dernière minute et passa sans accident, grâce au manque d'audace de l'ennemi.

Il s'agissait de maintenir cette ligne de la Meurthe en s'établissant autour de Nompattelise, déjà champ de bataille en 1870. Ils avaient un corps d'armée, et nous une division, un peu plus de deux contre un. On résista au feu violent de leur artillerie, mais le soir du 28 nous étions acculés aux hauteurs. L'impression de cette soirée me restera.

Nous étions dans le village de Nompattelise, déjà à demi détruit par le bombardement ; des cadavres gisaient sur les routes ; la nuit était extraordinairement noire et tout l'horizon rougeoyait des incendies des villages voisins. Eclairés par une bougie dont nous cachions la lueur, nous étions debout, dans la boue, autour du colonel Lancrenon qui, de sa voix calme, donnait ses ordres à l'artillerie. Notre régiment devait se placer au sud-est du village, adossé à ces collines boisées, impraticables aux voitures ; il fallait tenir là jusqu'à la dernière extrémité.

Paul Lancrenon dit au Colonel "c'est le sacrifice de votre régiment qu'on vous demande".

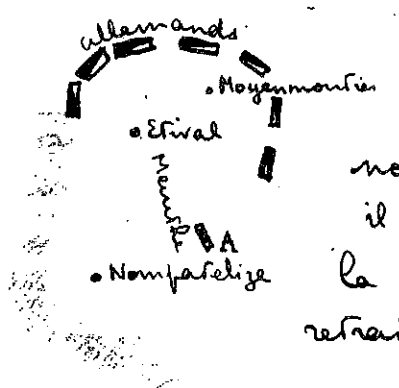
Le lendemain matin, vers 4 heures, au petit jour dans le brouillard, nous avons placé nos pièces, cachées à la lisière des bois, et dès qu'on vit clair le concert commença. Comment raconter ces journées là logiquement ? Ce n'est qu'une série de visions, avec une tension nerveuse perpétuelle et si fatigante ! Je me revois à la corne d'un bois, dont toute la lisière était garnie de chasseurs alpins dans leurs tranchées. Je revois les Prussiens passant les crêtes au pas de course, se tapissant derrière les buissons, arrivant par bandes toujours renouvelées. Je vois une de nos batteries, venant, à 100 m. de nous, prendre position sous le feu de l'artillerie ennemie, et les chevaux et les hommes tomber par files entières, pendant que les servants tiraient le canon comme au polygone. Je vois notre coin de bois pris comme objectif, la mitraille sifflant et les gros arbres fauchés comme des épis. Je vois plus loin une batterie dont les servants avaient dû se retirer sous le feu, et où restait seul un adjudant à moitié fou de fureur qui tirait tout seul son canon, en criant Vive la France ! à chaque coup. J'en vois une autre, dont le capitaine, ayant aperçu une batterie ennemie, en démolissait méthodiquement toutes les pièces et en faisait sauter tous les caissons. Je vois plus loin plus loin une batterie, sur laquelle s'était acharnée toute la journée l'artillerie allemande ; le terrain était bouleversé tout autour, la forêt fauchée comme un champ de blé, les hommes couverts de terre, un seul canon pouvant encore servir ; et les Allemands descendant toujours en groupes, courant et se couchant, le glacis en face de nous ; le tir de ce seul canon arrêté par une manivelle coincée, et le servant furieux donnant de grands coups de pied pour que ça remarche ; enfin le tir reprenant, et les bandes allemandes couchées, tuées par nos rafales.

Le pont de la Meurthe, sur lequel nous avions tiré toute la journée, obstrué complètement par les cadavres ennemis, et le soir, quand on n'eut plus de munitions, la découverte de petits chemins dans les bois par où nous pûmes, la nuit, mettre nos pièces à l'abri.

Mais l'ennemi avait été arrêté. Ils n'avaient pas pu briser notre front et jamais ils ne dépassèrent ce point là.

Pauvre Nompatelize, où j'ai couché dans des grandes de plus en plus abîmées, 4 ou 5 fois ! Il faut au moins 12 fois pris et repris ; il fut bombardé alternativement par nous et par eux ; il n'en reste pas pierre sur pierre. Son clocher flamba ce soir-là, par le haut, comme un cierge !

Nous sommes beaucoup plus calme maintenant. V. Puiseux.



Carte du 18 octobre 1914. Victor Puiseux à sa mère.

.... Tout un paquet de lettres aujourd'hui, avec la tienne du 11. Quelle bonne journée ! Des détails sur Béatrice (1). Combien pèse-t-elle ?

Reçu tes cigarettes ; je n'ai besoin de rien d'autre.

Ton Docteur Trillat m'a l'air de vous raconter des boniments ; j'étais bien avec le général P(ouradier) du T(eil). Quant au Commandant Martinon, il est à mon corps d'armée. Je le vois presque chaque jour.

As-tu reçu la lettre où je te raconte ma blessure du 28 sept. (J'en suis très fier) ; j'entends encore un peu de l'oreille droite.

J'ai écrit avant-hier de longues lettres à père qui vous les communiquera, je pense. Bob doit bien aller, car par ici les Allemands ne sont pas bien offensifs. Sais-tu où sont mes jambières de l'X ? je les aimerais bien.

Quand nous serons vainqueurs (soyez patients, il faudra peut-être un an), je reviendrai et vous embrasserai comme je vous aime.

Lettre à sa soeur, du 20 octobre 1914.

Ma chère Madeleine, vois-tu un grand pays à peine ondulé, avec le longues prairies et des vaches éparses, des routes bordées d'arbres fruitiers et des villages cachés dans de gros bouquets d'arbres ?

Imagine là-dessus un fin brouillard d'automne et, sur la route, un cavalier en manteau bleu sur un grand cheval noir, suivi à 10 pas de son fidèle valet. Ce cavalier, c'est moi ; mais tu ne me reconnaitrais peut-être pas avec mes cheveux ras et ma moustache. Quant au fidèle valet, c'est un jeune indigène de la Drôme, petit et laid, doué d'un accent fantastique, et qui se mettrait en quatre pour moi.

C'est ainsi que je viens de me promener toute la matinée et je pouvais m'imaginer être un riche seigneur errant dans son parc, ou d'Artagnan suivi de Planchet, ou bien d'autres choses encore, quand tout à coup une belle salve d'artillerie me rappelait quel jeu passionnant nous jouions, et qu'il y avait à quelques centaines de mètres des bandes de gens prêts à m'envoyer un coup de fusil.

Je lisais hier, pour charmer mes loisirs, un roman quelconque d'aventures ; que tout cela paraît fade ! Nous vivons la plus belle histoire du monde. Quelle aventure pourrait être plus "exciting" que, par exemple, la promenade que je fis seul une nuit, revolver au poing, à la recherche d'une batterie égarée entre nos avant-postes et ceux de l'ennemi ? Chaque buisson pouvait cacher un fusil. Tu me diras que c'est une manière bien mesquine de voir la guerre que de la considérer comme le jeu de la bête noire ou quelque autre analogue. Que veux-tu ? On n'a pas tous les jours l'occasion d'être héroïque, ou l'ivresse d'une victoire, et il faut bien tâcher de trouver un intérêt dans cette espèce de guerre de siège que nous menons.

Nous ne sommes plus les nomades qui partent chaque matin pour ne plus revoir l'endroit qu'ils quittent et sans savoir où ils iront. Nous ne sommes plus les guerriers, toujours bottés et éperonnés, qui partent au premier signal à n'importe quelle heure du jour et de la nuit ; on n'a plus cette sensation d'être sur le qui-vive perpétuel. Nous commençons à faire la guerre comme un métier. Nous connaissons chaque sentier et chaque maison de ce pays ; nous y avons nos habitudes, nos chambres, nos positions de batterie. On sait jusqu'à coup sûr ce qu'on fera le

(1) Béatrice Michelin, née le 7 octobre 1914 à Lyon.

lendemain. On dort toutes les nuits ; on a quelquefois la flemme de se lever, comme de simples civils ! On n'est plus fatigué ; on déjeune et dîne comme des gens ordinaires ; j'engraisse !

Mais, ne nous plaignons pas de ce confortable. La guerre n'est pas finie ; nous reverrons ces journées de grand fracas où l'air sent la poudre, où l'on vit avec indifférence entre la faim, le sommeil et la mort ; ça, ce sont les belles journées, celles qui comptent, où l'on n'a pas le temps de songer au mal que vous fait l'ennemi, mais où on ne pense qu'à lui en faire. Nous avons eu surtout deux périodes comme cela jusqu'à présent : la fin d'août, dont je vous ai raconté un épisode dans une de mes dernières lettres, et la fin de septembre où j'ai reçu "ma blessure" (j'en suis bien fier).

Je ne désespère pas qu'à la fin d'octobre nous flanquions une râclée confortable aux Allemands. Après quoi, on recommencera jusqu'à ce qu'ils en aient assez. Il ne faut pas s'émotionner des événements intermédiaires, puisque nous sommes sûrs que ça finira par leur écrasement. Qu'il fera bon vivre après.

Ecrivez-moi souvent. Je reçois des lettres à peu près un jour sur deux et je ne suis content que s'il y en a un gros paquet. Il me semble que je ne vous néglige pas.....

20 octobre 1914. Victor Puiseux à sa mère

Voici 3 ou 4 jours que je n'ai pas de nouvelles : les lettres arrivent comme ça par paquets, en général tous les deux jours. Mais j'aime bien quand le paquet est gros ; dis le bien à tout le monde.

J'ai passé toute ma journée, depuis 4 h. $\frac{1}{2}$ du matin à patauger dans la boue ; j'avais pour mission d'installer une batterie de gros canons qui arrive tout d roit, officiers, soldats et matériel, de je ne sais quel pays lointain, d'un pays où on ne se bat pas. Que c'est drôle ces gens qui ne se sont jamais battus ! J'avais positivement l'impression de parler à des enfants. Ils posaient d'un air inquiet les questions les plus joviales : Est-ce qu'on va rester en batterie toute la journée ? Où est-ce qu'on déjeunera ? Est-ce que les Allemands sont loin ? Est-ce qu'on risque de recevoir des obus ? Ils ne savaient pas qu'il fallait cacher les canons sous des branchages ni qu'il faut creuser des tranchées pour s'y mettre quand on est bombardé. Ils étaient très émus parce qu'ils avaient un cheval fourbu.

Enfin je me suis fait une pinte de bon sang. Je la faisais tout à fait au vieux guerrier.

Et la jeune Béatrice, puisque Béatrice il y a, que devient-elle ? Quand est-elle née ? Comment va Guite ? Je pense que les nouvelles de tous sont toujours bonnes. Les mioches de M.L. (Marie-Louise) sont à Lyon ? Et François (Petit), il ne reprend pas les cours de ses brillantes études ?

Je viens d'apprendre par le journal la mort de Michel Arboux, l'ami d'Henri P(etit) qui habite rue Leverrier.

Il ne fait pas beau. Les Allemands ont sûrement (comme nous) de la boue jusqu'aux genoux ; ça les embête et nous en rions. J'ai été l'autre jour faire un tour dans les tranchées d'infanterie. Elles sont à une centaine de mètres des tranchées allemandes. Alors les hommes s'injectaient. Et puis ils s'amusaient : on met un képi au bout d'un fusil et on le lève en l'air ; pan ! une salve ; si le képi est bien traversé, on agite le fusil comme au tir à la cible pour marquer une manche. Les Allemands ont compris la plaisanterie et ils en font autant. On se distrait comme on peut.

Le colonel est de plus en plus sucre et miel. Il n'y a que de Montgolfier et moi qui puissions tout lui dire sans se faire rabrouer. Je lui fais des caricatures en marge du journal de marche et ça le fait tordre. Le bruit court de plus en plus qu'il pense à moi pour sa fille. Merci !

Enfin, je vais bien. Ma confiance dans le résultat final s'affermirait de jour en jour si elle n'était absolue. C'est long, ça le sera peut-être encore davantage ; mais ça ira.

Quel bel été nous passerons l'année prochaine !

....

Lettre de Victor Puiseux à sa mère. 23 octobre 1914.

Reçu aujourd'hui tes cartes 14 et 15 oct., et hier ton paquet (gants, cigarettes) et celui de tante Line ; merci à toutes, toi, tante Angéline, tante Guite ; vous me comblez. Je n'ai pas de grands besoins : on devient débrouillard à la guerre, et je trouve toujours des automobilistes, motocyclistes qui vont au grand centre le plus voisin et m'apportent l'indispensable.. Bob n'a certainement pas les mêmes facilités ; soignez-le bien. Je ne sens pas le besoin d'un sac en caoutchouc.

La petite Béatrice grossit ? Elle devrait perdre du poids dans les 15 premiers jours ; toutes mes notions de médecine infantile sont bouleversées. Sait-on à peu près où va J.R. (Jacques Rabut ?) se battre, ou changer de dépôt. Ne pensez donc pas tout le temps que l'infanterie est très malmenée ; pensez que nous malmenons bien plus encore l'infanterie allemande.

Les premiers gants que tu m'as envoyés sont déjà superbes.

Je n'ai pas vu Paul L(ancrenon) depuis 15 jours environ ; mais il n'est pas loin et est assez haut placé pour que j'apprenne tout ce qui pourrait lui arriver de sensationnel. Sa brigade a dû participer, il y a 3 ou 4 jours, à une attaque réussie qui a valu au corps d'armée les félicitations du Général en chef.

Que fait le jeune Gourd au régiment (sous off., brig... à quelle B^{ie} ?) S'il a le moindre besoin d'argent, je lui en prêterai bien volontiers, j'en regorge.

Excuse l'imbroglio de cette lettre ; je réponds point par point à tes cartes.

Ici, rien de nouveau, c'est à dire que la bataille continue. J'ai été hier, à la tombée du jour, jusqu'à nos toutes premières lignes. Le ciel gris d'automne, le crépuscule, les maisons détruites, les barricades sur les routes, les sentinelles dont le "halte là" vous fixe à 30 pas, le silence des fantassins tassés dans les tranchées, la plaine s'étendant à perte de vue, la ligne de bataille jalonnée jusqu'à l'horizon par les villages incendiés et les lueurs des canons, c'était pas mal. Un combat violent devait se livrer au nord, assez loin, car à la nuit tombée le ciel était tout illuminé des éclairs de canons qu'on n'entendait pas ; et puis les projecteurs, les fusées signaux dans toutes les directions ; c'était un vrai 14 juillet.

Ce matin, j'ai passé toute ma matinée à commander par intérim une batterie d'artillerie lourde ; j'en ai profité pour envoyer une centaine de gros obus et tuer, j'espère, un certain nombre de boches. Quant à eux, ce sont des imbéciles ; ils tirent tout le temps, mais toujours à l'endroit où il n'y a personne.

24 octobre. Idem.

Je reçois ta carte du 17 octobre (n° 40). Je vais bien. J'ai de bonnes nouvelles de Bob du 11 oct. Et Jean (Michelin) qui a cinq jours de permission ! En voilà un guerrier. Mais quel veinard.

Il fait beau. Les troupes sont fraîches. Les Prussiens sont fichus, ou peu s'en faut. Tout est donc bien. De quoi vous plaignez-vous ? Que c'est long et que nous perdons du monde ? Avouez que c'est bien naturel et qu'il fallait s'y attendre. Ils seront battus.

Je vous embrasse de tout coeur : Victor Puiseux.

24 octobre 1914. Victor Puiseux à son père :

.. J'ai reçu aujourd'hui le paquet de Madeleine : chandail, cigarettes, chocolat ; merci mille fois. Cela fait tant de plaisir de sentir que vous pensez à moi. J'ai reçu aussi une carte de Maman du 17 octobre et une de Bob du 11 octobre. Ce n'est pas bien neuf, et quand vous recevrez ce mot vous aurez sans doute de lui des nouvelles plus fraîches. Enfin il allait bien et était toujours plein d'ardeur guerrière. C'est tout comme moi.

J'espère que ma bonne volonté est efficace. En tout cas, ce matin, j'ai obtenu un effet tangible. Je commandais, comme hier, par intérim, une batterie d'artillerie lourde et j'ai réduit au silence une batterie ennemie. J'étais content.

Nous menons toujours la même vie sédentaire ; je crois que ça durera jusqu'à ce que nous obtenions leur recul, et que nous les poursuivions. Ce sera un beau jour. Il y a un grand nombre d'officiers qui n'ont même plus l'occasion de monter à cheval. Je suis plus favorisé, et parcours souvent les quelques kilomètres de terrain sur lesquels règne le Colonel ; je commence à les connaître, tous ces coins ; on se blase un peu ; mais il y a un tas de petites choses qui paraîtraient saisissantes à un homme de paix : les temps de trot dans la nuit quand le ciel est illuminé par les lueurs des canons, la sentinelle qui vous arrête d'un cri et vous couche en joue. A propos de sentinelle, l'autre soir je voulais rentrer chez moi et je suis arrêté ; je m'approche ; on me dit : "On ne passe pas". Je dis le mot : "Je m'en fiche". Je le répète : "Je m'en fiche, je ne le sais pas". J'ai cru que je n'arriverais pas à rentrer avec cet imbécile.

Au revoir, mon cher père, je souhaite que ta santé soit bonne et t'embrasse de tout coeur ainsi que frère, soeurs et cousines.

25 octobre (à sa mère) :

... Tout est bien. Pour te montrer que je ne suis pas à plaindre, voici le menu de mon déjeuner
Mon otite est guérie. La
surdité persiste ; ils
me revaudront ça.

J'ai reçu aujourd'hui ta carte du 7 octobre (!!!) m'annonçant la naissance de la gosse.

Je me bats tous les jours, naturellement. Il n'y a pas eu un jour d'arrêt depuis le 23 septembre.

MENU DU DIMANCHE 25 8^{bre} 1914

Pâté de lapin. Beurre frais

Omelette fines herbes

Côtelettes porc frais

Pommes sautées

Salade verte

Fromage d'Isigny

Amandes. Noisettes

Oeufs à la neige

Biscuits

Café

Liqueurs

Vin ordinaire. Côte de Cornas

Lettre de V. Puiseux à sa soeur Madeleine, 26 octobre 1914.

... Voici quelques jours que je n'ai pas grandes nouvelles de vous. Enfin, je n'ai pas grand sujet d'être inquiet sur votre compte et j'espère qu'en sens inverse la correspondance va plus vite. Ecrivez-moi bien par le Bureau central militaire de Paris (en mettant 14e corps d'armée) ; ça doit gagner du temps.

J'ai reçu avant-hier ton paquet et je t'en remercie bien. Regarde donc encore si tu ne trouverais pas dans un coin mes jambières de Polytechnique ? Elles me seraient très commodes.

Nous sommes toujours sédentaires et établis, jusqu'à Dieu sait quand, dans ce pays. Nous dormons et prenons nos repas confortablement dans le village de... et passons nos journées dans le château de... à 3 km. plus en avant. Quelques petites promenades à cheval de temps en temps, des ordres à écrire, à envoyer, des cours de téléphone, des comptes rendus à écrire, voilà mon travail ; ce n'est pas pénible. D'autant plus que le colonel prend une confiance de plus en plus grande en de Montgolfier et moi, et nous laisse presque tout à faire, quitte à lui en rendre compte. En sorte que je commande presque un régiment. Je donne avec autorité des ordres aux chefs d'escadrons, c'est assez drôle.

Les Allemands n'attaquent guère ; ils bombardent de temps en temps ; ça fait plus de bruit que de mal. Nous leur répondons, et ça fait, j'espère, plus de mal que de bruit. Quand je dis que nous leur répondons, ce n'est pas exact. C'est toujours nous qui commençons à les agacer. Alors, ils envoient, d'un air furieux, leurs grosses marmites.

J'ai commandé hier et avant-hier une batterie de gros calibre, momentanément privée de son capitaine, et je leur ai envoyé quelques bons coups.

C'est l'automne. Il y a des averses, de la boue et puis soudain un ciel tout bleu. Tu ne peux t'imaginer les merveilleuses couleurs des arbres. Il y a dans mon parc (rappelle-toi que je suis châtelain) une magnifique avenue, avec de grands arbres que je ne lasse pas d'admirer.

Travaille toujours bien, ma chère Madeleine, et aie bon courage. Comment va Papa ? Reprend-il bientôt son cours à la Sorbonne ? Et son Académie ne va-t-elle pas attraper un peu ces idiots d'Intellectuels Allemands ? Fais nos meilleurs amitiés à A(nne)-M(arie) et transforme Olivier en un modèle de sérieux.....

Autre, du 28 octobre :

Ma chère soeur, j'ai reçu hier ta lettre du 19, que c'est long ! Je vais bien. J'ai une carte de Bob du 11. Connais-tu la nouvelle adresse de Jacques R(abut) ?

Dans combien de temps reviendrons-nous vous embrasser, vainqueurs ? En tout cas, patience et bon courage ; il vous en faut peut-être plus qu'à nous.....

28 octobre

La journée commence comme d'habitude, c'est-à-dire tranquillement. Je change mon cheval, qui a une vilaine crevasse et boîte, contre un cheval noir à gros pieds, sans moyens.

A midi, comme nous partons déjeuner au Quesnel, arrivent le commandant Martinon et le commandant Petit (AD 28), puis successivement : le général Camon avec Bonfils, le général Ruault avec le Lt colonel Boutroux et le

capitaine Lambert⁽¹⁾. Grand Conseil qui nous fait déjeuner à 15 h. Il s'agit d'une attaque sur le front, Fouquescourt, Le Quesnoy, cote 98, que doivent exécuter demain des éléments des 4e corps, 14e corps et 62e division, appuyés par une importante artillerie. Verrions-nous enfin un mouvement offensif réussir ? Le soir, au Quesnel, le Lt colonel et ses adjoints nous rejoignent.

Cartes des 28, 29 et 31 octobre de V. Puiseux à ses parents.

- 1/ Ma chère mère, je vais bien, mais reçois peu de nouvelles et bien anciennes depuis quelques jours. Et puis tes cartes sont trop courtes. Il faut me parler de tous avec des détails. Ecris bien aussi à Bob, et envoie lui des petits paquets. Fais mes amitiés à tous et dis bien partout que nous serons vainqueurs. C'est sûr.....
- 2/ Mon cher père. Je vais bien. Mais c'est désolant, je n'ai plus de vos nouvelles depuis 4 jours environ. Je ne sais pas si c'est notre nouvelle adresse qui ne vaut rien. Enfin ça me manque beaucoup. A part ça le moral est toujours très haut, la confiance sans limites et le physique replet....
- 3/ Ma chère mère. Je n'ai pas reçu un mot de vous depuis 5 jours ; c'est désolant. Est-ce cette nouvelle adresse qui ne vaut rien ? Ecrivez-moi par les 2 voies que je sache la plus rapide. J'ai reçu hier un paquet de toi contenant des cigarettes, allumettes et journaux ; merci mille fois, tout cela fait grand plaisir. Je me porte à merveille au physique et au moral. Les Allemands tirent aujourd'hui comme des gens pas contents : nous leur avons pris un village hier....

29 octobre

Nous arrivons à Beaufort à 6 h. Le château est envahi. Il y a là le G^{al} Baret (14e corps) qui porte le béret des grands jours (c'est un vieux chasseur alpin) sur une tête énergique barrée d'une moustache blanche, le G^{al} Wirbel (62e div.) nerveux et agité, le petit G^{al} Camon, qui cherche la cave, le vieux G^{al} Ruault qui roule sa cigarette, une foule d'officiers d'état-major : le petit père Braconnot, colonel commandant le Génie du 14e corps, avec sa barbe blanche et son petit air malin, le commandant Margot, long et filiforme, le commandant Messimy qui fait l'important....

Le Général de Castelnau a réduit l'importance de l'action à l'attaque du Quesnoy. L'artillerie comprend pour le secteur Nord (le secteur Sud appartient au 4e corps) 5 groupes de 75, 2 batteries de 95, 2 batteries de 90 et 3 batteries de 120 L. Le colonel commande la batterie de 120 L, Rouyer et le gr. Perrin qui occupent tous deux leurs positions habituelles,

(1) Le Lt colonel Boutroux (AD 62) est un camarade d'école du C^l Ladoux, grand, petite barbe blanche, pas poseur et brave homme. Le capitaine Lambert, calme, actif, intelligent et bon, pas beau avec son crâne déplumé et son collier de barbe noire, est la tête de l'AD 62 et même de la 62e div.

le groupe Martinon, placé immédiatement à l'ouest de Rouvrois et deux batteries de 95 (gr. Stacchini ⁽¹⁾), l'un Gibrat) au NO de Mehacicourt, l'autre (Mangin) dans le bois au nord de Warvillers. Le reste (dont le 2e gr., à sa position habituelle) est sous les ordres du G^{al} Ruault, et l'ensemble est commandé par le G^{al} Camon. On installe des lignes téléphoniques.

La matinée est brumeuse et l'attaque n'est déclenchée qu'à 12 h.30. Malgré l'activité bruyante de l'artillerie, les troupes d'assaut, parvenues un moment assez près du Quesnoy, sont finalement repoussées presque au point de départ. C'est à recommencer.

Le service de nuit est organisé comme d'habitude. Toutefois, une batterie du 4e gr. reste en position et nous rentrons au Quesnel.

30 octobre.

On recommence ; l'invasion du château persiste. Nous allons le matin jusqu'à Rouvrois pour voir le 4e groupe et son poste d'observation (à la sortie sud du village), d'où l'on voit bien le glacis qui nous sépare du Quesnoy.

L'attaque est encore déclenchée à midi. L'action d'hier a permis de déterminer les positions de l'artillerie ennemie (?) qui bombardent le 95 et le 120, et surtout les emplacements de mitrailleuses. Le 4e gr. et la 5e batterie (Mazen) se distinguent en incendiant des meules, en démolissant des maisons et le clocher du Quesnoy qui servent d'abris aux mitrailleuses. A la tombée de la nuit, l'infanterie est aux lisières du Quesnoy ; nous suivons au téléphone les dernières péripéties : la destruction des fils de fer à la mélinite, la charge à la baïonnette...

A 20 h.30, le Quesnoy est pris.

Le G^{al} Baret déclare (ô miracle !) que c'est une belle journée pour l'artillerie, et nous allons dormir contents.

31 octobre

Il n'y a plus au château que le G^{al} Camon, qui s'en va vers 10 h., effrayé, car les Allemands tirent "comme des gens pas contents" selon l'expression du C^t Perrin. Toute la nuit et sans succès, ils ont furieusement contre attaqué, surtout par le ravin de la Cambuse que battaient nos feux d'infanterie et d'artillerie. Officiellement nous avons pris

(1) Le capitaine Stacchini est un tout petit corse, noiraud, laid, mal tenu, figure grimaçante avec de petits yeux pétillants derrière des lunettes.

deux canons, 4 mitrailleuses, 200 hommes et 3 officiers (1).

M. et Mme de Garsignies nous invitent à déjeuner. Malgré l'accompagnement un peu bruyant du dehors- le château tremble au fracas du 210 - c'est une détente agréable, et cela réveille les souvenirs lointains du temps de paix : une salle à manger, de l'argenterie, des civils et de la conversation.

Toute la journée l'ennemi bombarde Le Quesnoy et contre attaque. Tout le monde tire sur le ravin de La Cambuse, sauf le 95 qui nous quitte. Le soir arrive et nous tenons. Tout va bien.

11er Novembre

A Beaufort, nous écoutons les récits des visiteurs du Quesnoy, Vachon et le cap. Mazen ; il y aurait plus de 2000 morts allemands dans le village ; les effets de notre artillerie sont inimaginables : par endroits ce n'est plus qu'un amoncellement de cadavres mutilés ; à d'autres, les hommes sont morts par rangées, figés dans leur position : un officier le crayon à la main... Près d'une meule incendiée, une mitrailleuse et ses servants carbonisés... Nos fantassins ne se sont pas montrés plus tendres et n'ont fait prisonniers que ceux qu'ils n'ont pu tuer. Nos pertes ont été très légères, grâce à l'artillerie (300 tués je crois). Le 140e entré le premier au Quesnoy, est revenu ici, et les hommes, très fiers, bavardent tant qu'on veut.

Nous déjeunons avec les Garsignies. Les Allemands bombardent toujours ; le 3e gr. et le 120 sont sérieusement pris à partie, mais n'ont pas de mal. Le groupe de 90 s'en va. Le soir, on avance une section de nuit jusqu'à la cote 100 (2)

(1) Nous fûmes tout surpris de voir cet épisode du Quesnoy mentionné au communiqué officiel, tant nous nous attendions peu aux lenteurs de la guerre de siège.

(2) Dans la journée les Allemands ont attaqué Lihons avec des forces importantes, sont entrés et nous l'avons repris.

Lettre du 1er novembre 1914 de V. Puiseux à sa mère.

.. Je reçois enfin ta lettre du 20 octobre après 5 ou 6 jours de silence qui m'ont paru longs. C'est sans doute ce changement d'adresse qui en est cause. Tu me grondes de ne pas t'avoir averti plus tôt ; si ç'avait été grave je te l'aurais dit ; mais comme je sentais bien que ce ne serait rien et que tu te serais sûrement inquiétée, j'ai préféré attendre. A l'heure actuelle, je n'ai plus de bandage depuis plus de 15 jours ; toutes mes écorchures sont cicatrisées, et même on n'en voit plus trace, sauf un peu à l'oreille ; mon otite est guérie depuis 8 jours environ ; j'ai 3 petits éclats sous la peau (à la joue et à l'oreille) qui ne me gênent nullement ; j'ai une petite perforation du tympan, mais j'entends encore de cette oreille (pas très bien). Voilà. Tu vois qu'il n'y a pas de quoi se désoler, et que j'ai versé mon sang pour la patrie à bon compte.

Je n'ai besoin de rien du tout comme lainages etc. Je trouve toujours moyen d'acheter tout ce qu'il faut ; et j'ai tant d'argent que je vais en envoyer à Paris pour ne pas m'encombrer.

Je mène toujours la vie de château ; à la longue, nous sommes devenus très amis avec les châtelains et nous déjeunons tous les jours ensemble. C'est un ménage assez jeune (30 à 35 ans). Il est maire de sa commune, et trouve de son devoir de rester là. C'est très chic, surtout de la part de sa femme, car le canon et la fusillade ne discontinuent pas, même la nuit. Je monte à cheval 2 ou 3 heures chaque matin pour visiter les batteries avec le colonel, ou même de sa part. Après cela, je rentre au château et m'installe dans mon bureau. Téléphones avec le Général, téléphones avec les batteries, agents de liaison à pied, à cheval, en bicyclette et en motocyclette ; tout ça apporte des ordres, en emporte sans arrêt. Tout me passe par les mains, et je me donne tout le mal possible pour que ça marche bien et vite.

Avec de Montgolfier, nous nous entendons à merveille et le colonel est très content de nous. Cette satisfaction de l'autorité n'est du reste pas la meilleure récompense ; avant-hier, notre artillerie a démoli ou réduit au silence toutes les mitrailleuses et tout l'artillerie qui empêchait la progression de notre infanterie ; et nous avons pris un village. Le Général de Corps d'armée a déclaré que cette journée était le triomphe de l'artillerie. Evidemment je n'y étais pas pour grand'chose, mais enfin ça fait plaisir.

Oui, avant-hier nous avons eu un succès. Dans une guerre ordinaire ce serait une victoire, puisqu'il y avait des milliers d'hommes engagés ; mais ici ce n'est qu'un succès, mais un succès réel et incontestable. Les 12 furieuses contre attaques de l'ennemi n'ont pas pu nous déloger de la position conquise ; nous leur avons pris des canons, des mitrailleuses. Aussi depuis ce jour là, ils tirent, toujours à l'endroit où il n'y a personne, mais comme des gens pas contents. On a parlé de nous hier dans les communiqués officiels, et vous ne vous en êtes sans doute guère doutés.

Dans mon château, qui est monument historique, il y a un très beau parc ; on peut se promener dans les grandes avenues où les feuilles tombent, et où l'on peut se promener en rêvant - quand on a le temps et qu'on est suffisamment habitué au bruit du canon et des explosions. A la nuit nous rentrons nous coucher à 3 km. de là et on recommence le lendemain.

Tu vois que ma vie actuelle est peu pénible, infiniment moins qu'elle ne l'a été et que celle de beaucoup d'autres. Il n'y a de fatigant que cette astreinte perpétuelle du jour et de la nuit, car on est toujours sur le qui vive, et les ordres arrivent à toute heure.

Mais on sera si content quand ils seront battus ! Et ça arrivera - mettons, avant 6 mois.

Je vois avec plaisir que tout va bien pour vous, grandes personnes et petits enfants. Continuez, et continuez aussi à m'écrire.....

Cartes des 3,4,5 novembre 1914

- 1/ Ma chère mère, je vais à merveille, mais je suis absolument furieux de ne plus recevoir de nouvelles. Depuis 8 jours, j'ai reçu une seule lettre (de toi du 20 oct.). Il doit y avoir un encombrement terrible à ce bureau de Paris. Les lettres par Valence arrivent en retard, mais presque régulièrement. J'espère toujours que demain je vais recevoir un énorme paquet, mais rien !
L'été de la St Martin est une chose agréable. As-tu vu dans le communiqué officiel que nous avons pris Le Quesnoy en Santerre ?
- 2/ Mon cher père, voici bien longtemps, plus d'une semaine que je suis sans nouvelles. Cela paraît long. As-tu vu dans les communiqués officiels que nous avons pris le Quesnoy en Santerre ? Brillant fait d'armes, mais combien y a-t-il de villages analogues d'ici à Berlin ? Je crois qu'il n'y aura plus de Prussiens avant que nous n'arrivions là bas. On trouve leurs cadavres dans les tranchées serrés comme des sardines dans leur boîte, et ils ont beau nous envoyer du 210 (Kolossal) ils font bien peu de mal.
- 3/ Mon cher père. Pas de lettres toujours. Je crois que je vais tourner mon canon sur l'administration des PTT qui se moque de nous. Le reste va bien, santé, moral, etc. Avez-vous des nouvelles de Bob ? Quand je pense que j'entends son canon à quelques kilomètres ! Car on se bat toujours ; c'est maintenant une habitude, mais on devrait instituer le repos hebdomadaire.

2 novembre

Je vais avec le Colonel voir le groupe Pouyat (AD 62) qui s'installe à droite du 2e groupe ; nous recevons quelques 77. Puis nous allons au bois nord de Warvillers où l'on a transporté le 120 à la suite des bombardements d'hier, et nous rentrons déjeuner à Beaufort.

Les Allemands tirent aujourd'hui plus violemment que jamais. Tout le château est secoué, mais Mme de Garsignies est très crâne et ne sursaute même pas. C'est surtout sur Rouvroy et sur le Quesnoy que l'ennemi s'acharne. Tir de fureur. A quelque moment qu'on regarde, le Quesnoy est surmonté de boules et de panaches de fumée noire, jaune, blanche, du 105, du 15, du 210. Le soir, il ne reste plus rien de ce qui fut un village ; nous y avons perdu, je crois, 190 hommes. Le 4e groupe lui aussi a été éprouvé. Colomb est tué ⁽¹⁾ ainsi que 2 sous-officiers ; une pièce démolie et 4 hommes blessés.

Le soir au Quesnel, tout l'état-major de la division est affolé par ce redoublement de violence des Allemands. On craint une attaque ; le Gal Wirbel donne l'ordre à tout le monde de faire les cantines !! (je l'entends par hasard) : "Nous tiendrons jusqu'au dernier".

(1) Cela donne même lieu à une confusion, et on nous informe que "le lieutenant colonel" est tué ; nous téléphonons à Warvillers, et le Lt colonel (il est là depuis 3 jours avec Martin) proteste vivement.

3 novembre

Contrairement à toute attente, jamais nuit ne fut plus calme. A la batterie de 120, le matin, nous recevons 4 belles marmites ; la batterie Mangin (95) est revenue et s'installe à la sortie Est de Warvillers ; le Colonel, qui voulait l'envoyer à Rouvroy, est furieux. Le commandant du corps franc du 338e qui va chaque nuit patrouiller en avant des tranchées, nous apprend que les Allemands se sont retirés jusqu'aux lisières de Parvillers.

Déjeuner à Beaufort ; pas beaucoup de marmites, mais elles tombent un peu près. Après déjeuner, le colonel m'envoie à la batterie de 120 avec un ordre de tir et pour lui ramener le capitaine Rouyer (qui avait paru assez déprimé le matin). Comme j'arrive, une salve de 15 s'abat encore sur la batterie ; le capitaine est tué avec 2 hommes ; c'est une fatalité ! Je fais tirer la batterie et vais chercher le Lt colonel à Warvillers ; puis je rentre à Beaufort où la journée s'achève tranquillement.

4-17 novembre

Nous logeons toujours au Quesnel ; dans la journée, le colonel ou le Lt colonel et 3 de nous quatre vont assurer le service à Beaufort. Les autres se reposent.

A Beaufort, on déjeune avec M. et Mme de Garsignies ; on fait quelquefois le bridge, un jour interrompu par 6 marmites par trop voisines.

Nous avons de plus en plus de téléphones et on nous demande un compte-rendu de tir journalier. On va se promener de temps en temps aux batteries. Le 2e groupe et la batterie de 95 partent le 11 pour la 28e div. Il reste le 3e gr. au moulin de Vrély, le 4e à Rouvroy (une batterie au repos dans chaque groupe) et le 120 L (pourvu d'un nouveau capitaine : Comoy) dans le bois de Warvillers. Les batteries reçoivent de temps à autre quelques coups inoffensifs. On tire de moins en moins, et la consommation de chaque groupe finit par être limitée à 20 coups par jour. La nuit, les batteries se retirent au cantonnement (3e gr. et 120 L à Vrély, 4e gr. à Beaufort) après avoir poussé aux tranchées les pièces de nuit. Et nous rentrons au Quesnel. Les feuilles tombent.

Le 4, une attaque du 4e corps sur Andechy échoue, malgré la présence de Poincaré au château de Davenescourt. Le 5, on nous signale pour la première fois que les Allemands se servent de minenwerfer. Dans la nuit du 5 au 6 attaque allemande complètement repoussée devant Fouquescourt. Le 6, annonce d'une grande victoire russe. Le 10, l'armée nous reproche

d'avoir laissé l'ennemi retirer un corps d'armée devant nous.

On reprend contact avec la civilisation ; nous avons chaque jour les journaux. Helbronner va à Paris et m'en rapporte un paquet de ma famille. Messier va en auto passer une journée à Amiens.

Lettre du 6 novembre 1914 de Victor Puiseux à sa mère.

... Je commence à désespérer de recevoir jamais de vos nouvelles. A part ta lettre du 20, reçue le 30 par le B.C.M. de Paris, je n'ai rien reçu depuis 10 ou 12 jours. Sera-ce pour demain ?

Quand je pense que nous sommes dans le 4e mois de la guerre, il me semble qu'il y a si longtemps que je vous ai laissés sur le chemin de la Grande Scheidegg. Aucun de nous, je crois, ne se doutait alors de ce qui allait suivre. Depuis lors, la vie a été si étrange, les événements si précipités, si nouveaux, qu'il semble qu'on est entré dans une vie nouvelle et que le temps où l'on vivait tranquille paraît un temps miraculeux et si lointain ! peut-être reviendra-t-il un jour.

Sais-tu que je viens d'avoir une idée lumineuse ? Deux frères ont le droit de demander à servir dans le même régiment. C'est le moins élevé en grade qui doit changer. Alors, je viens d'écrire à Bob de faire une demande de changement de corps et de venir au 6e. Je me suis assuré de l'assentiment du Colonel ; je crois qu'il aura facilement celui du sien. Je sais bien qu'on dit que c'est une grave responsabilité à prendre que d'influer, en temps de guerre, sur la destinée d'un autre. C'est ainsi qu'on n'accepte guère de se faire remplacer quand c'est votre tour de marcher. Mais je crois que pour nous deux, ce serait infiniment agréable d'être ensemble ; et pour vous ce serait plus rassurant de sentir que je serais à même de lui venir en aide et de vous prévenir s'il lui arrivait quelque chose - et inversement. Du reste, ça ne se fera pas en un jour ; les lenteurs administratives sont plus grandes encore en temps de guerre - voir PTT - et vous avez tout le temps de dire votre avis à l'un et à l'autre.

Que vous dire de moi-même ? Sinon que je vais très bien (j'engraisse !) que la bataille continue, que je mène une vie qui serait tranquille si le canon n'était pas un instrument aussi bruyant, enfin que tout est pour le mieux. Nous déjeunons toujours au château de... avec M. et Mme de Garsignies ; cela a quelque peu modifié nos manières de guerriers hirsutes : on se rase tous les jours, on a les mains propres, on se fait cirer, broser, tout comme des civils. Si chaque jour on ne faisait pas quelques heures de cheval dans un pays hérissé de canons et de fusils, et si les maisons n'étaient perpétuellement secouées par le bruit des explosions, on finirait par se croire en villégiature.

Je vous fais doucement remarquer que, depuis le 26 juillet, je n'ai aucune nouvelle de ma filleule.

Je vous aime bien tout de même et vous embrasse de tout coeur....

Idem, 8 novembre

... Enfin j'ai reçu une lettre de toi, datée il est vrai du 21 octobre ; ce n'est pas tout neuf. J'ai eu grand plaisir à avoir des nouvelles des gosses, dont vous m'aviez toujours sevré.

Si tu m'avais vu hier après-midi, tu aurais été bien étonnée de la façon dont je faisais la guerre. Imagine toi, dans un château historique au milieu d'un beau parc, un salon éclairé à l'électricité, et autour d'une table 3 lieutenants et une jeune femme, Mme de Garsignies, faisant un bridge. On aurait tout à fait oublié la guerre, si les Prussiens n'avaient jugé à propos de se rappeler à notre souvenir par 4 gros obus, pas trop éloignés et qui ont fait complètement oublier à Mme de G. de rentrer dans mon attaque au milieu d'un beau sans-atout.

Comme il faisait un brouillard à couper au couteau, nous lui avons affirmé que c'était une erreur de pointage et la partie a continué fort tranquillement, jusqu'à ce que nous rentrions pour dîner à ...

Il est à présumer que nous recommencerons cet après-midi le même exercice. Nous avons pris l'habitude maintenant de déjeuner là, avec argenterie, domestiques, belle salle à manger... et j'avoue qu'il m'en coûtera de me remettre au morceau de viande froide et au pain de munition grignotés sous la pluie.

Depuis 2 jours, le Colonel trouve des prétextes pour ne plus paraître au château. Le Lt colonel prétend, et je crois qu'il a raison, que la fréquentation de ce milieu par trop réactionnaire risquerait de nuire à son avancement. Ce que ça doit être pénible d'être arriviste et d'être obligé de s'arrêter à ces considérations ! Du reste, personne ne se plaint de son absence, mais il est à craindre qu'il ne trouve bientôt moyen de nous faire tous déménager.

J'ai reçu hier un mot de Jacques (Rabut ?) porté de la main à la main, et qui m'apprend qu'il doit être tout à fait mon voisin ; mais il ne me dit pas où il est, je ne sais pourquoi. Enfin nous trouverons sûrement moyen de nous joindre un de ces jours.

Que dis-tu de mon idée de faire venir Bob dans mon régiment ? Je serais si content de le revoir, ce cher garçon. Ça m'amusera de le revoir en vieux guerrier ; il doit être sale et avoir des poils tout autour du menton.....

J'ai reçu avant-hier un paquet contenant des cigarettes, une superbe paire de chaussettes que je porte aujourd'hui, et des pâtes de fruit. Merci mille fois.

Lettre du 10 novembre 1914 (à Mme Pierre Puiseux)

... Je reçois presque en même temps tes 4 lettres du 22 au 27 octobre ; au moins ça vaut la peine : 26 pages ! Pour cette question de correspondance, voici ce qui se passe. Les lettres que tu envoies de Lyon au bureau central militaire de Paris, vont à Paris, retournent à Valence, et reviennent enfin ici. Tu vois qu'il y a tout avantage à écrire par Valence. Toutefois les lettres et paquets recommandés arrivent directement par le bureau central militaire de Paris ; si tu as quelque chose de pressé à me dire, c'est cette dernière voie qui serait sans doute la plus rapide.

Je reprends tes lettres pour répondre à toutes tes questions. Ne t'inquiète pas si c'est un peu pot-pourri. Mon otite est absolument et radicalement guérie depuis plus de 15 jours ; je n'en souffre donc plus. Quant à la surdité, c'est beaucoup moins grave que je ne croyais d'abord ; mon oreille gauche entend exactement comme avant, et mon oreille droite entend encore assez bien : par exemple, ma montre dont j'entends le bruit à 10 cm. à gauche, je l'entends à 5 cm. à droite ; ça ne me gêne absolument pas, sauf qu'il me faut téléphoner et écouter les secrets de l'oreille gauche. Je te remercie de toutes les adresses que tu me donnes ; j'envoie un mot sur une carte à tous ceux que je peux, car je sais bien le plaisir que ça fait. Merci aussi des nouvelles des petits ; j'aimerais tant les revoir.

Jacques R. est bien arrivé. Il est à quelques 20 km. au nord de moi, et je ne l'ai pas encore vu ; mais cela viendra un jour, et en attendant nous pouvons correspondre tous les jours ; nos vague-mestres se rencontrent chaque jour au chef-lieu du corps d'armée. Il me donne aujourd'hui de bonnes nouvelles de P. Lancrenon.

L'histoire de la citation du colonel ; non je ne la raconterai pas, parce que ce qu'il a fait ce jour là, ce n'était pas très chic, pas assez en tout cas pour passer à la postérité. Je le sais, j'étais avec lui. A propos du colonel, je tape toujours sur lui chaque fois que je vous écris. Il faut pourtant reconnaître ses qualités, car il en a. Il com-

mande très bien son régiment et est tout à fait à la hauteur de sa tâche; qu'il s'inquiète moins du résultat obtenu que du compte-rendu qu'il peut en faire en général, c'est possible. Mais en fin de compte ça revient au même. Il se donne beaucoup de mal ; je ne l'ai jamais vu débordé dans des situations difficiles ; enfin c'est un chef. Il est toujours charmant pour moi. Voilà son apologie terminée.

Tu me demandes toujours des récits de bataille. C'est que ce n'est pas d'habitude bien facile à faire. A Nompatelize, c'était une action concentrée, dont on pouvait saisir d'un coup d'oeil l'ensemble. Mais maintenant ! Enfin, je tâcherai un de ces jours. En tout cas, j'ai mon journal de marche personnel où je prends chaque jour des notes ; après la victoire, quand on n'aura plus rien à faire, je pourrai vous faire tous les récits que vous voudrez et même les écrire. Il y a aussi une chose que je me promets, c'est d'aller refaire le pèlerinage, avec ceux qui voudront, de mes champs de bataille.

Tu me parles du malaise du commerce : songe un peu à ce que ce doit être en Allemagne, bloquée de toutes parts, sans pouvoir ni exporter ni importer, ni se suffire à elle-même. L'Angleterre le sait bien que chaque jour de guerre est un jour de ruine pour l'Allemagne ; c'est pour ça qu'elle n'est pas pressée.

Bravo pour André Michel ; ça c'est chic ! Laurent M(onnier), je l'ai vu, il y a 6 semaines à Albert. Il avait l'air un peu dégoûté. J'ai reçu des nouvelles d'Henri P(etit) qui est dans une tranchée - naturellement - et près de Bob. Une lettre très gentille de Jean M(ichelin) et une lettre longue de Madeleine (Puisseux) du 29 octobre.

Aujourd'hui, repos pour moi ; nous faisons ainsi à tour de rôle tous les 3 jours pendant les périodes de calme relatif. J'en ai profité pour me faire apporter à déjeuner dans mon lit, me lever à 8 heures et me raser à l'eau chaude ! Quel luxe ! Ne me parlez plus des fatigues de la guerre. Pour moi c'est un mythe, ou du moins un temps passé depuis longtemps - et qui reviendra peut-être bientôt.

J'en ai profité aussi pour faire un peu de footing et aller jusqu'au corps d'armée de Bob. Je ne l'ai pas vu, car il est juste à l'autre bout, mais j'ai confié à un automobiliste une lettre qu'il aura j'espère demain ; ça vaut mieux que les 15 jours qu'il nous faut habituellement pour recevoir une carte l'un de l'autre.

... Avez-vous reçu ma carte postale illustrée ?....

12 novembre 1914. Lettre à sa cousine Anne-Marie Chantre.

... J'ai reçu ce matin des mains de l'ordonnance du capitaine Helbronner un paquet contenant entre autres choses agréables une charmante lettre de toi. C'est du reste un bon jour, car il vient de m'arriver deux lettres de mon Père, l'une du 1er par Paris, l'autre du 4 par Valence. Il y a encore un moyen astucieux d'accélérer le service postal, c'est de m'écire tout bêtement : M. V. Puiseux, Beaufort par Rouvroy (Somme). M. de Garsignies, chez qui je passe mes journées, reçoit son courrier de Paris en un jour ou deux. Il m'a même promis, en cas de départ, de faire suivre mes lettres.

C'est bien gentil à vous d'avoir pensé à m'envoyer de la littérature, bien que celle-là soit un peu mystique pour un monsieur qui fait profession de massacrer les autres. Mais j'ai en effet tout le loisir de lire, à condition de savoir me déranger brusquement ; trop de loisirs même, mais comme il est défendu par ordre supérieur de s'impatienter....

Du reste, le succès final est tellement assuré que les péripéties n'importent guère. Ce sera tout de même un bon jour que celui où on nous donnera l'ordre d'avancer. Si tu étais, comme moi, rentrée dans St Dié après 3 semaines d'occupation allemande, tu rêverais de recommencer. Je

me rappellerai longtemps cette route à travers bois que nous avons suivie au petit jour, bordée de cadavres, de trous d'obus, de bois abattu et, plus loin, les faubourg incendiés et l'entrée dans la grande rue, les fers des chevaux faisant un bruit joyeux sur le pavé ; tous les habitants étaient dehors, l'air si heureux. Ils semblaient sortir d'un long cauchemar, ne se lassaient de vous regarder, de vous parler, de vous raconter les péripéties de l'occupation.

Ici, nous sommes cramponnés à la terre que ni leurs gros bêtes d'obus, ni leurs balourds de fantassins ne nous feront lâcher. - (Tu n'as jamais entendu arriver un obus ? Parles-en à tes blessés ; c'est une sensation très curieuse que ce long miaulement qui précède le craquement de l'explosion. On arrive très bien à savoir où va l'obus d'après le sifflement précurseur. L'autre jour, je voyais des hommes qui fumaient leur cigarette au bord d'une tranchée ; à chaque sifflement ils annonçaient : ça c'est long, ça c'est court, ça c'est pour nous. Ils ont une espèce de courage tranquille et fataliste qui est tout à fait curieux. L'autre jour, pendant qu'un homme ramenait des douilles, il se met à tomber des obus dans ce coin là ; il a continué avec le même calme à ramasser ses douilles jusqu'à ce qu'on aille le chercher. Je crois que j'avais ouvert une parenthèse, je la ferme). Je parlais de la terre que nous défendions. On finit par s'y attacher et je souffrirais comme d'une injure personnelle si un obus devait abîmer ce château ou ce beau parc. Ce n'en a pas l'air et l'ardeur des Allemands, un moment exaspérée par la prise du Quesnoy, semble à présent bien calmée.

Je t'embrasse de tout coeur. Victor Puiseux.

9 novembre 1914. A Madeleine Puiseux.

Merci ma chère Madeleine de ton journal relatant la séance de l'Institut ! Mais c'est bien difficile d'avoir de vos nouvelles à vous....

13 novembre. A son père

Je te remercie de m'avoir envoyé cette circulaire de M. Chapot, auquel j'ai pu donner des renseignements sur quelques camarades. L'un d'eux, en particulier, Hély d'Oissel a été cité à l'ordre de l'armée avec un motif tout à fait épatant : il a fait preuve d'énormément d'énergie et de courage en diverses circonstances et, en fin de compte, ayant été évacué pour blessure, a refusé un congé de convalescence pour rejoindre plus vite sa batterie. Et à Paris, il semblait être le jeune homme le plus gommeux et le plus soucieux de ses aises qu'il y ait. C'est vraiment dans ces circonstances-ci qu'on voit à nu le caractère des hommes.

A propos de courage, il vous en faut certainement, comme à nous, pour supporter la monotonie de cette période de la guerre. Sans être bien renseigné, je sais sans doute un peu plus de choses que vous sur les opérations actuelles, surtout, j'ai eu avec des gens compétents des conversations sur les opérations passées. Eh bien, je crois qu'il faut beaucoup admirer nos grands chefs et leur faire la plus absolue confiance ; et je ne dis pas cela rien que parce qu'on ne peut pas faire autrement. Je crois aussi qu'il est impossible à nous autres profanes de prévoir l'avenir d'après ce qui se passe, et que l'on ne peut ni ne doit tirer des conclusions de la retenue des communiqués officiels (que du reste j'ai toujours vu très sincères chaque fois que j'ai été à même de les vérifier).

Alors je fonde ma confiance inébranlable dans le succès final sur des considérations très générales : notre supériorité écrasante sur l'ennemi, en hommes, en vivres, en argent, notre moral qui ne peut pas faiblir, l'acharnement et la puissance de l'Angleterre qui veut certainement la

destruction de l'Allemagne, l'impuissance de l'ennemi à réaliser son offensive brutale et la démoralisation qui s'en suivra et qui existe déjà, etc. En mettant les choses au pis, que peut-il arriver ? Qu'ils avancent un peu davantage sur notre territoire ? Eh bien, nous reformerons un peu plus loin une nouvelle ligne sur laquelle nous continuerons à les user, à les ronger, à les déchiquter. Qu'ils remportent une victoire en Russie ? Eh bien qu'ils aillent donc à Moscou ; les plaines de Russie n'ont pas diminué depuis 1812 et sont assez grandes pour faire fondre leur armée.

Il va sans dire que c'est un pis aller et que je compte bien les voir reculer devant les Russes, les voir chassés hors de France et bientôt pris dans cet étau qui ne leur fera pas grâce.

Du reste, ici, on ne comprendrait même pas quelqu'un qui émettrait un doute à ce sujet, et on se demande seulement quand et à quelle sauce on les mangera. Je reconnais qu'il serait préférable que ce fut bientôt, mais le résultat à obtenir est si grand, si important, si magnifique, qu'on peut bien sacrifier tout le reste et tout endurer pour lui.

En attendant, on commence à faire - je l'avais toujours demandé, et on me traitait comme quelqu'un qui n'a pas l'esprit militaire - à faire la guerre d'une façon un peu plus amusante ; on emploie des ruses et des stratagèmes, comme dans l'histoire ancienne. Et quand on voit les Allemands passer toute une journée à bombarder, sans arriver du reste, à la démolir, une fausse batterie en bois, on est très content du tour qu'on leur a joué.

La vie est toujours très calme et même régulière. Le froid commence à se faire sentir et va rendre la guerre un peu plus pénible, mais, ma foi, autant pour eux que pour nous. Je me porte à merveille.

Quand maman rentre-t-elle à Paris ? J'ai reçu d'elle hier un paquet et ne sais trop où lui écrire.....

Lettre du 16 novembre 1914, à Madeleine Puiseux.

... Ma vie continue à être bien calme, si calme qu'on en est honteux. Quand on pense à la partie qui se joue sur l'Yser, que chaque jour écoulé nous rapproche du "succès final" et qu'on n'y a pas plus de part, qu'on reste là à se tourner les pouces, ou presque, c'est enrageant.

Mais au fond, puisque c'est par ordre, et puisque c'est notre devoir - comme c'est commode d'avoir un devoir aussi nettement défini - de rester là, comme de bons chiens de garde et de ne pas faire grand'chose, je suis bien bête de me plaindre. Dans quelques semaines, je regretterai peut-être l'"aise ignoble" où je vis.

Pour occuper les loisirs de cette existence sédentaire, on perfectionne chaque jour son installation. J'ai là, sur mon bureau, un téléphone - j'ai passé mon après-midi d'hier à faire l'électricien - qui me permet de transmettre des ordres à tous les coins du champ de bataille et d'en recevoir des renseignements. "Allô ! qui est là ?" - "C'est Gutenberg central-Perrinvillers" ; ça c'est le commandant Perrin, un type tout à fait charmant et très spirituel. Le long de "l'avenue des Marmites", une route qui est près de leurs batteries, lui et ses officiers ont fini par construire un village nègre complet, avec des cabanes en bois et en paille : salles à manger, bureaux, chambres à coucher, bureaux téléphoniques. C'est Perrinvillers. Perrinvillers a toute une partie souterraine, pour les heures de bombardement ; ce ne sont plus des tranchées, mais des appartements complets : toits en troncs d'arbres (poutres apparentes), cheminées, lucarnes vitrées. C'est meublé de chaises et de tables, décoré de bas-reliefs sculptés dans la glaise, et l'on ne s'y ennue pas. Ils ont chacun leur maison, avec des numéros ou des enseignes : "Au pruneau qui siffle"... De temps en temps, un coup de téléphone :

"Allô ! Il y a des boches qui fument leur pipe dans le coin de tel cimetière ; envoyez-y un obus" (ce sont les fantassins qui demandent ça). On envoie un obus. "Bravo, ça y est, ils ont cassé leur pipe !"

Non contents de ne pas faire grand'chose, nous nous octroyons encore des jours de repos : un sur quatre. Après-demain, je vais me lever à l'aurore, prendre une bicyclette et rouler jusqu'à ce que je rencontre Bob. Il doit être près du lieu de naissance de Jean P. T'en souviens-tu?

Je reçois à l'instant une lettre de toi du 24 octobre. (Ah ! ce B.C.M. ! et une de Papa du 9 novembre. En m'écrivant à mon adresse civile (l'avez-vous reçue ?), ça ira certainement mieux.

Détails pratiques : j'ai reçu avant-hier un paquet de Maman (je ne sais pas où elle est) contenant entr'autres choses un jeu de cartes (on aurait le temps, mais on n'ose pas trop se livrer au bridge). Je n'ai pas besoin d'autres choses que de cigarettes et de bouquins. Les nouvelles générales : j'en ai peut-être plus et plus vite que vous.

J'ai écrit aujourd'hui à mon tailleur, 62 Avenue Bosquet (Maronnaud) pour lui commander une tunique, une culotte, un képi et un bonnet de police (large, chaud, solide et avec des poches) ; il serait peut-être bon d'aller lui renouveler de vive voix. Il m'a fait culotte et tunique au début de l'année, képi il y a deux ans je crois. Donc, il a mes mesures.

Je vous enverrai un de ces jours de l'argent (ça servira à payer mes cigarettes), j'en ai trop !!! et un paquet contenant les lettres que j'ai reçues et divers papiers que ça m'ennuie de jeter. Vous n'aurez qu'à me garder le tout.

... je t'embrasse bien ainsi que tous ceux (je ne sais pas trop lesquels) qui t'entourent.

Carte du 17 novembre à sa mère.

En l'absence de certitudes je te suppose rentrée à Paris. J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 10 nov. (par Valence) en même temps qu'une carte du 20 septembre !!! Aucune nouvelle sensationnelle à vous apprendre et je vais finir par rédiger mes lettres comme les communiqués officiels : "Situation sans modification". Je vais très bien. Il fait beau et froid. On s'envoie quelques pruneaux et on attend... ? La victoire probablement.

Carte du 19 novembre à son père

Je n'avais rien à faire hier. J'ai pris une bicyclette et ai roulé jusqu'à ce que je rencontre Bob. Le cher garçon va bien. Il a une petite barbe jaune. Il paraît ravi et ne comprend pas comment on pouvait vivre avant la guerre. Nous avons passé 3 heures ensemble en nous promenant et nous racontant des histoires. J'étais bien content de la voir.

Je lui ai donné rendez-vous pour le 22. Serons-nous libres ?

Lettre même date, à son père

Hier j'ai vu Bob; ça m'a fait plus de plaisir que je ne saurais le dire. Je ne savais pas où il était, mais seulement qu'il était au sud et pas très loin. Alors, comme je n'avais rien à faire hier, j'ai déjeuné de bonne heure, pris une bicyclette et je suis parti. Je l'ai trouvé au bout de 15 km. environ. Il a un vilain petit bouc jaune au menton et les mains sales ; à part ça il est superbe : bonne mine, l'air heureux. J'ai été voir son capitaine qui paraît très content de lui. Il mène là une vie pas trop dure : 2 jours de repos sur 3, sans lit il est vrai. Le 3e jour il va se mettre en batterie ; nous sommes allés voir l'endroit ; il s'est fait une petite tranchée personnelle dans la craie, y a sculpté une petite statuette de Ste Vierge dans une niche, et des cartouches avec inscriptions "Pièce des hommes sans peur" "Vive la France"... Voici bientôt 2 mois qu'il est là. Il n'y a pas un seul trou

d'obus dans le voisinage de sa batterie. Cela paraît donc jusqu'à présent de toute sécurité. De temps en temps, il va prendre le service de nuit, avec sa pièce, aux postes les plus avancés de l'infanterie ; là c'est quelque fois un peu plus mouvementé et il a arrêté avec ses obus les attaques nocturnes de l'ennemi.

Nous nous sommes promenés ensemble de 1 h.30 à 5 h., nous racontant intarissablement nos histoires respectives. Ses expériences des premiers jours ont dû être dures, du 22 août au début de septembre. Depuis lors, à part un engagement assez sérieux, et heureux, pour le passage de l'Aisne, il a été relativement tranquille.

J'ai été parler à son capitaine de la demande d'affectation au 6e que Robert a faite avant-hier. Son capitaine regretterait de le voir partir, et peut-être en effet est-ce regrettable : en effet, son capitaine entrevoit la possibilité qu'il soit nommé sous-lieutenant, chose qui lui arriverait bien difficilement au 6e. Cette demande n'est pas encore arrivée au colonel Bertrand, qui fera certainement appeler Robert pour lui en parler. Je lui ai conseillé de se ranger à l'avis de son colonel, qui est toujours fort bien disposé pour lui. Le bruit court que ce colonel passerait général, alors peut-être n'y aurait-il pas grand avantage à rester au 26e avec un chef inconnu. Enfin rien n'est encore décidé, et même si la demande suit son cours, il faudra plusieurs semaines, sans doute, pour qu'elle ait son effet.

Nous nous sommes quittés à la nuit en nous donnant rendez-vous pour le 22 à mi-chemin. Et je suis rentré, dans la nuit, avec de la boue jusqu'au moyeu de mes roues.

Notre villégiature, qui n'était pas désagréable au château de B. paraît terminée. Mais nous n'en sommes pas loin et la vie n'est guère changée pour cela. Il fait froid depuis hier et il gèle. L'hiver commence de bonne heure, mais au fond ça ne veut pas dire qu'il sera dur.

Envoyez à Bob tout ce que vous pouvez imaginer comme vêtements chauds quand on passe la nuit dehors on en a rarement trop. Et le jour où il partira - j'ai l'impression que ce n'est pas encore tout de suite - il n'aura qu'à abandonner ce qu'il ne peut emmener ; ça vaut mieux que d'être malade.

Au revoir mon cher père... Je suppose que vous êtes tous maintenant réunis à Paris et je pense bien à vous.

V. Puiseux.

18 novembre

Je profite de mon jour de repos et de la belle gelée pour partir vers 11 h. en bicyclette à la recherche de Robert (26e d'artillerie). Hangest, Contoire (erreur), Davenescourt dans une vallée avec un beau château, Requignies, Lignièrès, Laboissière - Le voilà ! Il a un vilain petit bouc jaune et les mains sales, mais il est bien gentil. Nous nous promenons autour du village en nous racontant nos aventures depuis trois mois ; il me mène à sa position de batterie (il est au repos aujourd'hui), voir son capitaine, et tout de suite la nuit tombe et il me faut rentrer.

Au Quesnel, modifications : l'artillerie de la division étant en deux secteurs (le colonel commandait le secteur Nord) on veut mettre chacune de ces secteurs sous les ordres directs des commandants de brigade ; le colonel qui ne peut pas sentir le C¹ des Horts, se défile ; le lieutenant colonel de Romanet sera de corvée et ira désormais tous les jours à Warvillers ; le c¹ Ladoux restera au Quesnel.

DANS LE SANTERRE
LA GUERRE DE SIEGE

Désormais, en Picardie, les lignes ennemies sont fixées et ne bougeront plus tant que nous serons dans la région. La vie prend une allure très pacifique.

I - LE QUESNEL - 19 novembre - 19 février 1915

Le Quesnel est un gros village, boueux, qui grouille de poilus ; ce sont les troupes au repos de la 62e division, des gens sales, mal vêtus, poils hirsutes, couverts de boue, le vrai poilu ⁽¹⁾ comme on le voit dans les journaux. La division habite le château ; à partir du 20 nov. elle est commandée par le général Baumgarten (le général Wirbel commande le 10e corps), jeune, gai, monoclé, qu'on voit souvent à Beaufort.

Dans la ferme du château est installé le général Ruault, accueillant, paternel, avec le lieutenant colonel Boutroux, le C^t Pagès, un vieux sapeur, le cap. Lambert, le gros Essartier et Chambaud, un petit blond à lorgnons, tête en oeuf, gentil garçon.

Nous habitons toujours la maison Mourier. Chaque matin, le lieutenant-colonel part pour Warvillers avec Messier et Martin et ne rentre que le soir. L'atmosphère du dîner est souvent chargée d'électricité, le colonel et le Lt colonel s'entendant comme chien et chat. Le soir, on fait le bridge.

Comme occupations normales, je fais de la topographie (voir plus loin), je vais de temps en temps remplacer Martin ou Messier à Warvillers, je vais en reconnaissance avec le colonel ou avec le général Ruault ; ce dernier a un certain nombre d'idées baroques ⁽²⁾ qui nous emmènent souvent vers Meharicourt et Maucourt ⁽³⁾. Quand on n'a rien à faire, je vais me promener à pied avec Montgolfier sur la route de Caix ou dans la cam-

(1) Pas au moral !

(2) C'est un vieux technicien de l'artillerie, qui ne voit en toutes choses que la théorie.

(3) Maucourt est curieux, à 100 m. de Chilly occupé par les boches ; c'est le premier exemple que je vois de village bien organisé, avec réseau de fils de fer dans les rues, mitrailleuses bien dissimulées commandant tous les accès, maisons renforcées de sacs à terre et de gabions.

pagne - ou bien je reste à philosopher au coin du feu avec Chambaud - ou bien je vais à Beaufort faire un bridge.

Devant nous, l'artillerie du secteur nord de la 62e div. est constituée par le 3e gr. au moulin de Vrély, le 4e gr. à Rouvroy (le 2e gr. est à Framerville où nous allons le voir une fois), la batterie de 120 L Comoy (sauf du 12 déc. au 6 janv.) et le 155 CTR Gain à partir du 8 février. L'activité est extrêmement réduite des deux côtés ; on a du reste appris à se fortifier et les quelques obus qu'on reçoit ne font aucun mal. Le réseau téléphonique s'est développé et les lignes du secteur atteignent 20 km. Le 22 janvier, on installe la TSF à Warvillers, et on commence à essayer de vrais réglages par avions.

Quand on va à Warvillers, on passe la journée sans autre distraction que le téléphone, dans une petite chambre sous les toits. Le propriétaire, M. de Lupel, est fort aimable et d'un calme étonnant sous les obus (il en tombe quelquefois près du château) ; c'est l'oncle des Garsignies. Le C¹ des Horts est désagréable surtout pour le Lt colonel de Romanet ; Delage est idiot, Lacroix, un capitaine de cavalerie affecté à l'EM de la brigade, n'est guère plus intéressant et est plus peureux ; on voit souvent l'automobiliste du C¹ des Horts, Guérin, cousin du Lt colonel et banquier de Lyon, sergent territorial qui a été volontairement 3 mois dans les tranchées de Lihons et les a quittées sur les instances de sa femme.

Lettre du 20 novembre 1914, de V. Puiseux à sa soeur Madeleine.

... Hier il neigeait un peu ; mais je crois que c'était pour rendre plus beau ce jour-ci. La campagne est toute blanche, le ciel limpide et pâle ; il gèle ; l'air vif anime les chevaux qui gambadent sur le sol dur. On jouirait de la promenade dans ce paysage tranquille si les avions qui sillonnent l'air, si les coups de canon ne vous rappelaient sans cesse la grande chose.

Dans quel air pur nous vivons, au moral aussi ! Nous sommes là un tas de gens qui auparavant s'agitaient pour leur petit idéal plus ou moins rétréci, plus ou moins laid. Et voici maintenant qu'une même idée les a pris, les anime tous, une grande idée qui plane au-dessus d'eux, qui ne leur laissera de repos qu'une fois le devoir accompli.

J'aime cette idée de devoir et j'aime qu'on le fasse simplement. Des héros, il n'y en a point maintenant ; ce sera pour nos petits-enfants, quand on leur racontera l'histoire de la guerre. Il n'y a que des hommes qui font leur devoir, avec un peu de panache quelquefois mais jamais pour la gloriole. Je suis un peu fatigué de tout ce fracas de grands mots qui remplissent les journaux.

Ce matin, je causais avec un lieutenant d'infanterie. Tu l'étonnerais bien en lui disant qu'il est héroïque, et je ne suis même pas sûr qu'il comprendrait ; c'est un garçon tout simple, qui était sergent au début de la campagne. Il commande le corps franc, c'est-à-dire un groupe de son régiment qui va faire les reconnaissances de nuit vers les lignes ennemies. Chaque nuit amène sa petite aventure. Voici la dernière :

Il s'avance en rampant avec quatre ou cinq hommes, lorsqu'il voit une sentinelle allemande. Il s'approche assez pour que la sentinelle le voit et lui tire un coup de fusil ; alors elle se replie vers le poste de garde et eux la suivent en courant, arrivent en même temps qu'elle à la tranchée, sautent dedans, tuent cinq Prussiens et en ramènent deux prisonniers.

Il faut savoir qu'il existe une prime de 80 francs par prisonnier que l'on ramène. Le chef d'état-major du corps d'armée qui passait en auto leur apporte ce matin les 160 francs auxquels ils avaient droit. Ils ont refusé, par le lieutenant, ces hommes : "Nous ne faisons pas ça pour de l'argent". Alors, il leur a dit qu'il disposait d'une médaille militaire et que s'ils voulaient désigner l'un d'eux... : "Tous ou personne", ont-ils dit.

Je trouve cette anecdote très significative. Voilà des gens qui, avant, étaient sans doute de pauvres gens, pas bien malins, pas bien fiers, qui n'auraient pas refusé un bon pourboire, mais se seraient plutôt battus pour l'avoir. Je ne jurerais pas qu'encore maintenant ils ne chapardent pas quelquefois un poulet. Mais, qu'il s'agisse du service, et voilà que s'éveille en eux le sentiment de l'honneur ; voilà qu'ils se sentent tous un même cœur, une même âme. Et nulle vantardise. Ils ne racontent leurs histoires que si vous les demandez, et comme la chose la plus simple du monde.

Ce sont des fanatiques. Nous le sommes tous ; nous vivons pour une idée. Mais "on ne vit bien qu'en s'incorporant à quelque chose de plus grand que soi, religion, science, patrie" (Taine).

Voilà bien des discours pour un homme d'action ; il est plutôt d'inaction en ce moment. Et je rougis un peu de me chauffer au coin du feu, quand d'autres et Bob passent la nuit dans les tranchées. Patience, ce n'est pas fini.

J'ai vu Bob avant-hier ; il est très chic et tout à fait comme je l'espérais.

Je pense que vous êtes tous réunis maintenant et je vous donne à tous mes meilleurs baisers.

V. Puiseux.

Carte du 20 novembre 1914 de V. Puiseux à sa mère.

... Il gèle tant qu'il peut ; il neigeait hier soir et ça fait une belle campagne blanche, mais glissante ! Ce froid ne me gêne pas beaucoup, mais je pense à Bob qui n'a pas de lit et couche sur la paille depuis si longtemps ! Lui qui est frileux, ce n'est pas réussi ; mais enfin, il est si content de faire la guerre !

Reçu hier lettre de papa du 12. De toi, rien depuis quelques jours. Je pense que la faute en est à tes déplacements....

Le 22 novembre, on commence à parler topographie. Une équipe est organisée dans chaque division, et c'est moi qui dirige celle de la 62e division, composée de Chambaud et Vaudry - un sous lieutenant territorial à lunettes, bon garçon travailleur, qui habitait l'Amérique du Sud.

Le 25, à Caix, conférence filandreuse d'Helbronner ; le 4 décembre, à Caix, conférence plus nette du commandant Bellot - vif, jeune, très

sympathique, qui dirige le service pour l'armée ⁽¹⁾. Il s'agit, en somme, à l'aide d'une planchette et en partant d'un canevas géodésique, de relever le plus possible de points importants du terrain, de façon à établir un plan directeur quadrillé en vue de permettre à l'artillerie du tir à la carte précis.

Nous commençons à opérer le 12 décembre et ça me fait parcourir tout le pays ; la 62e div. va de Maucourt (exclus) à la route de Roye. Le temps est souvent défavorable et le pays l'est toujours : c'est l'endroit le plus plat du plateau de Santerre ; partout on est vu par l'ennemi et de nulle part on ne voit bien ; aussi sommes-nous plusieurs fois marmités ⁽²⁾ et il est très difficile d'obtenir quelques points dans la zone ennemie. Le 31 déc. et le 1er Janv., nous avons encore des conférences de Bellot, à Caix. Le travail continue en janvier, où on nous donne des photos d'avion qui nous aident beaucoup - et le plan directeur paraît. Il faut encore lever la ligne de repli qu'on organise à 8 ou 9 kilomètres en arrière de la première, et c'est Vaudry qui fait à peu près toute cette dernière partie.

(1) A la sortie, Helbronner vient faire à Bellot ses objections et ses remarques personnelles sur l'utilité qu'il y aurait à se servir de théodolites - "Nous n'avons pas besoin de cette précision, et puis c'est trop difficile - Mais, dit Messimy qui est là, si vous aviez 40 Helbronner ? - Si nous avions 40 Helbronner, réplique Bellot agacé, il n'y aurait plus d'Allemands en France". Helbronner est furieux.

(2) La planchette et son trépied sont un objectif tentant et il ne faut pas rester trop longtemps en station. Un jour, ils me font l'honneur de 12 coups pour moi tout seul ; une autre fois, Chambaud et moi, nous sommes suivis par du 77 dans chacune de nos 5 ou 6 stations.

Lettre du 23 novembre 1914 de V. Puiseux à sa mère.

... Hier encore j'ai profité de l'après-midi pour aller voir Bob. Grand changement depuis 4 jours. D'abord, il a coupé ses petits poils jaunes du menton, ce qui lui redonne sa bonne figure d'autrefois ; ensuite, il a sur les manches de superbes galons d'EOR et il commande une section ; il en est très fier, et c'est bien plus amusant.

Pour sa demande de changement de corps, colonel et commandant l'ont fait appeler, l'on retenu. Finalement, il l'a retirée. On lui a presque promis de le faire passer sous-lieutenant (de réserve) avant 3 mois d'ici ; son ancien capitaine (Jourdan) le redemande. Enfin il est ravi.

J'ai fait la connaissance de Garbinsky qui a la médaille militaire, s'il te plaît, et qui m'a paru très bien. Quant à Bob, il est entrain de se demander si le métier militaire aura encore un intérêt après la guerre. Nous n'en sommes pas encore là et il sera temps d'en reparler l'année prochaine. Ce n'est pas l'hiver, le froid ou la neige qui vont accélérer les opérations ; à moins que ça ne leur fiche une bonne épidémie de je ne sais quoi, qui vaudrait une victoire.

Vie toujours relativement calme. Quelques obus par jour. On vient de me nommer chef d'une équipe topographique comprenant 3 officiers, et chargée de faire des levés à grande échelle pour augmenter la précision de nos tirs ; ça va occuper quelques jours.

... Bob m'a montré une lettre de toi du 15.... C'est très gentil de vous savoir réunis, mais il ne faut pas que ça vous fasse écrire moins....

Idem, du 26 novembre.

... Toujours peu de changements dans ma situation. Le dégel est arrivé hier et nous vivons aujourd'hui dans le brouillard. Tout en conservant notre ancien logement, nous avons changé de résidence de jour. Nous nous tenons maintenant dans un autre château à 1 km. de l'ancien ; il est moins confortable, mais c'est le Lieutenant Colonel qui y règne, le colonel restant là-bas près du général.

Le Lt colonel est décidément un homme tout à fait charmant ; il a un grand bon sens, une manière exquise de raconter des histoires ; il a toujours dans sa poche une vieille petite édition très jolie des fables de La Fontaine et sort son bouquin chaque fois qu'il n'a rien à faire. Un jour je l'ai trouvé, assis contre une meule de paille, les balles sifflant et les obus tombant ; il lisait "Le Berger et son troupeau".

Comme je vous l'ai dit, j'ai revu Bob et le reverrai un de ces jours, je pense. J'espère qu'il va passer sous-lieutenant. Il sera "de réserve" mais ça ne fait rien, puisqu'après 2 mois de campagne il n'aura qu'à demander pour être classé dans l'active. Quant à son idée de croire que ce métier sera désormais dénué d'intérêt, ça ne tient pas debout. Il y aura d'autres guerres encore.

Idem, carte même date :

... Je ne vous écris pas parce que je ne reçois rien de vous - rien depuis une lettre du 12. Ce que le vaguemestre m'apporte ce sont des lettres de septembre, quelque fois d'octobre. Mais vous n'avez nul sujet d'être inquiet de moi, je me porte fort bien.

Lettres du 28 et du 29 novembre de Victor Puiseux

Ma chère mère, après une interruption de plus d'une semaine, voici que je reçois des paquets de lettres, la plupart datant d'octobre, du reste. Mais dans le tas, il y en a quelques unes de récentes, (dont 2 arrivées par voie civile) qui m'ont fait bien plaisir.

Je n'ai rien à faire aujourd'hui, mais n'ai pas le courage d'aller jusqu'à Bob avec ce sale temps et cette boue. Son capitaine n'ose pas l'autoriser à venir à ma rencontre, et ça me fait 15 ou 20 km. pour le trouver ; c'est un peu long. Et puis, je ne crois pas que nous soyons encore près de partir d'ici. Il faut beaucoup de temps pour affamer, ruiner et tuer 4 millions d'hommes. Du reste, on est en bon chemin pour y arriver, et c'est avec l'optimisme le plus béat que je fume en ce moment mon cigare.

Hier, il est arrivé un Allemand qui s'était chargé de porter aux lignes françaises la lettre d'une femme d'un village envahi à son mari. On a pris la lettre et le soldat ; il avait l'air un peu étonné de ce procédé.

C'est qu'il tend à se créer des usages ; par exemple on ne tire pas sur les cuisiniers qui apportent la soupe. Hier le colonel voulait faire envoyer des obus, la nuit, sur les villages où cantonne l'ennemi. Le Lt colonel a protesté "Oh non ; si on commence à se faire des crasses, la vie ne sera plus possible". Il est toujours très amusant et connaît tous les officiers de l'armée française ; quand on prononce un nom, il a tout de suite une demi douzaine d'anecdotes à nous raconter sur le bonhomme.

Je viens d'être nommé chef d'un service topographique - qui du reste n'a pas encore fonctionné et ne fonctionnera peut-être jamais. Helbronner est passionné et passe son temps entre son théodolite et sa table de logarithmes.

Pour mon tailleur, c'est une tunique que je veux, mais avec des poches, et un col pas trop haut, et qu'elle soit ample, autant qu'on pourra (je me fiche de l'élégance). Avec une vareuse, on a l'air d'un sapeur (ne le dis pas à Marie-Thérèse (Rabut ?)).

Encore un neveu, paraît-il - quelle bande de gosses on va trouver en rentrant ! (1)

Aurevoir, ma chère mère, ne te fatigue pas trop, les blessés ne sont pas des gens bien intéressants ; ils auraient mieux fait de tuer des boches au lieu de se laisser abîmer.....

Mon cher père, dans les premiers jours de la mobilisation j'ai connu un vieil officier de réserve qui répétait sans cesse, avec un violent accent méridional : "Quelle aventure ! mon Dieu ! Quelle bagarre !"

C'est vraiment une aventure prodigieuse que cette guerre. Et ce n'est pas fini ; l'Italie, les Balkans, le Japon se mêleront bien à la partie. Et dans quelques mois, quand tous seront bien épuisés, vidés, ruinés, nous comme les autres, on s'arrêtera - et la face du monde sera changée.

L'Allemagne avait fabriqué là une colossale machine de guerre, dont ni moi ni peut-être personne ne soupçonnait la puissance. Mais maintenant que ses élans sont brisés, elle est comme le taureau impuissant entre les hommes qui attendent le moment favorable pour porter le coup final. Je ne prétends pas que nous l'anéantirons ; on n'anéantit pas un peuple

(1) Il doit s'agir de Noël Rabut, fils de Robert et de Jeanne Chantre, né à Lyon le 19 novembre 1914, mort en déportation en Allemagne le 19 avril 1945. (NDT).

de 60 millions d'hommes. Mais nous pourrons lui dicter des conditions. Quel soulagement dans quelques mois de ne plus sentir cette menace, cette humiliation perpétuelle ! Cela coûtera cher, mais cela vaut cher.

Ça m'agace de voir les journaux se remettre petit à petit à refaire de la politique. Le Lieutenant Colonel dit toujours : "Si la République se sort de cette affaire là, je me fais républicain".

Pour passer à des considérations plus personnelles, je vais bien ; j'écris depuis mon château. Les boches ont l'air de vouloir faire un peu plus de bruit qu'hier, et le canon parle beaucoup, tantôt loin, tantôt près. On est bien habitué et comme ils tirent toujours à l'endroit où il n'y a personne... Il n'y a que le château qui tremble. On s'abrutit un peu à ne rien faire. Mais que faire ?

Evénements

Le 19 novembre, je change à nouveau de cheval ; c'est Mongolfier qui me choisit une petite jument ronde, faible du jarret droit, et pour mon ordonnance un grand cheval noir, tous deux alezans ; Baudouin prétend qu'ils s'appellent Janard (?) et Carbine (??) ; je veux bien.

Le 22 novembre, je retourne voir Bob, qui a coupé sa barbe et s'est élevé en grade. Malheureusement, c'est la dernière fois, car son corps d'armée quitte la région ⁽¹⁾.

Du 28 novembre au 1er décembre, attaque de Fay par la 28e division ; attaque ratée à laquelle prend part le 2e groupe : sous-lieutenant Cadot (ex-adjutant), aspirant Blondeau et plusieurs hommes tués.

Le 6 décembre, branle-bas dans la division : un ordre d'opération prescrit d'avancer nos tranchées vers Fouquescourt et Parvillers jusqu'à une centaine de mètres des fils de fer ennemis ⁽²⁾. Le colonel des Horts fait ses adieux à Warvillers, boucle ses cantines ⁽³⁾ et va à Rouvroy ; j'y vais avec lui ⁽⁴⁾. Nous nous installons à Rouvroy dans

-
- (1) Le même jour, quelques obus allemands (canon de 10,5) tombent sur Caix, attirés sans doute par le ballon captif qui est auprès ; émoi du corps d'armée qui renvoie le ballon captif et grande frayeur d'Helbronner qui voudrait bien se retirer à Marcelcave.
- (2) Le bruit court qu'il s'agit ensuite d'arracher les fils de fer ennemis avec des canons porte amarres, munis de grappins (!!) et que des corps, en réserve derrière nous, continueront l'attaque.
- (3) C'est la mode dans la division décidément.
- (4) Il voulait avec lui un officier d'artillerie ; comme j'étais à Warvillers ce jour là, le Lt colonel m'a désigné pour ne pas se séparer de son vieux Martin. Le Cl Ladoux, qui me considérait un peu comme sa propriété, a été furieux qu'on se soit servi de moi sans son avis, et je n'ai plus guère été à Warvillers.

une des rares maisons encore debout. Le mouvement doit commencer à 17 h.30 ; l'artillerie est restée sur le terrain ; il pleut, il fait noir. Les fantassins se perdent ; une compagnie arrive cependant près de l'ennemi ; mais aux premiers coups de fusil, voilà toute la brigade partie comme une volée de perdreaux ; affolement du C¹ des Horts ; heureusement, le colonel Lagarrue, un vieux colonial, a plus de calme et remet tout en ordre vers minuit. A 4 h. du matin, je vais avec le C¹ des Horts voir nos progrès ; la route de Parvillers ; petit jour ; les fantassins sont en ligne et commencent à creuser après avoir gagné 7 à 800 mètres ; quelques coups de fusil. Nous passons la journée du 7 à Rouvroy, au téléphone ou en promenades. Le soir à 22 h., violente fusillade ; affolement de des Horts ; le calme revient, sans qu'on ait jamais su comment ça avait commencé. Le 8, nous sommes encore à Rouvroy ; la progression a été jugée insuffisante, et on doit la poursuivre cette nuit ; ça commence à 18 h.30 et c'est assez calme (quelques coups de canon), mais au matin on n'a guère avancé. Enfin le 9, cette plaisanterie cesse et nous quittons Rouvroy après 3 nuits sans sommeil.

Les 17 et 19 décembre, la 27^e div. fait deux petites attaques heureuses vers Lihu (29 et 52 prisonniers). Pour distraire l'ennemi, le 18, on nous fait tirer 1200 coups sur Parvillers, entre 6 et 7 h. du matin. Beau feu d'artifice.

Le 24, je vais à Harbonnières voir Jacques Rabut qui y arrive en voiture avec toute sa barbe et un camarade. Il est depuis 2 mois à la Cie 24/6 et fait de la guerre de mines du côté de Fay, Frise, ce qui n'a pas l'air de l'enchanter.

Le 7 janvier, le C^t Martinon est rappelé à l'intérieur pour faire des obus ; on lui fait un ordre de transport pour Paris ; ça fait rêver. Il est remplacé au 4^e gr. par le capitaine Pitrat, têtu et embêtant, au nom duquel Soudan a l'habitude d'accoler les épithètes les moins aimables.

Le 8 janvier, le général Baumgarten remet la croix d'officier de la Légion d'honneur au C¹ Ladoux épanoui ⁽¹⁾ ; il vente et pleut pendant la revue ; les hommes, comme tous les poilus du Quesnel, sont ignobles, et Mézières, un grand sous-lieutenant du Génie un peu timbré, passe au galop au milieu, à l'instant le plus solennel. En revenant le colonel

(1) Si épanoui que, lorsque le Lt colonel de Romanet lui offre, au nom des officiers du régiment, une croix, le Colonel Ladoux l'embrasse!!!

offre le thé au général Ruault et à ses officiers, mais il a bien du mal à placer son petit toast, le général ayant entrepris une dissertation sur le recul différentiel.

Le 11, le C^t Veyne, un fantassin, croit découvrir une nouvelle tranchée ennemie devant Fouquescourt ⁽¹⁾. Affolement de la division qui pense tout de suite à une préparation d'attaque ; je cours toute la nuit avec le capitaine Lambert pour mettre en batterie des pièces supplémentaires. Le 13, l'armée décide de faire bouleverser cette tranchée ; on s'y prépare pour la nuit comme à une grande bataille ; toute l'artillerie est sur pied ; le C¹ des Horts est dans tous ses états ; nous allons avec le général Baumgarten à Warvillers. A minuit, deux compagnies s'avancent, comblent la tranchée et reviennent sans qu'un coup de fusil ait été tiré ⁽²⁾.

Le 18 janvier, ayant mal aux dents depuis plusieurs jours, je me décide à aller à Amiens en auto ⁽³⁾. Je vois des tramways, des rues pavées, des magasins et des femmes. Curieux.

Le 23 janvier le 120 L démolit la tour de Parvillers pour le plus grand plaisir du général de Castelnau qu'elle obsédait depuis le début de novembre.

Le 24 janvier, aux essais d'un des nombreux engins de tranchée qu'on tente de mettre en service, une bombe Aasen éclate et tue le capitaine Lambert, deux officiers d'état-major et en blesse d'autres. Que c'est bête !

Le 29 janvier, Montgolfier s'abîme le genou dans une chute de cheval et reste au lit une quinzaine de jours.

Le 5 février à 7^h 3/4, bombardement du Quesnel ; il tombe une dizaine d'obus de 210, assez bien groupés autour du château ⁽⁴⁾. Un enfant tué, deux hommes blessés, une maison démolie et de grands entonnoirs de 5 à 6 m. de diamètre, voilà le résultat matériel, Mais la division,

(1) Elle y avait toujours été.

(2) Les Allemands ont dû rire en voyant ce haut fait mentionné dans le communiqué du lendemain.

(3) Je trouvais que ça ne faisait pas guerre.

(4) J'étais au château causant avec Essartier quand le premier est arrivé, projetant des éclats tout autour de nous ; nous fûmes si épatés que nous crûmes d'abord à un bombardement d'avions.

atteinte de folie, je crois, plie bagage et se sauve à Beaucourt ; il n'y a pas d'autre mot ; pendant 2 heures c'est un défilé d'autos, de fourgons nativement chargés, le G^{al} Ruault, les services suivent ; les poilus paraissent assez étonnés. Heureusement qu'ils n'en ont pas autant, dit le Lieutenant colonel.

Le 9 février, je retourne à Amiens ; le G^{al} Baumgarten est nommé au commandement du 11e corps.

Le 15 février, le colonel remet, dans le parc de Beaufort, la médaille militaire à Tancredi ; à la fin de la revue, Mme de Garsignies nous offre le champagne ; le colonel reçoit une note : il est nommé au commandement de l'artillerie du 14e corps ⁽¹⁾ ; il en éclate de joie.

Il nous quitte le lendemain pour aller à Caix et je rentre avec Montgolfier, attendant son successeur. Sera-t-il grand, gros, maigre ? Aura-t-il bon caractère ?

Le 19 février, arrive le colonel Chatin, venant de St Etienne où il dirigeait la manufacture d'armes ; c'est un homme grand, très myope, avec la figure hâlée et ridée, cheveux et moustache noirs, plantés un peu n'importe comment ; il a l'air brave homme comme tout, connaît ma famille, et le déjeuner, auquel vient prendre part, de Warvillers le Lieutenant colonel, est des plus cordiaux. Je crois que nous n'avons pas perdu au change.

Je reçois l'ordre d'aller s'installer à Caix ⁽²⁾, et nous y allons, Montgolfier, lui et moi, dans l'après-midi, pas fâchés de quitter la 62e division.

(1) Le général Camon est renvoyé à l'intérieur.

(2) Ceci est la suite d'une histoire. Le 12 février, le général Ruault s'étant absenté pour quelques jours, passe le commandement de l'AD 62 au Lieutenant colonel Boutroux qui vient bonnement annoncer cette nouvelle au colonel Ladoux. - "Eh bien ! et moi !" s'écrie celui-ci qui entre en fureur : "C'est de la sénilité ! etc." et le brave père Boutroux qui lui tape sur l'épaule : "Au moins, tu ne m'en veux pas...". Depuis ce jour là le colonel Ladoux faisait tout pour quitter Le Quesnel.

Correspondance de Victor Puiseux à sa famille : Décembre 1914

4 décembre : Mon cher père,

Ne sois pas trop étonné de me voir t'envoyer de l'argent ; je crois bien que c'est la première fois que ça m'arrive. Mais il n'y a vraiment pas moyen de dépenser son argent. Pour peu que la guerre dure et que Dieu me prête vie, je reviendrai millionnaire.

Peu d'événements viennent rompre la monotonie de l'existence. Je passe toujours mes journées dans un village que les allemands ont, je ne sais pourquoi, l'amabilité de ne jamais bombarder ; il y a des trous d'obus tout autour. C'est surtout avec le lieutenant-colonel que je vais en ce moment. Je crois que je vous en parle souvent ; il joint à beaucoup d'autres agréments, celui d'être alpiniste. Il est très bien avec Godefroy, il a fait la Meije, enfin ce n'est pas un gogo.

A propos de Godefroy, qui avait été blessé à la jambe au mois d'Août, il est revenu voici plus d'un mois, très bien portant. Mais il y a une quinzaine, il a eu un accident d'auto, d'assez fortes contusions et je crois qu'il est encore au repos.

J'avais demandé ces jours derniers à faire le métier d'observateur en aéroplane. Mais le colonel n'a pas laissé passer ma demande, je ne sais pourquoi ; il a déclaré, avec des phrases aimables, qu'il préférerait me garder.

Je n'ai pas eu le temps d'aller voir Bob depuis quelques jours. Mais il n'est pas perdu et ce sera, j'espère, pour bientôt.

... Touchez l'argent au bureau 52. Je crois que c'est celui de l'avenue d'Orléans....

5 décembre. Ma chère mère.

Je reçois de Madeleine et de toi des lettres du 28 novembre qui me font le plus grand plaisir.

Certainement, je suis trop riche et l'argent m'arrive de tous les côtés.

Donne 200 fr. au patronage et 100 frs à chacun de tes 2 hôpitaux. Il faudra aussi payer mes uniformes, et donner des étrennes à ma filleule, quelque chose qui lui fasse plaisir. Avec le reste (j'ai envoyé 500 frs il y a quelques jours) achète - si tu n'en vois pas de meilleur emploi - des bons de la Défense Nationale ou quelque chose d'analogue.

Tu dois être fatiguée, ma petite Maman, et c'est défendu. (Tu me demandes si j'ai reçu toutes tes lettres et tu m'écris "t'en manquent ils ?") Il faut te reposer et que, quand ils reviendront, tes fils te trouvent encore plus jeune qu'au départ.

Je vois avec peine que vous paraissiez beaucoup plus impatients que nous. Il faut bien vous persuader que ce sera long, très long. Et je serais navré que ce fût autrement. La France a fait un grand effort. Il faut qu'elle en soit payée. Et je vous assure que notre vie actuelle n'a rien de fatigant, ni même de pénible - pas même pour les fantassins pour qui on a organisé des tours fréquents de repos. Ca durera ce qu'il faudra ; nous y sommes tous disposés, et je ne veux pas entendre parler de paix avant la victoire, avant une victoire complète et glorieuse.

Du reste, les Anglais seront là pour nous rappeler que le courage est fait autant de ténacité que d'élan. "On n'a pas le droit d'être déprimé quand il s'agit du salut même de la Patrie", disait l'autre jour le Général de Castelnau dans un ordre. Plus encore que des soins, il est utile de répandre autour de vous le courage et la confiance, et la difficile patience.

Nous vaincrons.

(en P.S.) : M.L. revient-elle à Paris ? (Marie-Louise Petit).

6 décembre. Ma chère Madeleine

La circonstance où je t'écris est beaucoup plus intéressante que cette lettre même. Mais dame censure ne laisserait sans doute pas passer des révélations aussi compromettantes. Retiens seulement la date. Je vous raconterai cela plus tard. Nulle inquiétude du reste à avoir sur mon sort. Je vais admirablement et suis en train de prendre mon café au coin du feu en fumant un bon cigare.

7 décembre. J'ai interrompu ma lettre hier soir à 11 heures - et ce n'était pas pour dormir.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Maman du 2 décembre (Austerlitz !) qui me donne de bonnes nouvelles. Mais, ne m'écrivez plus comme à un civil ; je ne sais plus trop où j'habite. Quelle imprudence d'avoir payé mon tailleur avant que j'aie rien reçu !

Il fait ce soir un grand vent et de la pluie, comme dans les passages tragiques des feuilletons.

8 décembre. Il est écrit que je n'arriverai pas à finir cette lettre. C'est à croire que le seul fait de m'asseoir déclenche fusils et canons ! Enfin, ce matin, tout paraît presque tranquille.

Je n'ai pas vu Bob depuis longtemps (23 novembre, je crois) et ne puis dire quand je pourrai retourner le voir.

Dès que le coup de feu de ces jours-ci sera calmé, je me mettrai à ma topographie. H.n'en a pas été nommé chef, sans doute parce qu'il doit y avoir certaines jalousies entre lui et le Service géographique de l'armée. Mais il s'en occupe à titre officieux.

Les nouvelles que vous me donnez de chacun m'intéressent vivement. Continuez. Il y a certainement des amis et parents dont je n'ai pas entendu parler encore depuis le début de la guerre.

Je représente actuellement l'artillerie auprès d'une brigade d'infanterie. C'est assez amusant, car le général me demande ce qu'il faut faire chaque fois qu'il a besoin du canon, et c'est moi qui commande ; seulement, ça manque un peu de confortable. Je voudrais bien un jour pour dormir et me raser. Mais le général a déclaré que j'étais l'homme indispensable. C'est très flatteur, mais... j'ai sommeil !

Au revoir, ma chère petite soeur.... Bon anniversaire !

signé : Victor Puiseux

Cartes des 8 et 9 décembre

Encore une veillée des armes qui se prépare, mon cher père ; j'ai une barbe de 4 jours ; j'en suis honteux : ça ne m'était pas arrivé depuis le début de la campagne.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de mère du 1 décembre, hier une du 2. En somme je reçois tout, mais bien irrégulièrement. J'ai reçu aussi un mot de mon oncle André (Puisseux) qui me parle de la cheminée de la Croix du Nivolet. Ce sera peut-être pour l'été prochain... ou le suivant.

Tout va toujours bien ma chère mère, sauf la poste. Je reçois aujourd'hui ta lettre du 8 novembre ! et je n'ai toujours vu aucun des paquets annoncés (jambières, vêtements, etc.).

Je vais bien ; je viens de me raser (depuis 5 jours !) et j'ai sommeil.

11 décembre. Ma chère mère

J'ai reçu hier un paquet, venant je crois de Madeleine, et contenant de la lecture, chose rare et précieuse, car une bonne moitié du métier militaire consiste à attendre. Merci mille fois.

Depuis 4 ou 5 jours, par exception, j'ai été très occupé, jour et nuit. Ces marches vers l'inconnu, dans la nuit, dans la pluie, dans la boue, avec un grand vent, avec le sifflement soudain des balles ne manquent pas de pittoresque. L'autre nuit, au cours d'un petit engagement, un Allemand emmenait un des nôtres prisonnier ; et cet imbécile (c'est du Français que je parle) criait "Ne me faites pas de mal, mon bon monsieur",

pendant que l'autre lui piquait le dos avec sa baïonnette pour le faire avancer. Mais ce boche n'avait pas de boussole et a ramené son prisonnier vers les lignes françaises, où un coup de fusil a mis fin à ses exploits.

Je suis allé ce matin à 86 m. (soyons précis) des tranchées allemandes. J'y ai trouvé un joli poste d'observation, et de nombreux fantassins dans leurs trous, fumant leur pipe et tirant de temps en temps sur quelque chose qui dépasse de l'autre côté.

Il paraît qu'il y a eu une attaque allemande cette nuit, repoussée bien entendu ; mais j'avais du sommeil en retard et je ne m'en suis guère douté. Avez-vous vu que les communiqués officiels continuent à parler de nous, quand je m'y mets.

J'ai reçu une carte de Bob qui s'est éloigné de moi, pas beaucoup, mais assez pour rendre le voyage difficile.

Le "cri de Paris" est une bonne idée ; ça m'amuse. Envoyez-moi le Cri de Paris.

13 décembre 1914.

Mon cher père, j'ai reçu hier ta lettre du 6 décembre, accueillie avec joie comme toutes les précédentes. Tu as l'air de mépriser un peu nos opérations topographiques. Ce n'est pas seulement un passe temps ; il s'agit surtout de lever le plan des défenses ennemies et j'espère bien que l'ennemi pourra constater à ses dépens la précision de mes opérations. Les Allemands du reste se sont bien aperçus que le théodolite est un instrument dangereux et, l'autre jour, ils n'ont pas hésité à tirer sur Helbronner qui faisait une station et qui a été renversé par l'éclatement d'un obus. Le brave homme, qui n'a pas eu souvent l'occasion de voir de près des projectiles ennemis, en est encore un peu ému.

Et maintenant nous défilons nos instruments aux vues de l'ennemi avec le même soin qu'un pièce de canon.

Je ne sais si tous les gros canons allemands sont usés ou démolis, mais ils ne nous tirent plus dessus qu'avec un vieux modèle ; une espèce d'obus de 120 qui arrive avec le ronflement imposant d'une grosse marmite, et qui n'a à la fin qu'un ridicule petit éclatement tout juste bon à faire sauter Anne-Marie si elle tournait le dos.

On vient de nous donner une nouvelle adresse ; je ne sais si elle aura plus de succès que les précédentes ; vous pouvez toujours essayer :

6e régiment d'artillerie

Secteur postal n° 122

Il ne faut pas nous en vouloir si la guerre dure encore. Nous faisons ce que nous pouvons. Mais tant qu'il y aura des Allemands en France on n'a vraiment pas le droit de s'impatienter.

15 décembre.

Ma chère mère, j'ai reçu hier mes uniformes qui me vont admirablement. Quant aux lettres, c'est bien rare en ce moment, et voici plusieurs jours que je n'ai de nouvelles.

Comme bien bonne histoire, il y a celle des 60 ou 100 Allemands qui, l'autre jour, dans une attaque de nuit auraient franchi nos tranchées et ne les auraient pas repassées. Et les fantassins affirment qu'ils sont actuellement cachés dans nos lignes. Le quartier général s'est ému ; on a organisé des battues sans résultat ; les sentinelles tirent des coups de fusil sur tout ce qu'elles voient la nuit ; l'une d'elles prétend les avoir vu se diriger vers une carrière souterraine et très profonde des environs. Personne n'ose entrer dans ce boyau noir qui renferme 60 Prussiens enragés. Alors on a muré la porte. Inutile de dire que je ne crois guère à l'existence de ces prussiens fantômes. Mais on se distrait comme on peut.

Car on n'a toujours pas grand'chose à faire. Tout est si bien organisé maintenant, depuis le temps qu'on est là, que chacun n'a presque plus rien à faire. J'ai ce passe-temps topographique qui me fait faire des promenades à cheval, et puis on discute interminablement sur la guerre.

Au revoir, ma chère maman.....

V. Puiseux.

16 décembre 1914.

Mon cher père, je reçois aujourd'hui ta lettre du 9 en même temps qu'une de maman du 10 (n° 64). Les nouvelles que vous me donnez me font le plus grand plaisir. Maman me demande pourquoi je n'écris pas mon journal. Les extraits qu'on me communique de celui de Jacques R(abut) sont certainement très intéressants. Mais puisqu'on nous le défend, pourquoi le faire ?

J'ai déjà eu la faiblesse de vous dire où j'étais, et il n'y a pas grand mal à raconter les mêmes incidents de chaque jour ; mais le plus intéressant, c'est certainement ce qui se rapporte à l'avenir, ou ce qui a une portée un peu plus générale ; ces choses là j'en suis assez bien informé, et si mon journal ne les mentionnait pas, il vous donnerait une image bien infidèle de mes impressions. Je vous promets, si je reviens, de vous raconter tout ce que vous voudrez, et peut-être plus de choses que vous ne voudrez. Les impressions sont si vives que je crois bien me rappeler jusqu'aux moindres détails de tout ce que j'ai fait depuis 4 mois $\frac{1}{2}$. Du reste, je prend des notes.

Quatre mois et demi, c'est quelque chose dans la vie d'un homme. Mais dans la vie d'un peuple, ce n'est rien. Et il faut bien s'élever un peu au-dessus des questions de personnes pour juger d'un aussi grand événement. Si ce n'est pas nous, ce seront nos enfants qui profiteront de nos peines ; et voilà tout. Mais il ne faut pas s'impatienter pour une année de guerre de plus ou de moins.

Il ne faut pas non plus accuser les chefs d'incapacité ; à la guerre, on ne fait pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut. Avec les armes actuelles, il faut l'avoir vu pour s'en rendre compte, c'est un exploit extraordinaire que d'enlever une tranchée ; il faut pour cela que l'ennemi, démoralisé, se soit enfui à votre approche. Je prétends qu'une tranchée, avec un réseau de fils de fer devant et une mitrailleuse dedans, est imprenable ; on peut amener devant 1000, 10 000, 100 000 hommes, la mitrailleuse les couchera tous sans qu'ils puissent faire les 100 derniers mètres.

Maintenant, nous avons une arme extraordinaire qu'ils n'ont pas : c'est notre obus explosif de 75. C'est un obus contenant uniquement de la mélinite ; ils en ont bien aussi, mais inférieure, pour deux causes : d'abord, ils n'ont pas osé dépasser, pour leurs obus, la charge de mélinite à laquelle peut résister le canon en cas d'explosion de l'obus dans l'âme de la pièce ; ce qui fait que pour le calibre correspondant (77) ils n'ont qu'une charge de 125 gr. au lieu de 825. Il faut aller jusqu'à leur calibre de 15 cm. pour trouver une charge analogue. D'autre part, l'effet de cet obus s'exerce presque uniquement suivant une perpendiculaire à la trajectoire au point d'éclatement : c'est le coup de hache, qui, se produisant au-dessus d'une tranchée, détruit tout ce qui s'y trouve. Or les fusées qu'on met d'ordinaire aux obus - et ils n'ont que celles là - font éclater le projectile soit au contact du sol, soit avant ce contact ; dans le premier cas, il se produit un entonnoir et des effets très locaux (témoin moi et mon cheval), la plus grande partie de la force vive se perdant dans le sol ; dans l'autre cas, l'écart probable est très grand, et le coup de hache se produit tantôt 20 m. en avant de la tranchée, tantôt 20 m. en arrière. Notre obus, au contraire, touche

terre, ricoche en l'air et éclate quelques centièmes de seconde après le contact ; l'erreur relative de la fusée est la même, mais se rapporte à un trajet d'une dizaine de mètres au lieu d'un parcours de plusieurs kilomètres. On arrive ainsi à placer les éclatements rigoureusement à l'endroit voulu. Enfin notre pièce a une rapidité et une mobilité de tir absolument démoralisante pour ceux qui y sont soumis. Cette qualité a son défaut : c'est qu'on n'arrive pas à alimenter cette pièce qui peut dévorer en quelques minutes tous les approvisionnements qu'on lui amène. Mais que nous ayons des obus à volonté, et nous tuerons tous les Allemands qui seront devant nous.

C'est ainsi que les Serbes qui ont reculé faute de munitions, ont tout bousculé le jour où la France a consenti à leur envoyer des obus de 75.

Excuse, mon cher père, ce cours d'artillerie. Ce sont des choses auxquelles j'ai beaucoup de raisons de m'intéresser vivement en ce moment ; ce matin, encore, je n'avais pas mis mon couvre képi et ces idiots m'ont suivi toute la matinée avec leur ridicule petit 77 - et 5 minutes de retard.

Au revoir, mon cher père, je t'embrasse de tout mon coeur et vous souhaite à tous bon courage. Vous verrez que vous serez bien plus tranquilles après la guerre qu'avant.

V. Puiseux.

19 décembre 1914

Ma chère mère, je reçois aujourd'hui ta lettre du 12 avec beaucoup de nouvelles qui m'intéressent vivement. Je reçois aussi le paquet de mes jambières. Comment ferai-je pour déménager, si jamais il faut s'en aller ! Enfin, nous n'en sommes pas là.

Je lisais aujourd'hui un article de journal suisse - Nous avons une demi-douzaine de journaux par jour, sans compter les bulletins de renseignements de l'état-major, sans compter les illustrés comme l'Illustration, la Nature, les Annales du Rire, etc. ; tu vois que nous ne sommes pas à plaindre. Je reviens à mon article suisse qui examinait ce qu'il faudrait pour que l'un des deux partis soit vainqueur. Il disait que les Allemands ne pourraient se déclarer vainqueurs que le jour où ils auraient envahi la France au moins jusqu'à la Loire, la Russie jusqu'à Petrograd ou Moscou et anéanti la flotte anglaise. C'est donc nettement impossible. Mais à la condition que nous ne nous lassions pas. Il ne faut pas en être à quelques mois, au besoin, à quelques années près. Savoir attendre, savoir durer, s'habituer à cet état de guerre comme à un état normal, en atténuer autant que possible les rigueurs, c'est notre plus strict devoir.

Je reconnais que la patience serait infiniment plus facile s'ils n'étaient pas chez nous, mais ce n'est pas avec des récriminations qu'on les fera partir. On fait comme on peut.

Je crois que mes lettres sont un peu comme des sermons ; mais je trouve que ce sont des idées tellement essentielles, qu'il est tellement indispensable que la confiance règne, non seulement pour l'action militaire, mais pour toute la vie du pays, que je ne me lasserai pas de vous répéter que ma confiance à moi est inaltérable, même s'ils prenaient Varsovie, même s'ils entraient à Paris. Ma patience l'est moins, certains jours ; mais je m'en veux.

Je vais toujours très bien ; je galope un peu tous les matins pour aller faire de la topographie, et je n'ai pas beaucoup plus d'une chance sur 30 000 (c'est la normale en temps de paix) pour mourir un de ces jours. L'élément militaire est toujours un peu trop dominant sur la région et l'élément féminin un peu trop absent. (Il me semble que j'aurais un plaisir rare à aller au bal - je me marierai en rentrant). A part ça, et avec une petite permission de temps en temps pour aller vous voir, je me sens tout disposé à faire la guerre jusqu'en 1950..

Je vous embrasse de tout coeur. V.P.

22 décembre 1914.

Ma chère Madeleine, j'ai reçu hier la lettre de Maman n° 66 du 14 décembre. Tu la remercieras bien de m'écrire aussi régulièrement. J'ai reçu en même temps une carte de Jo(seph Petit) du 17 novembre. O siècle de la vitesse ! Les lettres mettent un mois à parvenir, et nous faisons 100 mètres par semaine !

Mais il faut avoir confiance dans l'épuisement allemand. Les économistes lui assignaient un terme de 8 mois pour mourir de faim. En voici bientôt 5 et déjà ils courent après l'or, le cuivre, le blé, l'acide sulfurique. Vois-tu les Allemands sans poudre ? C'est ça qui serait drôle ! Et pour la bataille à coups de poings, je me sens un peu là, dans une forme splendide.

Vous vous lamentez toujours un peu sur les malheurs de la guerre, les gens qui sont tués, qui perdent un bras. C'est curieux comme ici nous sommes loin de cette mentalité. Ce n'est pas l'heure de la pitié pour nous qui devons vaincre.

L'autre soir, en l'honneur de la St Nicolas (calendrier russe), nous avons envoyé, de nuit, 200 obus en 2 minutes sur un village allemand qui n'avait jamais été bombardé. Comme dit le Lt colonel : "Si on commence à se faire des crasses..."

Voilà le vagemestre qui part, ma chère soeur, et je te dis au revoir
signé V. Puiseux.

....

22 décembre 1914 - 141^e jour de la guerre

Ma chère mère, j'ai reçu hier le paquet que vous m'avez envoyé, contenant l'Avant guerre de Daudet, et un grand nombre de choses savoureuses. Inutile de vous dire que ça m'a fait le plus grand plaisir. Deux observations : ne m'envoyez pas de journaux, même illustrés, j'en ai à profusion (à moins toutefois qu'il n'y ait quelque chose de spécialement intéressant) et j'aimerais bien des bouquins qui ne parlent pas trop de la guerre ; on n'en sort plus. Pourriez-vous m'envoyer un livre de Kipling, par exemple "L'entente cordiale" !

Pas de grands événements de mon côté en ce moment. Mon travail topographique prend corps malgré le mauvais temps fréquent. C'est très amusant parce que je centralise tous les renseignements sur la défense ennemie devant nous et ça me met au courant de bien des choses.

J'ai pris rendez-vous avec Jacques (Rabut ?), après-demain. Ne prends plus la peine de me copier son journal, ma chère maman ; ce doit être bien ennuyeux (pour toi - pas pour moi).

Les boches sont probablement toujours en face, mais ils ne s'agitent pas beaucoup. J'ai trouvé hier un morceau d'obus pesant 15 kgs. C'est bien d'eux, ça. Il y a de quoi tuer 40 fois le même homme au lieu que nous nous en aurions fait une centaine ou un millier de morceaux. Mais c'est Kolossal. Soyez tranquille, nous les aurons. Mais les fils de fer sont une fichue invention.

Ce morceau d'obus dont je vous parlais avait eu l'esprit de laisser un long sillon qui m'a permis de déterminer très exactement la position de la batterie et de la faire copieusement arroser.

Je crois que ce que j'écris est un peu décousu. N'y fais pas attention. Je suis tout le temps dérangé.

Très bien le discours d'Appell à l'Académie.

26 décembre.

Ma chère mère, avant-hier soir en attendant minuit nous étions assis et personne ne parlait. On pensait, j'imagine, aux douces soirées de famille, à la quiétude du coin du feu les soirs de Noël. Et presque régulièrement le canon faisait trembler les vitres, pour nous rappeler que tout près il y avait là une bande de sauvages armés de tous les engins de destruction connus, et qui cherchaient à passer, à venir tuer, brûler, dévaster. L'heure n'est pas aux rêves tranquilles : "Héritiers

du plus formidable fardeau de gloire qu'un peuple puisse porter".

Et ici il ne suffit pas de vaincre ; tous les jours nous avons des victoires ; mais nous n'en sommes plus aux temps où un combat heureux livrait une capitale. Il faut détruire cette race, et ce sera long. En 8 mois $\frac{1}{2}$ paraît-il ils doivent épuiser leurs approvisionnements, mais il ne suffit pas qu'ils soient affamés ; il faut qu'ils soient morts de faim. Il faut qu'on n'en entende plus parler.

Il fait un beau froid sec ; les chevaux glissent sur le verglas. Les troupes sont fraîches.

J'ai vu Jacques avant-hier ; je suis allé vers lui à cheval ; il est venu à ma rencontre en cabriolet. Il a une superbe barbe et un charmant embonpoint. Il n'est comme moi que momentanément détaché dans une division, et comme tous deux nous faisons partie d'éléments dépendant du corps d'armée, nous nous retrouverons forcément dès que la situation changera.

J'ai lu avec grand intérêt les extraits du Livre Jaune publiés dans le Temps. Vos livres aussi me font plaisir, en particulier Ch. Péguy que j'ai beaucoup goûté. Art Roë aussi a été tué à l'ennemi dans les Vosges. Quant à Daudet, c'est un énergumène ; il a raison sur un certain nombre de points, probablement, mais quelle exagération, par exemple à propos des Hauts Fourneaux de Caen. À propos de bouquins, je voudrais qu'on m'envoie "Les vivants et les morts" de Mme de Noailles qui doit être dans ma chambre - à moins que je ne l'aie prêté à M.L.

Je travaille toujours à ma topographie pour le général de Castelnau. Ça ne vous fait pas plaisir cette quantité de noms à particules qu'on voit enfin réapparaître aux premiers rangs ? Je crois que je vous ai raconté dans une lettre l'enterrement d'un capitaine de chasseurs tué à l'ennemi, cérémonie accompagnée de canon. C'était le bataillon du C¹ de Pighetti de qui Barrès a parlé dans l'Echo de Paris. Quel chic type c'était ! Promu commandant, décoré, deux fois cité à l'ordre de l'armée, cinq fois blessé, il s'est fait tuer dans le Nord. Ce sont toujours les mieux qui se font tuer.

Je viens de relire ma lettre et je m'aperçois une fois de plus que je n'ai aucun talent épistolaire ; je pense que vous ne m'en voulez pas ?

28 décembre 1914.

Mon cher père, c'est sans doute la première fois que je dois vous faire par écrit mes vœux de nouvel an. Je souhaite bien entendu de vous retrouver tous le plus tôt possible, en bonne santé avec toutes les raisons possibles d'être heureux. Mais ce n'est pas une année comme les autres qui va s'ouvrir, et sans doute on en répétera longtemps la date. Aussi ne doute pas que notre vœu le plus cher à tous ne soit la victoire. (Le 18 juin par exemple, à Waterloo ; ce ne serait pas mal placé). On sera si bien après.

Je crois que Bob m'a tout à fait quitté et j'ai bien peu de chances de le revoir avant longtemps, ce qui ne l'empêchera pas, j'espère, de bien se porter et d'acquérir de nombreux galons.

En P.S. : Merci Béatrice pour tes chocolats exquis (1)

(1) Etait-ce en guise de dragées de baptême de Béatrice Michelin (?)
N.D.T.

Carte du 29 décembre 1914.

Ma chère mère, je viens de recevoir ta lettre du 21 décembre. Les détails que tu me donnes sur l'état d'esprit de nos cousins et amis m'intéressent vivement. Raconte-moi encore les opinions des gens ; ça m'amuse.

Je t'ai envoyé 2 paquets de lettres, carnets, etc. Tu n'as qu'à me les garder. Pourrais-tu m'envoyer de la poudre dentifrice. Je n'en ai plus (c'est une veine de ne pas avoir mal aux dents). Merci pour les chocolats de Béatrice qui sont délicieux.

Je t'embrasse mille fois. Bon anniversaire.

30 décembre 1914.

Ma chère Madeleine, oui, voilà 5 mois que nous descendions dans la vallée parmi les hommes. Depuis lors, ils s'entretuent. Quand je pense à ce qui s'est passé depuis lors !

Nous étions dans les Vosges. On se battait joyeusement, avançant, faisant des prisonniers, prenant des canons. Nous ne savions pas nous battre comme il faut maintenant ; nos élans réussissaient, mais à quel prix ! Le 25 août, ordre de se replier sur la Meurthe ; c'était le contre-coup d'un recul du 15^e corps à Sarrebourg. Nous nous sommes repliés avec la consolation que ce n'était pas là que se jouait la grosse partie. Et nous ignorions tout ce qui s'était passé depuis Liège. Cette irruption en France de deux millions d'Allemands, organisés eux, préparés à la guerre, sachant la faire, sachant ce qu'ils voulaient : envahir la France et la réduire en quelques semaines. Si c'était arrivé, pourtant ! C'est vers le 6 septembre que nous avons appris soudain qu'ils étaient à Meaux et que la grande bataille était engagée. Et le 10, la victoire de la Marne était décidée ; nous avons formé le pivot qui ne céda point. Quel miracle que cette victoire qui nous sauva ! Quand on pense à la manière dont nous nous battions alors, à tout ce qui nous manquait et que nous avons maintenant ; c'est à n'y rien comprendre. Mais quoi ! La France ne pouvait pas finir ainsi.

Le moment terrible est passé. Tous les moments pénibles ne le sont pas encore. Mais qu'est-ce que notre peine ? Nous nous battons méthodiquement, sans rien risquer d'aventuré, ni rien livrer au hasard. Nous sommes sûrs de les réduire. Moi qui me figurais la guerre tout en massacres, en pillages en incendies ! Tout est réglé, ordonné, bien mieux, bien plus strictement qu'en temps de paix.

Merci pour ta lettre qui m'a fait bien plaisir avec ses histoires.... et la citation d'A. Michel ; félicite de ma part sa famille ; j'en suis très content et non étonné ; des gens de notre milieu peuvent-ils ne pas bien se conduire.... ?

31 Décembre 1914.

Ma chère Maman. Je reçois aujourd'hui ta bonne lettre du 25. Tu me demandes si tu pourrais me voir, à la rigueur ce serait possible de se rencontrer à Amiens ; mais d'une part, ça m'ennuie de demander une faveur tant qu'il y aura des Boches en France ; d'autre part, à quoi ça nous avancerait-il ? Je me félicitais au contraire d'avoir évité au départ "la larme sur l'épaule droite", le mouvement le plus difficile qu'on exige du militaire. Nous avons fait le sacrifice de ne plus nous revoir ; inutile de lésiner ; faisons le complet ; ce sera moins dur et nous nous retrouverons, j'espère, dans des jours meilleurs.

Je vous ai envoyé un ordre de Joffre. Je me permets de trouver ça regrettable. Mais je crois que l'ordre susdit était surtout destiné à être lu par les Allemands ; il ne s'agit pas qu'ils envoient quelques corps d'armée de plus en Russie. Mon impression personnelle est que nous n'attaquerons guère avant le printemps - et encore, ce n'est pas sûr. Tout ce qu'on fait c'est pour vous faire prendre patience.

Au revoir ma chère Maman. Je vais bien, je vous aime bien et vous embrasse bien.

V. Puiseux.

III - 19 février 1915 - 26 septembre 1915

DANS LE SANTERRE - LA GUERRE DE SIEGE

2 - Caix - 19 février - 22 avril 1915

Caix, chef lieu du corps d'armée est un village montueux, chose rare dans le Santerre. Nous nous installons tout au bout du village, loin des Etats-majors, dans la ferme du père Rinny : un bureau et une salle à manger qui donnent sur une cour avec un tas de fumier, des poules et nos chevaux.

Notre vie est plus calme que jamais. Le colonel commande administrativement les groupes du 6e qui sont, au point de vue tactique, détachés dans les divisions. Nous sommes séparés du Lt colonel de Romanet, installé à Beaufort avec Messier et Martin et qui commande l'ASN 62 DI ⁽¹⁾. Chaque jour amène son contingent de paperasses dont Montgolfier s'occupe beaucoup plus que moi ; chaque jour aussi le colonel va avec l'un de nous voir l'un ou l'autre des groupes : à Warvillers, Beaufort, Vrély, Rouvroy, Framerville.

Ces vagues occupations nous laissent bien du temps ; nous invitons à déjeuner des officiers du régiment ou des amis du colonel (C¹ Braconnot) (Feuilly) ⁽²⁾, car maintenant nous ne sommes plus sous le régime de la laderrie. Nous voisinons avec les officiers de la brigade d'artillerie (C¹ Ladoux, C^t de Jubainville, capitaine Bonfils puis capitaine Champon, capitaine Helbronner, Lt Rouger). Nous allons nous promener à cheval, Montgolfier et moi, ou à pied, avec Rouger, dans la vallée de la Lerce joliment plantée de grands arbres. La grande distraction du colonel est d'aller jusqu'à un point dominant, d'où l'on regarde longuement l'horizon en énumérant tous les clochers et en suivant les tirs contre avions.

Je vais à Amiens le 2 mars avec Rouger, et le 16 mars j'y retrouve ma famille que je n'avais pas vue depuis le 1er août 1914. Quel bonheur ! Nous recommençons cette petite fête le 30 mars et nous la ratons le 20 avril ⁽³⁾.

(1) Artillerie du secteur nord de la 62e division d'infanterie - car la 62e n'est plus DR (division en réserve) par ordre du général Joffre; elle le méritait pourtant bien.

(2) Feuilly est un gros lieutenant de réserve, bon garçon, qui aide Helbronner dans sa géodésie. Helbronner a une façon spéciale d'aider à l'établissement du plan directeur ; il détermine au centimètre près la position de tous les poteaux télégraphiques, bornes, etc. qui sont hors de portée du canon ennemi.

(3) Le CA était dans tout le feu de la préparation d'attaque sur Chaulnes.

Au point de vue militaire, c'est le grand calme. Nous reprenons contact avec le 2e gr., toujours installé à Framerville ; ses batteries sont en position devant Framerville et autour d'Herleville ; tandis qu'à la 62e div., on ne peut se masquer que derrière les villages et les bois, ici le terrain est vallonné et on trouve des défilements propices ; aussi les batteries ne sont-elles jamais bombardées.

Le 3 mars, l'AL 14 est dotée d'un 5e groupe pour remplacer le 1er : c'est le groupe Stacchini, formé de batteries de montagne qui ont été successivement armées de 65, de 95, de 90 et enfin de 75. Il y a là, en dehors du petit Corse, toujours aussi dégoûtant, Thellier de Neuville, un camarade de Martin, ouvert et agréable ; Léonardon, brun, sombre, et qui vous parle bas dans la figure ; Didelet, un de mes conscrits ; le cap. Mangin-Lecreulx, long, maigre et pointu ; le cap. Bernard, incolore (ancienne batterie de Michal) ; le cap. Gibrat avec un petit gosse de sous-lieutenant, Chassagne ; on dirait le père et le fils. Ils cantonnent à Framerville et sont en position près d'Herleville jusqu'au 1er avril⁽¹⁾, date où ils passent au nord de la route et vont cantonner à Proyart.

L'activité est toujours très réduite devant nous. On se perfectionne dans la guerre de siège ; les réseaux téléphoniques croissent chaque jour ; les abris se font plus solides et plus confortables ; les batteries sont nuit et jour sur le terrain ; chaque point de tranchées ennemies est repéré, et en une minute, de jour ou de nuit, on obtient un coup de canon à l'endroit qu'on désire : c'est la distraction de l'infanterie ; pour parer aux attaques, on a créé le tir de barrage : 3 minutes après l'alerte, il est tombé sur tout ou partie du front un obus tous les 25 m. devant les tranchées ennemies ; une escadrille d'aviation (MF 20) est rattachée au corps d'armée, et on fait du réglage par TSF.

Du 1er au 15 avril, je vais faire un stage à Framerville à la 4e Batterie : cap. Balambois, brave homme actif, aimable et qui ne craint pas de se faire valoir ; non plus que Vachon, son lieutenant. On dîne avec l'état-major du groupe : le petit père Bouffard, Michaud (qui présente cette particularité d'écrire à sa fiancée cent pages de correspondance par jour, et d'en recevoir autant), M. Métral, vétérinaire qui soignait

(1) Sauf la batterie Gibrat en position près de Rosières.

avant la guerre les chevaux du Khédive et qui élève un jeune renard, Brachet, l'officier d'approvisionnement, très gentil garçon, qui nous fait de la musique le soir...

La plus grande partie de mes journées se passe à Herleville, à quelques centaines de mètres des boches, chez une vieille paysanne dont la ferme a une aile démolie par un obus allemand, l'autre par un obus français (le village a été pris et repris en septembre 1914). De temps à autre, les balles sifflent, les obus tombent au voisinage, mais cela n'empêche pas notre brave femme de soigner tranquillement ses poules.

Une ou deux fois par jour, on va faire la tournée des tranchées du bois étoilé, causer avec les fantassins, regarder au périscope les tas de terre d'en face et y envoyer quelques coups de canon; souvent les boches répondent; ce sont les grandes séances. Je passe quelques nuits à la batterie dans une tranchée confortablement meublée d'un sommier.

Le jour de Pâques je suis de service pendant 24 heures à Foucaucourt : des ruines alignées le long de la grand'route; la dernière maison, celle du perceur, domine les tranchées; il y a là 2 pièces détachées qui ont l'ordre inexécutable de tirer en cas d'attaque de nuit.

Le 15 avril, on nous annonce qu'une nouvelle division, la 154e (général Rabier), arrive au corps d'armée. Le C¹ Chatin est désigné pour prendre le commandement de l'AD 154. Sous la conduite du général Lancrenon, on l'envoie avec le général Rabier visiter le secteur Fontaine la Cappy, bois touffu, bois commun, Foucancourt.

D'autre part, le colonel Moraillon arrive à Caix avec une batterie de 220. Les tournées Moraillon sont généralement le prélude d'une action offensive; on chuchote partout des secrets; on prépare des positions de batterie; on parle à mots couverts d'une attaque de Chaulnes. Que va-t-il se passer?

Il ne se passe rien du tout. Etait-ce une feinte qui a trompé jusqu'au colonel Ladoux? Etait-ce un projet sérieux qu'ont dérangé les affaires d'Ypres?

3 - L'AD 15422 avril - 2 août 1915

Le 22 avril, tout est changé. Le corps d'armée étend sa gauche au Nord de la Somme jusqu'à Montauban (28e div.), sa droite restant à Maucourt (27e div.) et la 154e div. entre en ligne au centre, de Dompierre exclus au bois étoilé inclus. Tous les QG ⁽¹⁾ se déplacent : le CA va de Caix à Villers Bretonneux ⁽²⁾, la 28e div. de Méricourt à Bray, la 27e de Rosières à Harbonnières et la 154e va s'installer à Méricourt. Le colonel Chatin va prendre le commandement de l'AD154, et le Lt colonel de Romanet va à Suzanne pour commander les 2 groupes AD 28 qui passent au nord de la Somme.

Nous allons donc à Méricourt, petit village au bord de la Somme, et nous succédons à l'AD 28 dans une maison sans étages, abandonnée et assez délabrée, mais suffisante pour nous y caser tous, y compris le personnel et les chevaux, et pourvue d'un charmant jardin ; on est bien chez soi dans un petit coin tranquille et verdoyant ; c'est délicieux. La division est au château.

Le colonel prend un troisième adjoint, le sous-lieutenant Villa, du 4e groupe, dans le civil banquier à Millau ; il est grand, amateur de cheval, gentil garçon, mais d'esprit peu militaire.

Pendant quelques jours, nous avons une situation assez ambiguë, les relèves d'artillerie n'étant pas achevées. Le 25 avril au soir, le colonel prend le commandement de l'AD 154 composée de la batterie de 120 L, Limon, des groupes Bouffard, Stacchini et Grange (provisoirement). La nuit même, l'ennemi fait sauter une mine devant Dompierre, et un vif combat se livre autour de l'entonnoir dont nous restons maîtres ; les tirs de barrage ont fonctionné, et ce fut, paraît-il, un grand vacarme (je dormais).

Le 27 avril, le groupe Pitrat vient relever le groupe Grange sur ses positions autour de Chuignes ; le pays est joli, creusé de ravins profonds (pour le Santerre). Les positions que trouve le 4e groupe lui font agréable oublier celles de Rouvroy.

(1) Quartiers généraux

(2) Le colonel Ladoux est nommé général.

La 12e batterie est à la lisière d'un bois, en avant de Chuignes, les deux autres dans le ravin qui va vers Framerville ; dans ce même ravin, on trouve, plus au sud, deux batteries du groupe Stacchini, le PC du cap. Stacchini ⁽¹⁾ : une petite cabane dite "Blancs Rideaux"; et la batterie de 120 L.Limon, au sud de la route, deux batteries du groupe Bouffard.

On tire sur des minenverfer ; on fait des réglages par avions (antenne de Chuignes, antenne de Wauvillers) ; le 30 avril on nous donne 3 canons de 58, un nouveau modèle de lance bombes. Le 1er mai, la batterie de 155 CTR Gain arrive à la division ; on la met du sud-ouest de Chuignes, dans le ravin.

Lamotte en Santerre.

Le 2 mai, on nous envoie cantonner avec la division à Lamotte, à 12 km. des lignes ! Nous y resterons jusqu'au 28 juillet. C'est un village sans eau, au milieu du plateau, sur la grande route, poussiéreux, passager, plein de mouches. Nous sommes installés, le colonel, Montgolfier, Villa et moi, dans une grande et belle maison ; mais abandonnée depuis le début de la guerre ; elle a été saccagée par les troupes de passage ; dans le pauvre petit jardin clos de murs, un troupeau de bétail a passé l'hiver ; combien nous regrettons Méricourt ! Pour me consoler, j'ai une très grande chambre et un appareil à douches.

* En face de nous, habite la division : le général Rabier, franc-maçon obèse et odieux avec une grosse tête apoplectique ; le colonel Lancé, un brave homme qui garde un léger abrutissement d'une blessure à la tête ; le cap. Gérard, un cavalier un peu revêche ; le cap. Armand, un grand réserviste, relativement âgé et fort aimable ; le cap. Monniot, jeune, figure carrée aux yeux clairs, très agréable.

(1) Le C^t Bouffard est installé à Framerville et le C^t Pitrat à Chuignes. Le 4e groupe cantonne à Chuignolles.

(2) Le cap. Limon est un homme grand, très brun, très sûr de lui ; il est assisté de deux petits sous-lieutenants, Antoine et Cambernon, l'un blond, l'autre brun.

Le téléphone oblige toujours l'un de nous à garder la maison. Les autres vont aux batteries, ce qui est tout un voyage : 12 km. de grande route (l'avons-nous assez parcourue, celle là !) avant d'arriver à proximité. Aussi rentre-t-on dîner à des heures impossibles (jusqu'à 23 h.).

Le colonel m'a chargé des questions de tir tandis que Montgolfier s'occupe de tout ce qui est ennuyeux et Villa des téléphones. L'essentiel de mon métier est de faire chaque soir le compte-rendu de la journée (pour la brigade et pour la division, 3 feuilles pour chacune), de téléphoner un grand nombre de fois dans la journée, de chercher des astuces pour embêter les boches ; les périodes de changement où il faut déterminer les positions de batteries, organiser entre elles la répartition du tir..., sont les plus intéressantes.

Pour continuer ce qui m'est personnel, je vois encore ma famille à Amiens quelquefois (13, 24 mai...). Le 7 juin, je change ma jument, décidément trop faible, contre Russo, un beau cheval bai, vigoureux et d'allures agréables, qui a malheureusement de gros pieds et un assez mauvais devant. Le 9 juin, je repique une otite qui dure une quinzaine de jours. Le 18 juin, je vais à Villers Bretonneux, monter en avion, et je me promène de Fricourt à Andrechy ; en revenant, je déjeune à l'escadrille (Massol, Gignoux, Verduraud...) et je joue au tennis toute l'après-midi. J'y retourne ensuite plusieurs fois.

Notre vie à Lamotte n'est empoisonnée que par les Généraux (Baret, Rabier, Ladoux) qui, n'ayant rien à faire, s'occupent à embêter le pauvre monde. On est réveillé certains matins par les bombes que nous envoient les avions boches. En dehors des promenades aux batteries, à Chuignes, à Framerville, on va visiter les tranchées, les observatoires, reconnaître des emplacements de seconde ligne ⁽¹⁾.

Le 14 mai, arrive le C¹ Choyer, commandant l'AD 154, avec ses adjoints (cap. Robert, ss-Lt Cor, un grand garçon bland, très gentil). On l'envoie s'installer à Proyard, et le colonel conserve son commandement ; le C¹ Choyer est remplacé par le C¹ Audibert au début de juillet sans que la situation soit changée. Le 4 juin, Pagès (le d^r du 3e gr.) est tué

(1) De temps en temps, je fais des rondes de nuit ; je pars vers 10 h., à cheval avec Baudouin qui m'entretient de ses réflexions campagnardes ; "La nuit sera pas froide, mon Lieutenant, j'entends le rossignol". On avale ses 24 km. de route en regardant les fusées éclairantes sur toute la ligne d'horizon, et on rentre au petit jour.

au calvaire de Maucourt. En juillet, Pinget (ss-Lt 4e gr.) est légèrement blessé devant Dompierre.

Au point de vue tactique, la journée normale comporte une centaine de coups échangés de part et d'autre. Le 58, qui se constitue en batteries vers la fin de mai ⁽¹⁾, fait fréquemment des tirs de 10 à 20 bombes sur les ouvrages ennemis ; les minenwerfer boches aussi. Nous avons la plus grande partie du temps quelques pièces lourdes (batteries 120 L Limon, batteries de 155 CTR du gr. Goujon) que nous employons à des destructions et au tir de barrage en arrière.

Du 13 mai au 9 juillet, le groupe Stacchini va prendre part aux attaques d'Hébuterne, violents combats d'où il sort sans trop de mal ⁽²⁾.

Le 7 juin, Montgolfier grimpe au sommet de la cheminée de la sucrerie de Proyart (57 m.30) et en découvre une belle vue ; on y installe un observatoire permanent. A partir du 27 Juin, nous disposons d'un ballon captif allongé (Cap. de Segonzac). Le 14 Juillet, chaque groupe envoie 3 salves de 21 coups sur les boches. Le 15 juillet, on entreprend la construction de casemates pour toutes les pièces.

Les seuls incidents marquants sont produits par la lutte de mines devant Dompierre, à la tranchée Filippi et devant Fay. Quatre ou cinq fois, pendant la nuit, un fourneau français ou allemand saute ; il s'en suit une assez vive canonnade, des rencontres de patrouilles, etc. Mais nous n'assistons à tout cela que par le téléphone.

Le 28 juillet, nouveau changement de l'ordre de bataille ; la 28e division est relevée par les Anglais au nord de la Somme, et la 154e division s'étend à gauche jusqu'à la Somme. Nous retournons à Méricourt, où nous retrouvons avec joie notre petite maison et notre jardin ; puisque nous n'avons pas pu profiter de ses cerises, mangerons-nous ses poires ? Le colonel prend sous son commandement le groupe Vial (AD 28), dont les batteries, placées devant Cappy, battent le secteur compris entre Dompierre et la Somme.

Le 1er août, je pars en permission ; dans une petite carriole, je vais prendre le train de minuit à Amiens, et le lendemain matin, je suis à Paris, un an, jour pour jour, après l'avoir quitté.

(1) La $\frac{1}{2}$ batterie de la division est commandée par Pradelle, ext-L^t du 3e groupe, un franc-comtois, large, fort, brave garçon et brave soldat.

(2) Un lieutenant, Tordo, grièvement blessé.

EN CHAMPAGNE
L'offensive de Septembre

Le voyage.

Le 7 août, à Paris, je reçois une dépêche : il faut rentrer le plus tôt possible. Je prends le train du soir, je passe la nuit debout dans un couloir et j'arrive le 8, à 5 heures, à Marcelcave.

Là Baudouin m'attend avec Russo ; c'est à Cayeux qu'il faut aller, et un petit temps de galop nous y mène. Je trouve là le groupe Stacchini et la batterie Limon, au grand complet. Une heure ou deux après, le colonel arrive avec Montgolfier. Tout en déjeunant au château, la marquise et sa charmante fille étonnent le colonel - ils m'expliquent ce qui s'est passé.

Le 3 août, le 14e corps est passé à la 6e armée ; puis le 6 août, le 9e corps est arrivé et a commencé à le relever. Si bien qu'actuellement, le 14e corps est en route pour des destinations inconnues ; on parle de Vitry-le-François.

L'artillerie de corps est reconstituée avec les groupes Perrin, Stacchini, Hertz⁽¹⁾ (10 L) et la batterie Courtemanche (58) ; elle doit se rassembler aujourd'hui dans la zone Chaussoy, Epagny, Hanneville, la Faloise. Nous avons abandonné à la 154e division, qui reste là-bas, les gr. Pitrat, Bouffard et la batterie Pradelle⁽²⁾.

(1) Gr. Ferrin, 3e groupe du 6e, composé des batteries Sales, Manhès et Tinlaud.

Gr. Stacchini, 5e du 6e (voir page 102)

Gr. Hertz, 120 L, constitué par les batteries Limon, Tonnelier, un paresseux à barbe blonde, et l'ex batterie Millot-Rouyer-Comoy, maintenant commandée par le jeune Soudan. L'état-major est composé du Ct Hertz, un petit juif à grosse tête chauve, qui bégaye, discute, critique, bredouille et digresse sans jamais conclure ni agir ; du Lt Autin, un vieux bonhomme tranquille, peintre paraît-il dans le civil ; du Lt de cavalerie Richier, type de vieux jockey alcoolique ; du Lt de cavalerie de Savigny (approvisionnement), grand, à longues moustaches blondes, allure de gentilhomme campagnard ; Courtemanche, qui était adjudant il y a 20 ans dans le régiment du colonel, a repris du service et a été nommé capitaine pour commander la batterie de 58 du CA ; c'est un brave homme un peu vulgaire.

(2) Le Lt colonel Audibert a pris le commandement de l'AD 154 ; il a gardé avec lui Villa.

L'AC doit faire son mouvement de nuit ; après déjeuner nous rédigeons les ordres et le colonel m'envoie en avant pour répartir les cantonnements. Je pars par Ignancourt et je coupe ensuite à travers le pays. La campagne est jolie ; il fait beau et chaud ; mon cheval galope bien et je fais mes 30 kilomètres en 3 heures. Je mets chaque groupe dans un village et je loge le colonel avec le 3e gr. à Epagny, un petit patelin dans les arbres sur les pentes de la vallée de la Noye. Le colonel arrive avec Montgolfier pour dîner, les groupes dans la nuit. J'ai sommeil.

9 août.

Epagny ; nous occupons nos loisirs à pêcher à la ligne. Il y a dans la vallée de beaux étangs entourés d'arbres où nous passons une après-midi champêtre ; je prends même un poisson.

A 18 h. on nous envoie les ordres ; le mouvement doit être continué cette nuit, le 120 allant à Chepoix, les deux groupes de 75 à La Hérelle.

10 août.

Nous avons laissé les groupes marcher dans la nuit et nous partons à 5 h. pour La Hérelle. Le temps est agréable et la route jolie : la vallée de la Noye, Tartigny, Chepoix, La Hérelle. On se loge ; le colonel dans une villa de briques entourée d'un petit jardin, moi en face dans des meubles empire de chez Dufayel. Nous recevons à 18 h. les ordres d'embarquement : la première batterie doit s'embarquer demain à 18 h. à la gare de Gannes (nous partirons avec elle) et les autres s'échelonnant toutes les 3 heures.

11 août.

Je vais me promener à pied avec Montgolfier jusqu'à la gare d'embarquement ; elle est bien rudimentaire et manque de quais, surtout pour le 120. Mais le commissaire de la gare n'entend pas qu'on discute : "Je n'ai aucune compétence, mais c'est moi qui commande".

En rentrant vers 11 h., je vois arriver sur la route ce vieux Martin sur le cheval Trapu. Il est suivi bientôt du Lt colonel et de Messier. Ils viennent de Suzanne, où ils ont fini d'installer les Anglais, et vont partir avec nous.

On reste toute l'après-midi à bavarder sous les arbres du jardin ; il y a si longtemps qu'on ne s'était vu. L'association des deux colonels est plus cordiale que du temps du colonel Ladoux.

A 18 h. nous allons à Gannes où embarque la 15e batterie (Mengin-Lecreulx) et nous nous casons dans deux compartiments de première, non éclairés naturellement.

On part à 22 h. par St Just, Creil, Pantin... et l'on s'endort.

12 août.

On passe à Epernay, à l'embranchement de Châlons et on arrive à St-Hilaire-au-Temple. Est-ce ici ? Oui - Non - Finalement les deux colonels restent sur le quai, tandis que le train repart. Nous les retrouvons à Cuperly (ils sont venus en auto) où l'on s'arrête définitivement (midi).

Quel vilain pays, nu et désolé ! C'est à Francheville que nous devons aller cantonner. Nous déjeunons dans une gargotte près de la gare et je pars en avant avec Martin. Pays ondulé, pauvre, avec des broussailles et de petits arbres. St-Etienne-au-Temple est à demi détruit. A l'Epine, pauvre village, une admirable église ciselée, ajourée, style flamboyant. Nous traversons Courtisols et partons vers Marson à travers les longues ondulations du pays ; nous expliquons à Baudouin la bataille de la Marne. Marson est à demi brûlé ; on nous a promis le même bonheur à Francheville, mais au contraire nous trouvons un gentil village dans une vallée ondoiyante.

Nous répartissons consciencieusement le cantonnement entre les groupes qui doivent venir et nous attendons nos colonels qui n'arrivent que vers 19 heures.

13 au 16 août.

Nous restons dans ce gentil village de Francheville. Les batteries arrivent successivement jusqu'au 14 : 5e groupe, 3e groupe, 120 L, 58.

Quelques promenades aux environs, organiser la police du cantonnement, bavarder avec l'un ou l'autre, faire un bridge de temps à autre, ce sont toutes nos occupations et le temps passe sans douleur.

Pendant ce temps le 14e corps est placé à nouveau sous les ordres du Général Pétain ⁽¹⁾, adjoint au général commandant le groupe des armées du centre (de Castelnau) ⁽²⁾.

(1) Le successeur du Général de Castelnau à la 2e armée.

(2) Le groupement du général Pétain, dénommé A.G.A.C. a repris dans la suite le nom de 2e armée ; il comprenait les corps suivants : 14e, 11e, 20e, 1er colonial - (de gauche à droite) - 2e corps, 16e DIC et d'autres éléments en réserve.

17 août.

Le colonel va en automobile avec le C^t Stacchini et le capitaine Tinlaud reconnaître des positions au nord de Somme-Suippes. A midi, on me fait demander au corps d'armée qui se trouve à Courtisols, et là, on me fait visiter la partie du village (St Martin) que nous devons venir occuper le lendemain. Je rentre dîner à Francheville.

18 août.

Tous les mouvements vers l'avant doivent se faire avant le jour. Je pars à 2 h. dans la nuit avec le logement. A Courtisols, long village égrené sur les deux rives de la (Suippe)?⁽¹⁾ il est difficile d'organiser le cantonnement. Je trotte toute la journée pour essayer de caser tout le monde et de venir à bout des réclamations. Pendant ce temps le colonel et Montgolfier, en auto, reconnaissent le terrain au nord de Somme-Suippes. Le Lt colonel est nommé major du cantonnement de Somme-Suippes - il est furieux et je le comprends - et s'y rend avec Martin et Messier.

19 août.

Le 3e groupe est parti dans la nuit pour occuper les positions de batterie reconnues les jours précédents. A 6 h. je pars avec le colonel ; nous allons à St Remy voir l'emplacement du bivouac (3 km. S E de Somme-Suippes) où doit s'installer l'AC 14. Ce sont de petits bois de pins, coupés de clairières, qui seront délicieux à habiter, tant qu'il fera beau.

Au retour, à St Remy, nous subissons une conférence du G^{al} Sorbets, commandant la 28e division, sur les travaux à entreprendre ; il régent ses colonels comme un maître ses élèves, et réprimande ceux qui paraissent distraits ; quel vilain bonhomme ! J'y retrouve le général Lancrenon ⁽²⁾. Nous rentrons à Courtisols où nous tâchons de nous installer un peu moins mal.

20 août.

Le 5e groupe est parti dans la nuit pour le bivouac. Le colonel et Montgolfier vont reconnaître des positions pour ce groupe, et je reste seul à Courtisols toute la journée, au milieu d'un océan de papiers.

(1) En blanc dans le texte (N.D.T.)

(2) Nommé quelques jours après au commandement d'une division en Artois.

21 août.

Le colonel emmène encore Montgolfier ; quand il a commencé quelque chose avec l'un de nous, il veut le terminer avec le même.

Nous devons aller nous installer aujourd'hui au bivouac, et dès que je me suis débarrassé de la paperasserie, je mets tout le monde en route et je m'en vais au petit galop jusqu'au bivouac. On s'arrange plutôt mal que bien dans un petit bois d'où l'on découvre une large vue vers le Nord. Le colonel rentre dîner avec Montgolfier.

L'organisation de l'attaque

22 août.

On n'a pas de peine à se lever quand, au réveil, on voit un beau soleil et de la verdure tout autour de soi. Nous nous faisons construire des huttes en mottes de terre recouvertes de branchages ; avec un lit de paille, on sera royalement installé.

Après midi, je pars à cheval avec le colonel pour aller voir le groupe Perrin. Dès qu'on passe au nord de la voie ferrée, on trouve une région saccagée ; tous les paysages y sont pareils et rien n'est plus facile que de s'égarer parmi ces ondulations monotones. La terre crayeuse est par endroits couverte d'une herbe rare, mais en tous sens s'entrecroisent d'innombrables pistes blanches parcourues par tous les genres de véhicules et de militaires. Des bois de petits pins poussiéreux dont le sol est foulé et blanc comme le reste grouillent d'hommes et de chevaux qui bivouaquent.

Après quelques hésitations, nous trouvons le 3e groupe en batterie à la lisière d'un bois. Il a pris les positions du groupe Oulmière qui s'était construit de somptueuses villas, avait installé un tennis... malheureusement un obus est tombé dans le filet.

En avant, vers la chaussée romaine, le groupe Stacchini prépare ses positions dans un petit bois ; les hommes creusent dans la craie. Quelques obus sifflent et éclatent ; il y a longtemps que je n'avais entendu cela.

Nous rentrons par Somme-Suippes, village misérable dont le clocher est déguisé en sapin pour échapper aux artilleurs boches, et dont les rues fourmillent de monde, de cuisines roulantes qui viennent chercher de l'eau, de chevaux qui, de tout le pays, viennent à l'abreuvoir.

Après avoir dit bonjour au Lt colonel de Romanet et à ses adjoints, nous retournons dans notre solitude champêtre.

Que c'est joli un bois vert, avec de la mousse par terre et le clair de lune par dessus !

23 août.

Je vais le matin avec le colonel voir le général Ladoux à Somme-Suippes ⁽¹⁾ et je passe l'après-midi, seul au bivouac, occupé au perfectionnement de notre installation. Il fait beau et un avion boche nous envoie trois bombes.

24 août.

A 15 h., je suis avec le colonel à la maison forestière où nous sommes convoqués par le général Ladoux. C'était, paraît-il, le rendez-vous de chasse de M. Veil-Picard ; ce n'est plus qu'une mesure démolie à quelques centaines de mètres des boches ; tout autour, des cimetières, des bivouacs, un fourmillement de fantassins ; au-dessus de nous les obus se croisent sans cesse et nous font une voûte de fer ; une balle siffle de temps en temps.

Nous retrouvons le général et le colonel Schweiger ⁽²⁾ qui ne manque pas de me dire : "Bonchour, cheune guerrier". On a trouvé que certains groupes de 75 étaient trop en arrière et il s'agit d'en placer trois dans un ravin, entr'autres ceux du C^t Perrin et du C^t Darri. Ce dernier est un grand diable de méridional barbu, qui fait des enjambées d'un mètre, vous parle en brandissant une canne des "bombardemengs" qu'il a subis ou va subir, et se défile aux vues de la cote 200, qui est à nous depuis les 6 mois qu'il est dans la région. Enfin, après de longues discussions sur l'angle du site, la hausse minima et la courbure de la trajectoire, on finit par trouver des positions possibles et on se sépare.

Je demande à rentrer par la batterie de René Ract Madoux que le colonel a vu il y a plusieurs jours. Nous prenons donc la route de Perthes à Suippes - "La B^{ie} de 220 s'il vous plaît !" - A 200 m. devant vous, dans le bois". Il y en a bien 400, mais le vacarme que font les mortiers ne permet pas d'hésiter. Nous trouvons la batterie à l'intérieur d'une clôture jalousement entretenue. "Le capitaine ? - à 200 m. devant, au téléphone". Au téléphone "200 m devant, chez lui". Chez lui, c'est une maison rustique enfoncée dans le sol et qui paraît confortable, précédée d'une petite tonnelle avec une table. Mais il n'y est pas et on nous envoie encore "200 m. plus loin, à l'observatoire". Nous arrivons

(1) C'est là qu'est le quartier général du corps d'armée.

(2) Commandant AD 28.

ainsi à la voie romaine où je trouve 2 grands pins aménagés comme à Robinson ; je monte sur l'un d'eux et trouve René au balcon, la jumelle aux yeux. Il descend avec moi, mais il est tard et nous n'avons pas le temps de voir son installation. Je reviendrai.

Et nous rentrons au crépuscule, à travers le pays aride, sillonné de cuisines roulantes.

25 août.

Je retourne avec le colonel, d'abord aux positions Oulmière où nous tentons de discuter avec le C^t Darri sur la hausse minima ; puis nous l'emmenons à la maison forestière où il a fait piqueter sa position ; ça marmite aujourd'hui et nous n'y restons que le temps de mesurer des angles de site. Malgré cela nous ne rentrons qu'à la nuit à Somme-Suippes si bien que le général Ladoux nous garde à dîner ; il est dans une crise d'amabilité et nous offre ses cigares et son eau de vie ; faut-il qu'il ait besoin du colonel !

Nous rentrons au bivouac au clair de la lune. On y est maintenant tout à fait bien installé, mais c'est vraiment trop loin et il est décidé que nous irons demain cantonner à Somme-Suippes.

26 août.

Promenade aux positions de batterie Perrin-Stacchini où l'on travaille activement. Partout du reste, c'est un grouillement de fourmilère ; on rencontre de longues lignes de fantassins échelonnés tous les mètres qui creusent d'immenses boyaux, des sapeurs qui construisent des chemins de fer, des téléphonistes qui posent des lignes, des batteries qui s'installent.

Ce que nous sommes venus faire ici commence à se préciser, au moins pour le 14e corps. Ronger ⁽¹⁾ n'avait pas tort quand il annonçait pompeusement, au départ de la Somme, que nous étions devenus "armée de choc" ⁽²⁾. Nous allons attaquer et le secteur du corps d'armée s'étend de la poche (incluse) à Perthes (exclus), c'est-à-dire sur 2 km. environ. On a l'air de vouloir faire les choses sérieusement, si l'on en juge par la

(1) Ronger nous a quittés depuis une quinzaine, rappelé à Paris près du général Camon.

(2) C'est à ce mot qu'Helbronner a pâli, tremblé et s'est fait évacuer pour faiblesse nerveuse.

quantité de matériel qu'on nous donne et le travail qu'on exige de chacun ⁽¹⁾.

Nous rentrons à Somme Suippes où nous n'avons pas de logement bien entendu ⁽²⁾. Nous faisons popote avec le Lt colonel et ses adjoints.

27 août.

Il est probable que le colonel aura le commandement de l'artillerie lourde du corps d'armée. En attendant qu'on soit fixé, nous continuons à nous occuper des groupes de 75, et je vais - au galop : c'est un beau pays pour galoper - à Somme-Tourbe où nous avons des difficultés pour la perception des matériaux (rondins, tôles, fils de fer...) destinés aux casemates.

Somme-Tourbe est encore plus lamentable que Somme-Suippes ; il reste une ou deux maisons debout parmi la poussière ; le reste est construit en baraques de fortune. Mais c'est aussi un point d'eau et on y trouve la même affluence de chevaux et de cuisines roulantes.

28 août.

Le commandement de l'artillerie de campagne sera probablement réparti entre les colonels Fromhein, Schweiger et de Romanet. Le PC de ce dernier doit être à Marmit-Salon, espèce de cabane voisine de "204 excavations". Je vais le reconnaître avec Martin et Messier ⁽³⁾.

Après quoi, je vais voir René (Ract Madoux) qui m'a invité et nous déjeunons sous sa tonnelle avec Jourdan son lieutenant, et Soudan qui fait les frais de la conversation.

(1) Les fantassins, par exemple, creusent tous les 100 m. un boyau de 2 m. de large, 2 m .50 de profondeur et 6 km. de long !

(2) Pendant quelques jours, Messier me signale chaque soir le lit qui est libre par suite du départ ou de l'arrivée prochaine d'un colonel quelconque, et je vis en nomade. Ensuite, nous nous tassons à 3 (Montgolfier, Messier et moi) dans une petite chambre, sur des lits de fortune.

(3) A propos de PC, celui du colonel n'est pas encore fixé, ou plutôt varie chaque jour : Somme-Suippes, la cote 200, la position Oulmière, Cabane et Puits....

Le soir un bel orage vient heureusement rafraîchir le temps qui devenait torride.

29 août.

Je passe la journée à Somme-Suippes, au milieu des comptes rendus et des plans directeurs, pendant que le colonel va voir avec Montgolfier quelques batteries lourdes.

Le Lt colonel de Romanet, qui est en ce moment en permission, est nommé au commandement de l'AD 153 (20e corps). Tant pis pour nous.

30 août.

Le G^{al} Ladoux profite immédiatement du départ du Lt colonel pour s'adjuger Martin qui passe à la brigade.

Avec le colonel, Je vais voir des batteries lourdes, au nord et à l'est de la cote 203 : batterie de 155 L Pékissier avec ses canons géants ; batterie de 95 Hinstin qui est encore en train de s'installer ; batteries de 155 L du groupe Bozon ; le père Bozon est un brave homme, actif, énergique, qui appelle Parmentier son adjoint : "Mon petiot", ne discute jamais les ordres qu'il reçoit et les exécute. Son groupe de 155 L provient du 5e L à Valence, et j'y retrouve Girard, un de mes anciens camarades du 6e, qui me dit avoir dans sa batterie d'Anglejan ; comme on se rencontre !

Toute cette région, au voisinage de la chaussée romaine, est pleine de batteries : 155 L et 220 du groupe Bozon ; batterie Limon (120 L) installée dans une place nue sous de grandes bâches camouflées ; des masses de 75 et de 90 qui font partie du 11e corps. Nous ne sommes donc pas seuls à attaquer et aussi loin qu'on voit vers l'Est, le paysage est rayé de boyaux blancs.

Le soir, je vais avec Messier à Châlons, en automobile et nous nous offrons un bon dîner à la Haute-Mère-Dieu, avant d'aller chercher à la gare le Lt colonel de Romanet qui revient de permission. Nous lui apprenons sa nomination ; il doit attendre à Somme-Suippes l'arrivée du 20e corps.

31 août.

Non seulement nous ne sommes pas seuls pour l'offensive, mais toute la 2e armée (4 corps d'armée dont nous formons la gauche) attaque, et à notre droite la 4e armée attaque aussi. Un ordre du G^{al} Baret précise les conditions de notre action : la 27e division à droite, entre la route de Tahure et l'extrémité Est de la poche, avec comme objectifs les

tranchées de la Vistule (butte de Tahure - cote 201) et la cote 193 ; à gauche, la 28e division encerclera au sud et à l'est les bois du Trou Bricot, à l'ouest desquels progressera le 2e corps colonial.

Le rôle de l'artillerie sera d'ouvrir la porte à l'infanterie, en détruisant toutes les défenses accessoires, les mitrailleuses, en bouleversant les tranchées, en muselant l'artillerie ennemie ; quant au Trou Bicot, "je l'enfume et je le brûle" dit le G^{al} Baret, c'est à dire qu'on va l'inonder d'obus asphyxiants et incendiaires.

Dans la journée, je retourne encore à Somme-Tourbe, à propos des ronds, et je passe en revenant par la batterie Girard où je ne trouve pas d'Anglejan.

1 Septembre.

Avec le colonel, le Lt colonel et Messier nous allons visiter Marmit Salon, puis les positions de Maison Forestière dont les terrassements sont presque finis, et nous revenons par la batterie de René ; je fais monter le colonel dans l'arbre pour lui montrer le panorama qui s'étend surtout sur les bois de la butte de Sonain, et à l'ouest vers la ferme Navarin.

2 septembre.

Je reste à Somme-Suippes où nous déjeunons avec René.

3 au 21 septembre.

Le 3 septembre, le colonel prend le commandement de l'A.L. 14 qui est composé du gr^t Bozon (2 batt. de 155 C n° 52 et 53 dont la batterie Girard, batterie de 220 Schneider n° 81), du gr^t Poinçot (2 batt. de 155 C n° 51 et 54), du gr^t Seauve (batterie de 155 L Pélissier n° 21, de 95 Hinstin n° 39, de 1201 Limon n° 3), et du gr^t Hertz (batteries de 120 L Soudan et Tonnelier n° 1 et 2). En outre le colonel aura une action assez mal définie sur une partie de l'A.L. d'armée qui est groupée sous les ordres du C^t Olien et dépend du C^l Kaiser : batterie de 270 Vila (91), batteries de 105 L Battier et Létang (31 et 32), batterie de 120 L Michelenne (20) et de 155 L Béchon (22).

La mission est pour les canons courts de bouleverser les premières lignes ennemies, pour les canons longs de contrebattre l'artillerie. Il s'agit de leur répartir le travail, batterie par batterie, d'organiser partout des liaisons téléphoniques triplées (nous en aurons 100 km. quand tout sera posé, de leur faire préparer des abris à mu-

nitions pour 3 jours de feu ⁽¹⁾, de s'entendre avec l'escadrille pour les réglages à faire par avion, de faire installer aux places favorables des antennes de TSF, etc...

Toute cette organisation ne laisse pas le temps de s'amuser, et c'est à peine si depuis ce jour là je puis quitter Somme-Suippes de temps en temps pour aller voir les observatoires ou les batteries. Les journées se passent à faire des ordres, des comptes-rendus, à **téléphoner aux batteries**, à l'aviation, en conférences à la brigade avec le Général, avec les aviateurs (Gignoux, Dalsace, Faillet...) ou avec Martin, au bureau du colonel avec les commandants de groupements : le C^t Seauve est un homme très agréable, vif, intelligent, avec qui les choses vont toutes seules ; avec le C^t Olien, qui comprend moins vite et croit toujours qu'on veut le rouler, il y a quelquefois des coincements ; quant au C^t Hertz, il n'y a rien à en tirer. Le père Bozon et Poinçot viennent souvent, mais à partir du 16 septembre ils sont mis à la disposition des généraux de divisions et nous ne nous en occupons plus guère.

Tous les canons sont en place le 7 septembre. Le temps est assez beau et les avions font des réglages. On cherche à déterminer les batteries allemandes qui ne sont pas des fausses batteries. Il semble qu'il y en ait beaucoup ; arriverons-nous à faire taire tout cela ?

Le 10 septembre, on met en outre à notre disposition une batterie de 155 L (S/25) et une batterie de 270 (L/12) à la maison forestière et même pendant quelques jours une pièce de René (Ract Madoux).

Après avoir construit les batteries, il faut construire les PC, les postes de TSF, et les trains de bois qui débarquent à Somme-Suippes arrivent à peine à nous satisfaire. Nous corrompons le capitaine Fontaine qui est chargé de la distribution en l'invitant à déjeuner ; c'est un type impossible qui manifeste la plus tendre amitié pour René, si bien qu'il envoie tous ses camions de rondins à "ce vieux Ract".

Les conditions de l'attaque se précisent. Elle aura lieu un jour N à une heure H qui seront fixés plus tard. A partir du jour N-3 commencera la préparation d'artillerie proprement dite, dont tous les détails sont fixés.

(1) Dans un abri à munitions, cette inscription à la craie :
 "Hic potentia latens, mundi ordine imminens".

Malheureusement, le 17 septembre, l'armée, inquiète des travaux de l'ennemi sur la 2^e ligne (tranchées de 193 et de la Vistule) change la mission des canons longs : ils devront travailler à la destruction de la 2^e ligne, pendant que l'artillerie de campagne entretiendra dès maintenant sur elle un feu continue pour empêcher le travail de l'ennemi. C'est le groupement Olien qui agira à notre place comme contre-batteries. Tous les réglages faits jusqu'à présent sont donc à peu près perdus ; et il faut en refaire d'autres.

Comme événements plus personnels, je rencontre divers camarades : d'Anglejan, toujours excité, Bernard, attaché à la personne du général Malloc, commandant l'artillerie de la IV^e armée, Fouque, commissaire de la marine et capitaine de bombardiers.

Le 4 septembre, le Lt colonel de Romanet nous quitte. Le 5, je rencontre dans les rues de Somme-Suippes un petit fantassin qui m'interpelle par mon prénom : c'est Michel Bouvet qui se trouve à Suippes, et me révèle qu'à son avis "on doit mijoter une attaque". Le 12 septembre il nous arrive un lieutenant pour tenir la comptabilité des munitions d'AL, ce qui n'est pas une sinécure ; c'est Stiévenard, un garçon blond, camarade de Montgolfier, très sympathique, le coeur sur la main, dont la femme et les enfants sont à Valenciennes. Le 18 septembre, Baudouin, mon ordonnance, est évacué pour fièvre suspecte ; je le regrette et je le remplace par Champetier.

Le 18 septembre (?) réunion de tous les chefs de corps, présidée par le G^{al} Baret, où l'on projette des photos d'avion. Le général, assez excité, explique tous les détails de notre attaque, et l'organisation d'ensemble : en Champagne la 2^e et la 4^e armées tout entières vont attaquer. En Artois, une offensive analogue sera menée par une armée française et une armée anglaise ; plus à l'Est et plus au Nord, il y aura encore d'autres actions moins importantes. Serait-ce enfin le grand coup ? Tout le monde est plein de confiance.

Le 20 septembre, nous passons la journée à Cabane et Puits, qui sera définitivement le PC du colonel, pour faire une répétition générale de l'action des avions. Les Allemands profitent de notre absence pour bombarder copieusement Somme-Suippes (jusque là, il y envoyaient 3 ou 4 obus par jour).

La préparation

22 septembre, au matin, un papier nous arrive :

22 septembre = N-3

Je monte à cheval tout de suite et pars au galop pour cabane et Puits : une grande baraque en bois, assez bien construite, entourée de huttes de tous genres. On est sur un sommet, dans les pins, et la vue est assez étendue vers le nord et le nord-ouest. Le commandant Hertz nabite dans un coin de la maison depuis plusieurs jours. Nous avons fait préparer sous terre notre central téléphonique où arrivent une quarantaine de lignes ; cinquante mètres plus loin, le poste souterrain de TSF, avec ses deux antennes dites de contrôle, et ses téléphones particuliers.

Il fait très beau. Tous les ballons aujourd'hui sont en l'air ; jusqu'à présent on n'en laissait monter à la fois qu'une petite partie, pour ne pas donner l'éveil. Mais aujourd'hui, il y en a un tous les kilomètres ⁽¹⁾, échelonnés sur un rang aussi loin que la vue peut porter.

Des douzaines d'avions se croisent dans le ciel ; chaque corps d'armée doit en avoir constamment 3 en l'air (deux de réglage, un de surveillance), et ce chiffre ne comprend pas les avions d'armée, pour l'ALGP ⁽²⁾, pour la chasse et la protection...

Le colonel, Montgolfier et Messier viennent bientôt me rejoindre. La canonnade augmente rapidement d'intensité. C'est un beau vacarme qui se maintient pendant 3 jours et 3 nuits. L'artillerie de campagne fait des brèches dans les fils de fer, les canons courts détruisent les mitrailleuses, l'artillerie de tranchée bouleverse tout ; des canons à grande puissance (trains blindés...) bombardent au loin les gares, les chemins de fer et les villages ; dans les bois du Trou Bricot, on envoie par milliers des obus asphyxiants et incendiaires. Tous les détails de ces destructions ont été réglés heure par heure.

Pour notre part, nous bombardons la 2e ligne, chaque batterie faisant, à tour de rôle, un tir violent d'une demi-heure ou d'1 heure. J'emploie la batterie de 95, qui ne peut pas tirer si loin, à des bombardements sur des points vulnérables. Le groupe Olien, qui est pratiquement sous les ordres du colonel, tire sur les batteries ennemies. Les batteries de 270 bombardent les bivouacs, la cote 193...

(1) 2 par corps d'armée.

(2) Artillerie Lourde à grande puissance.

Les avions règlent et contrôlent tous nos tirs, et la majeure partie de mon temps se passe à l'antenne où l'on entend sans cesse :

UA - 4294 - 200 m.court - tirez

UP - 5991 - à droite - faisceau trop large - tirez

FR - B^{ie} en action en 6282

etc... Il faut voir rapidement à qui s'adressent ces indications, téléphoner à la batterie, s'assurer qu'elle entend bien par l'antenne de son groupe, se fâcher si elle ne tire pas, etc...

L'artillerie ennemie répond peu ; est-elle réellement muselée, ou se réserve-t-elle pour le grand jour ? Toujours est-il que nous recevons des comptes rendus de ce genre (groupe Bozon) : "Aujourd'hui, coups tirés : 4000 ; coups reçus : 4."

23 septembre.

On n'a guère dormi dans la nuit ; le bombardement a continué avec la même intensité et toute la cabane en tremblait.

Je vais le matin en bicyclette à la batterie Soudan, dont le réglage par avion sur les tranchées de la butte de donain ne veut pas marcher. Quel vacarme dans ces bois de la maison forestière ! Le réglage réussit.

Je passe la suite de la journée à Cabane et Puits, avec les mêmes occupations, et au milieu du même tapage que la veille

24 septembre.

J'ai dormi cette nuit ; je m'habitue vite au bruit. Seul Montgolfier m'a réveillé et je l'ai vu debout sur son lit de paille, la tête passée par la lucarne, qui invectivait contre des fantassins : ils étaient en train d'emporter notre toit pour faire chauffer leur café.

Toute la journée la canonnade est encore plus intense que de coutume : c'est aujourd'hui qu'on fait les brèches.

A 11 h.10, par ordre, arrêt du tir pendant 5 minutes sur tout le front. Quel effet étrange que ce silence inaccoutumé ! Trois minutes après, les Allemands croyant à l'attaque déclenchent leurs tirs de barrage d'artillerie. Nos avions repèrent immédiatement par leurs lueurs toutes les batteries qui tirent ; plusieurs nous étaient inconnues ; nul doute qu'ils ne les aient tenues soigneusement dissimulées jusque-là.

A 16 h., nouveau silence de 10 minutes de toute l'artillerie, accompagné de fusillade de l'infanterie. Nouvel affolement des boches et nouveau repérage par les avions. Cela sert aussi à les tenir dans l'inquiétude et à leur faire garnir leurs tranchées sur lesquelles, immédiatement après, on déclenche un tir à tout casser.

A 19 h., une auto vient nous chercher, le colonel et moi. Le Général nous demande à Somme-Suippes. Nous le trouvons atterré devant un ordre du général commandant l'artillerie de l'armée : ce dernier, affolé par le nombre des batteries qui se sont révélées aujourd'hui, ne voudrait-il pas, au dernier moment, intervertir encore les missions, et charger le groupe Olien de bombarder la 2^e ligne, et l'AL 14 de contrebattre les batteries !

Nous faisons d'abord une liste des batteries dangereuses et nous constatons que nous n'aurons pas trop de toutes nos forces pour empêcher leur tir de barrage. C'est ce que décide le général Ladoux. On attribue à chacune de nos batteries une ou deux ennemies, au mieux des circonstances et en tenant compte des réglages antérieurs, et il est décidé qu'au moment de l'attaque, tout le monde tirera sur l'artillerie.

Le Général nous communique un papier :

H = 9 h.15

Nous remontons à Cabane et Puits. Je rédige les ordres pour demain que nous envoyons à tous les commandants de groupe, et vers 1 h. du matin on va faire semblant de dormir - car on n'en a guère envie.

On écoute la canonnade ; on pense à l'infanterie qui, en ce moment, quitte ses bivouacs d'arrière et vient par les boyaux, dans la nuit, occuper la première ligne. On cherche à réaliser ce que sera demain, peut-être la victoire, la grande victoire - on s'imagine à 9 h.15 sur des dizaines de kilomètres, la ligne bleu clair qui surgira sur le parapet de nos tranchées et s'élancera sur l'ennemi...

L'attaque

25-26 septembre

"Le 25 septembre, pour le malheur de la France, il pleuvait" (Général Baret). Et de fait, ce fut vraiment navrant de voir, au petit jour, le temps couvert et bas, sans espoir de soleil. Il avait ^{fait} si beau depuis quelque temps ! Et Voilà qu'au moment décisif, la pluie et les nuages allaient empêcher toute la journée l'observation aérienne et terrestre, gêner les liaisons, entraver la marche de l'infanterie, faire manquer peut-être la journée !

Enfin, il n'y a qu'à s'en tirer malgré cela.

Jusqu'à 9 h.15, nous restons les bras croisés, puisqu'il n'y a pas d'avions et que tous les détails du tir ont été réglés la veille. La canonnade est toujours puissante et continue. Nous regardons la crête

de la voie romaine où tombent d'énormes coups boches et les trains blindés qui tirent sans arrêt.

L'heure fatidique arrive, et passe, sans que, de notre place, rien paraisse modifié. On a bien recommandé, en effet, de ne pas accélérer ni ralentir le tir afin de dévoiler l'attaque le plus tard possible.

Quelques minutes après, les tirs de barrage allemands sont déclenchés et on entend partout les craquements du 105. Nous faisons activer les tirs de contrebatteries. Il semble que le feu de l'ennemi faiblisse.

A partir de ce moment, je ne quitte guère plus l'écouteur du téléphone. A 9 h.35, le capitaine Limon, de son observatoire, signale qu'en face de lui l'artillerie ennemie tire peu ; l'infanterie a franchi la crête 188 du boyau du désespoir. A la même heure, l'observateur de la cote 200 nous dit que l'infanterie est dans le boyau du Danube. Ce sont les premières bonnes nouvelles ; elles se succèdent dès lors avec rapidité.

A 9 h.55 nous savons que nous tenons la tranchée d'York (1 km. au-delà des premières lignes) depuis un quart d'heure. A 10 h.12, Hinstin voit tirer la batterie 5072 dans le bois du Paon. Il tire, le tir ennemi s'arrête, puis reprend, puis s'arrête sans nouvelle intervention de sa part. Le bois du Paon serait-il pris ?

A 10 h.25, le général Ladoux estime que le bois du Paon est pris ; on tire au-delà du bois des Perdreaux. A 10 h.35, on nous signale que le tir ennemi faiblit de plus en plus ; la cavalerie est dans les tranchées ; beaucoup de prisonniers.

A 10 h.50, nous recevons l'ordre de ne plus tirer en-deça de la Vistule ; à 11 h. de ne plus tirer sur 193 ; à 11 h.35, de porter à Perthes la batterie Girard (1556). A 13 h.25, le général téléphone : "193 est pris ; les batteries de barrage allemandes ont peu donné ; le général Baret félicite l'AL et l'aviation". A 14 h.10, on nous fait reprendre le tir sur la Vistule.

Pendant ce temps, les batteries du 2e d'artillerie se sont portées en avant, ont franchi les tranchées et sont en position sur le terrain compris. On apprend que le 20e corps a pris Maisons en Champagne ; à notre gauche la ferme Navarin est prise.

Dehors, on voit arriver les prisonniers dont c'est le lieu de rassemblement : de longues colonnes grises, de 500, 1000 ; il en arrive de partout et à tout instant ; entre deux coups de téléphone, on va les voir, sales, écorchés, abrutis par les trois jours de bombardement, trois jours sans boire ni manger ; combien sont-ils ? 2000, 3000 ? Il y a beaucoup d'officiers.

Des divisions de cavalerie passent, en marche vers le Nord et vont se rassembler dans les bois en attendant leur moment. On a envie de monter à cheval et de partir avec elles. On respire un air de victoire.

Le général envoie Messier avec une vingtaine d'attelages chercher les canons pris. Messier en revient dans la nuit, avec 3 canons de 77; il a eu deux hommes tués ; il pleuvait ; le terrain glissait ; sur la seule route qui traverse les tranchées, règnait un encombrement indescriptible, de ravitaillement, de renforts, de blessés ; il s'est frayé le passage en criant : Laissez passer la batterie boche !

Cependant la 27e division paraît arrêtée aux tranchées de seconde ligne ; à 20 h.10 on nous annonce qu'elle se porte à l'assaut sur tout le front ; à 1 h.15 qu'on doit attaquer à 4 h. Les batteries du groupe Olien se portent en avant par ordre de l'armée ; c'étaient presque les seules qui pouvaient tirer derrière les lignes ennemies et cela désorganise notre artillerie ⁽¹⁾. Au contraire, pour les batteries qui sont à bout de souffle, il n'y a pas moyen d'obtenir d'ordres de déplacement.

Nous préparons avec les batteries qui nous restent l'attaque de 4 heures, mais personne ne peut nous en donner le résultat. On nous fait bombarder la butte de Tahure dont l'artillerie prend nos troupes d'enfilade. A 10 h.1/4 on nous apprend que le 140e donne l'assaut ; à 10 h.35, qu'il entre partout dans les tranchées ; à 11 h. qu'il ne faut plus tirer même au-delà de la Vistule pour ne pas gêner notre progression ; à droite, les choses ont l'air d'aller moins bien, et on nous fait continuer le bombardement de la butte de Tahure.

Malgré les nuages bas, les ballons sont en l'air et les avions volent. Ils voient quelques batteries ennemies. La TSF fonctionne mal à cause du temps ; alors les aviateurs viennent planer au-dessus de nous et nous lancent des billets dans des tubes lestés. Nous avons ainsi quelques indications, autres que celles de mon imagination, pour diriger nos tirs.

A 18 h.30 nous recevons l'ordre de porter en avant cette nuit les batteries Tonnelier et Limon (1202) ; on en placera dans le ravin de maison forestière.

(1) Elles n'ont été prêtes à tirer de nouveau que vers 17 h.!

Toute la journée, des prisonniers continuent à arriver ; en deux jours il en est passé plus de 6000 dont beaucoup d'officiers. Le soir, Blondel ramène deux batteries lourdes allemandes. Mais il semble que l'infanterie n'ait pas progressé au-delà des secondes lignes.

A notre droite, le 11e corps n'a pas fait grand'chose ; il ne tient ni Tahure, ni même les Mamelles. A notre gauche, au contraire, on a bon espoir ; la liaison s'est établie au nord du bois du Trou Bricot d'où proviennent la plupart des prisonniers ; le 6e corps, engagé entre la butte de donain et la route donain-Sommepey, le 7e corps encore plus à gauche, paraissent en bonne voie.

IV - 27 septembre 1915 - 10 février 1917

EN CHAMPAGNE
L'OFFENSIVE DE SEPTEMBRE

Après l'attaque

27 septembre.

Dans la nuit, le colonel a reçu l'ordre de porter son PC à la cote 200 où sont également le QG du corps d'armée et de la brigade. Il faut auparavant placer les batteries du groupe Hertz, et nous partons à 5 h. en auto, le Colonel, le C^t Hertz et moi.

Les routes sont défoncées par les obus et les charrois, couvertes d'une épaisse couche de boue grasse dans laquelle l'auto navigue et glisse en tout sens. Il y règne le plus pittoresque encombrement de convois, de canons, de chevaux, d'hommes, et nous n'allons pas vite sur le chemin de maison forestière, nous rencontrons les batteries Simon et Tonnelier qui ont encore plus de peine que nous à avancer : chevaux abattus, traits cassés, voitures versées. (1)

A la maison forestière, nous décidons que les batteries occuperont les emplacements laissés libres par le groupe Perrin qui s'est porté en avant et je vais avec le colonel à la cote 200.

La cote 200 : un mamelon de craie, tout blanc, tout éventré par les tranchées et les trous d'obus, où quelques piquets épars attestent seuls qu'il y eut des arbres. Partout gisent les débris des combats acharnés qui se sont livrés là en février, armes rouillées, cadavres désséchés. Au-dessus, à quelques centaines de mètres, de rares pans de murs représentent le village de Perthes. De tous côtés, la vue est étendue : à gauche la ferme Navarin au-dessus d'un grand glacis constamment bombardé ; devant nous, les bois du Trou Bricot et de la butte de donain ; la cote 201 d'où les boches nous regardent, liée par le crête de la Vistule à la butte de Tahure. Plus à droite les deux mamelles, la butte du Mesnil, petites collines de craie blanche, fouillis de tranchées, où s'élèvent sans cesse les colonnes de fumée des gros obus : c'est là que se battent le 11e et le 20e corps.

Partout le canon fait rage, et l'on voit de tous côté des éclatements ; mais je crois que tout le monde est comme moi, et dans la joie du succès, on n'y prête aucune attention : à Perthes des coups tombent au milieu

(1) Partout, semble-t-il, il faut lire Simon et non Limon, mais c'est la 1ère fois que le S est nettement écrit. (N.D.T.)

des rassemblements sans que personne ait l'air de s'en soucier.; sur la route de Perthes à Suippes que personne n'avait suivie depuis un an, les voitures passent sans cesse malgré les obus.

Nous retrouvons le général Ladoux et le général Baret, qui porte sur l'oreille le béret des grands jours, dans une tranchée où s'ouvrent de profonds abris ; l'un d'eux sera notre domicile.

Le colonel commande le groupe Hertz (3 batt. de 120 L), le groupe Bozon (5 batt. de 155 C), le groupe Perrin (3 batt. de 75) et le groupe Olien (3 batt. de 105 et une de 95). De plus, le C^t Seauve, avec ses deux batteries de 155 L, ne peut obtenir d'ordres du 11e corps où il est détaché et nous supplie de l'employer. Nous y consentons sans peine.

Mais ce n'est pas une petite affaire que de déplacer de l'artillerie lourde, non plus que le PC. Les batteries Hertz, à la maison forestière, ne sont prêtes à tirer qu'à 11 h. ; les batteries du groupe Bozon, dont 3 sont près de Perthes (les deux autres à la 27e div.) sont prêtes à tirer à midi. Le groupe Perrin, près de la tranchée d'York, est en position depuis la veille, ainsi que les groupes Seauve et Olien. Les liaisons téléphoniques sont difficiles et longues à établir, et constamment coupées par le feu de l'ennemi ou par les fantassins qui passent. Nous n'avons plus d'antenne. Enfin, vers midi, l'indispensable est fait.

Il s'agit aujourd'hui de préparer et d'exécuter l'attaque sur le front cote 193 - tranchées de la Vistule, la 31e division attaquant à droite, la 27e à gauche. L'attaque est déclenchée à 16 h. ⁽¹⁾ après que nous ayons canonné, comme nous pouvions, tout ce qui était canonnable en aussi peu de temps. Elle n'aboutit qu'à la prise de quelques éléments de tranchées ennemies..

Dans notre cave (3 mètres sur 4) qui nous sert déjà de bureau, de cabine téléphonique, de cuisine et de salle à manger, nous nous organisons pour la nuit en étendant de la paille par terre. Malheureusement on est plus souvent éveillé qu'endormi.

(1) C'était beaucoup trop précipité comme l'a montré l'expérience ; les troupes d'attaque étaient à bout et nous n'avons eu le temps que d'organiser les moyens matériels voulus (téléphones, observatoires, antennes, amener les batteries de 220 et de 270...), ni même de tirer le nombre de coups de canon nécessaire. Il est vrai que des renseignements signalaient des renforts ennemis arrivant de partout.

28 septembre.

Enfin on donne l'ordre aux batteries de 270 (Vila) et de 220 (Schneider) qui étaient hors de portée, de quitter leurs positions et de s'avancer ; nos liaisons téléphoniques se perfectionnent. On amène une antenne à la cote 200 ; Montgolfier vient nous rejoindre, amenant avec lui Messier et Stiévenard.

On tire beaucoup ; le temps s'est mis au beau ; les avions volent, nous renseignent et règlent nos tirs ; on voit aussi quelques avions ennemis ; il n'en avait guère encore paru. La plus grosse partie de l'artillerie est établie à découvert à l'est du bois du Trou Bricot et souffre des tirs d'arrosage de l'ennemi ; celui-ci, visiblement désorganisé, bombarde partout sans viser d'objectifs déterminés (1).

Entre temps, je vais avec Messier à La Poche, visiter les tranchées conquises encore pleines de débris, de matériel abandonné, de cadavres. Je suis étonné de voir combien les travaux allemands sont misérables à côté des nôtres ; tranchées peu profondes, faiblement défendues, mal entretenues. Il est vrai que notre bombardement a passé par là. Mais on a tant vanté leurs organisations, sans les connaître !

Nous passons encore une nuit fréquemment troublée dans notre souterrain, entr'autres par le commandant de Jubainville qui, vers 1 h. du matin, ressent l'impérieux besoin d'avoir sur son plan directeur les positions de batterie avec des signes conventionnels de différentes couleurs.

29 septembre.

Une attaque doit avoir lieu aujourd'hui. A partir de 10 h.30, nous entretenons un feu soutenu sur les batteries ennemies que nous connaissons et sur les voies de communication de l'arrière. L'attaque a lieu à 15 h. Comme l'avant-veille, peu ou point de résultats.

Le soir, les batteries de 220 et de 270 sont installées et commencent à tirer. On commande pour la nuit, comme d'habitude, des bombardements énergiques sur les bivouacs et voies de communication de l'ennemi, et pour dormir, nous nous tassons à 6 (avec le téléphoniste) dans notre petite cave déjà bien encombrée.

(1) S'il avait profité de notre situation aventureuse, avait su se servir de ses avions, il pouvait nous faire cent fois plus de mal.

30 Septembre.

Il fait froid au petit jour, surtout quand on a mal dormi. Et puis on manque d'eau pour se laver (l'eau est à Somme-Suippes).

L'infanterie du 14e corps a été relevée par la 16e div.coloniale à gauche et le 2e corps à droite ; nous travaillons pour le 16e DIC qui doit attaquer aujourd'hui 193.

On commence la préparation et on tire beaucoup : par heure et par batterie 40 coups pour l'artillerie lourde, 100 coups pour l'artillerie de campagne. Allons-nous voir se renouveler les efforts infructueux des jours précédents ? Non, car dans l'après-midi on reçoit l'ordre de suspendre l'attaque, qui sera reprise dans quelques jours. Tant mieux.

En attendant, nous nous installons un peu mieux en faisant venir nos cantines, nos secrétaires, en créant des annexes : une cuisine en plein air sous une toile de tente, et un second bureau souterrain, où Stiévenard pourra téléphoner tant qu'il voudra pour ses munitions, sans nous casser les oreilles, et où je m'installe avec lui pour dormir sur des lits en toile de sac.

Le soir, un avion qui fait un vol de nuit, repère un bivouac important à Croix-St Walfroy et de gros débarquements de troupes au tunnel de Maure. Nous y envoyons de violentes rafales de 75 et de 105 ⁽¹⁾.

1er octobre.

Il s'agit maintenant de préparer cette nouvelle attaque, aussi complètement si possible que la première. Aussi travaille-t-on activement à améliorer les positions, les liaisons, à perfectionner les réglages et à compléter les reconnaissances d'avions. De son côté, l'ennemi tire beaucoup, avec de l'artillerie de tout calibre (jusqu'à 350). Nous lui rendons ses coups avec usure. Deux lieutenants du groupe Stacchini (Lemmet et Bergoënd) sont tués ; les pertes sont sensibles dans toutes les batteries. Le soir, à partir de 17 h., les boches arrosent le pays d'obus asphyxiants. Tout le monde pleure, ce qui n'empêche pas la gaieté, au contraire.

(1) C'est cette nuit-là qu'un dépôt de munitions a sauté au tunnel, anéantissant un bataillon de chasseurs boches (800 hommes).

2 octobre.

Je vais avec le général Ladoux, le commandant Perrin et Laurent reconnaître une observatoire au camp d'Elberfeld, près de 193. Comme nous quittons le groupe Perrin à la lisière du Trou Bricot, des marmites de 15 tombent : la première à 100 m. devant nous, ce qui provoque une plaisanterie du commandant ; la seconde à 50 m. et je vois, tandis que les deux autres semblent arriver droit sur nous et que nous nous jetons à terre, le C^t Perrin, à côté de moi, tomber à la renverse, tout droit, avec un trou rouge au coeur. Les deux autres marmites éclatent à moins de 10 m. de nous, dans des voitures dételées, dont nous recevons les débris - et tout ne fut plus qu'horreur et confusion, comme dit Kipling. Quand nous nous relevons, le C^t Perrin gît sur le dos, mort, le sourire aux lèvres.

Je cours prévenir le groupe à 50 m. de là, et nous repartons. Au camp d'Elberfeld, il tombe pas mal de marmites. Je fais un croquis du panorama, et nous rentrons par le groupe Bourdais, un groupe de "volants" qui vient d'être mis sous les ordres du colonel, et par le groupe Perrin dont le cap. Tinlaud prend le commandement.

Le reste de la journée se passe comme à l'habitude, à la cote 200, au milieu du vacarme et avec les gaz lacrymogènes le soir.

3 octobre.

Il arrive de nouvelles batteries, dont une est commandée par le capitaine Balthazard, médecin légiste. En raison des pertes que nous subissons à découvert et de la tranquillité relative du bois (Montgolfier trouve même que c'est un séjour idyllique), nous faisons rentrer la plupart des batteries dans les bois du Trou Bricot. Le colonel commande actuellement 3 groupes de 75 (Tinlaud, Bourdais, de Reynaud), 3 batt. de 120 et une de 155 L (gr. Hertz), 3 batt. de 105 et une de 95 (gr. Olien), deux batteries de 155 C et 2 batt. de 220 (gr. Bozon), et une batterie de 270 (Vila).

4 octobre.

Aujourd'hui, jour N.L. ; temps couvert ; on réserve un peu les projectiles pour demain dans l'espoir de conditions plus favorables. Cependant le vacarme est appréciable. Les batteries nouvellement arrivées font leur réglage.

Pour la nuit, on prescrit, pour les pièces de tout calibre, des bombardements violents et rapides des bois, routes et bivouacs de l'ennemi.

5 octobre.

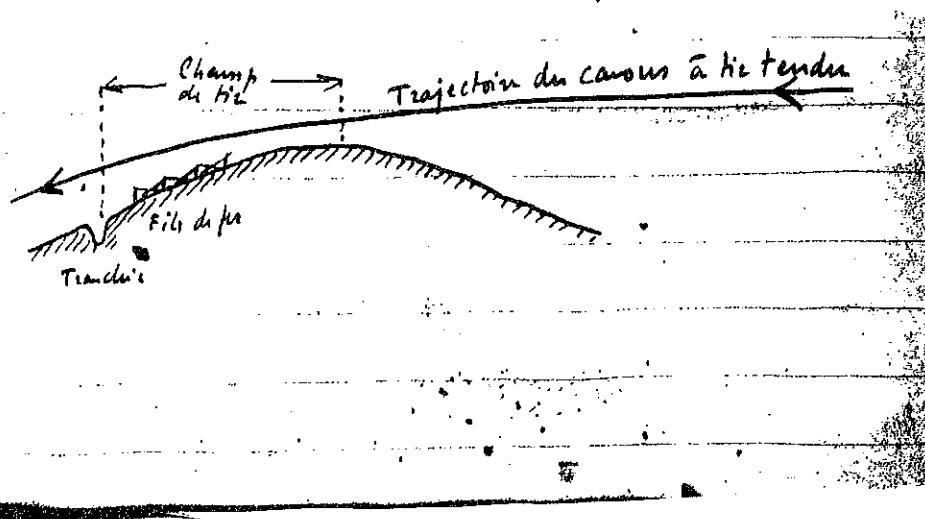
Jour N.L. Je n'ai pas une seconde pour quitter le téléphone. Le temps est plus favorable. On fait de nombreux tirs contrôlés par avion. On tire énormément. Pour la nuit, bombardements intenses sur des points de toute la région ennemie. Dès que nous avons le résultat des reconnaissances d'avion, nous faisons une répartition des objectifs et nous envoyons aux batteries des ordres analogues à ceux qui ont si bien réussi le 25 septembre.

6 octobre.

H = 5 h.20. Pendant le premier quart d'heure, les batteries doivent tirer chacune sur leurs objectifs avec toute la violence possible. C'est au petit jour un vacarme incroyable, un roulement ininterrompu de coups de canon, à raison peut-être de 10 par seconde. Je n'ai jamais rien entendu de pareil, et l'intensité du bruit décroît à peine ensuite. Si cela ne suffit pas à abrutir l'ennemi et à échauffer le moral de notre infanterie, qu'est-ce qu'il faut !

Messier qui, depuis deux jours, est au camp d'Elberfeld auprès du général Bonnier, commandant la 16e DIC, nous envoie les renseignements. Hélas ! ils ne sont pas bons. Combien nous regrettons nos régiments du 14e corps ! Ces marsouins de pacotille (c'est une division de réserve) ne sont même pas sortis de leurs tranchées et ont laissé massacrer les officiers qui s'élançaient devant eux ⁽¹⁾.

- (1) La grosse difficulté de l'attaque de cette ligne résultait de conditions nouvelles pour nous : l'ennemi avait établi ses tranchées et ses réseaux de fil de fer à contre-pente, en sorte que de nulle part on ne les voyait bien, et que les canons à tir tendu pouvaient à peine les atteindre. C'est le principe du défilement que nous avons inauguré pour l'artillerie et qu'ils ont appliqué à l'infanterie. Il est vrai qu'alors le champ de tir des balles est réduit à quelques dizaines de mètres ; mais avec les mitrailleuses, ça suffit.



A droite, par contre, l'affaire a mieux tourné ; le 2^e et le 11^e corps ont pris la butte de Tahure, le village de Tahure, le bois de la "brosse à dents" et une partie des "Mamelles". C'est un élargissement sensible de notre position.

Malgré l'inaction de notre infanterie, l'artillerie et l'aviation sont très actives toute la journée. On tire sur des batteries ennemies qui se révèlent, sur des colonnes d'infanterie en marche. On continue à tirer toute la nuit.

7-14 octobre.

Nous attendions un ordre d'attaque pour le 7, mais il n'arrive pas, et le lendemain nous recevons l'ordre : nous organiser sur le terrain conquis : amélioration des positions, construction de casemates, etc.

Le colonel commande maintenant 4 groupes de 75, le groupe Hertz et le groupe Olien. Nous sommes contrebatteries, et comme nous disposons d'une assez forte allocation de munitions, on s'attache à répondre violemment à tout tir ennemi, autant pour lui faire sentir notre supériorité que dans l'espoir de le réduire au silence. Par contre, il est interdit de le provoquer, et nos bombardements nocturnes sont supprimés.

A partir du 12, le corps d'armée et la brigade retournent à Somme-Suippes, ce qui nous prive d'électricité mais nous permet de nous étendre ; en particulier nous installons notre salle à manger et nos chambres à la "villa des fleurs", sorte de baraque souterraine qui paraît presque confortable à côté de nos trous crayeux.

On va se promener de temps en temps au Trou Bricot, cher au capitaine de Montgolfier, afin d'y trouver des positions pour les batteries qu'on veut porter en avant. Mais la plus grande partie des journées - et même des nuits - se passe toujours au téléphone.

15 octobre.

Journée assez agitée par suite d'un combat d'infanterie pour la possession d'un petit poste à 193. Le canon donne beaucoup des deux côtés.

Un avion boche est abattu près de Tahure. L'ennemi bombarde copieusement, par vengeance peut-être, Perthes et la cote 200. René (R.M.) vient me voir ; il a avancé sa batterie et est maintenant dans un petit bois au nord ouest du Trou Bricot.

Nous allons être relevés par le 16^e corps. Ce bruit qui courait depuis hier se confirme. Où allons-nous ? Serait-ce la Serbie ?

16 octobre.

Invasion de la cote 200 par les états majors du 16e corps. Bien mauvaise impression. Quels bavards et qui passent leur temps à se disputer ! Le colonel Larras en particulier est insupportable. Le général Grossetti, trônant sur une chaise au sommet de la colline, prend des poses photographiques. C'est égal, j'aime mieux l'hiver ici pour eux que pour moi.

Stiévenard nous quitte, les larmes aux yeux. C'était un bien brave garçon, qui a fait un travail de forçat, et qu'on a regret de quitter. C'est cette nuit que nous partons et tout le monde en est ravi ⁽¹⁾.

Le départ

17 octobre.

Les batteries sont parties dans la nuit. A 6 h. du matin on nous amène nos chevaux à la villa des fleurs, et nous partons, contents, par la route de 152. A Somme-Suippes - que c'est drôle de voir des maisons ! - nous nous arrêtons au cimetière où sont les tombes du C^t Perrin, du capitaine Courtemanche, de Lemmet et de Bergoënd, pour ne parler que des officiers du régiment.

(1) Nombre de coups d'AL tirés dans le secteur du 14e CA :

	<u>Du 22 au 25 septembre</u>	<u>du 26 sept. au 6 oct.</u>
270 (2 batt.)	500	500
220 (")	1000	900
155 L (2 batt.)	2500	?
155 C (5 batt.)	9400	7600
120 L (4 batt.)	4500	7000
105 L (3 batt.)	3300	10500
95 L (1 batt.)	2000	1400

Pour les 3 gr. de 75 commandés par le colonel, du 26 sept. au 6 oct. : 36 000 coups.

Au total, pour le 75, le 14e corps avait tiré depuis le début de la guerre 180 000 coups.

Du 15 sept. au 15 oct., il en a tiré 192 000.

Et puis nous continuons par St Remy, Tilloy, jusqu'au carrefour de la Grande Romaine. Là on fait une grande halte où se rassemble l'AC 14 reconstituée : gr. Hertz, gr. Stacchani, gr. Tinlaud. Que c'est joli la campagne et des arbres avec ces teintes d'automne !

Après déjeuner je pars en avant faire le logement à Francheville où nous devons cantonner. Je retrouve avec plaisir ce petit patelin, vert et agréable.

18 octobre.

Journée de repos à Francheville ; on se promène dans la campagne tranquille et silencieuse.

19 octobre.

Aujourd'hui, nous embarquons à Vitry-le-François. Nous y allons à cheval le matin, nous y déjeunons confortablement à l'hôtel et nous prenons le train après midi.

Où allons-nous ?

Je m'endors en attendant de le savoir.

CHAMPAGNEY - L'hivernage

Quand je me réveille le 20 octobre au matin, nous sommes à Lure où nous débarquons. "Le 14e C.A., réserve à la disposition du Général commandant en chef, stationnera dans la zone de la VIIe armée".

Je pars en avant avec Messier pour faire le logement à Champagny où nous devons cantonner. Le QG du corps d'armée occupe l'ilot central du village et nous nous logeons dans les hameaux : le 3e groupe au Magny, le 5e à Mont-de-Serre, le 120 au Ban de Champagny. Le colonel, sa popote et son bureau, s'installent au Magny, chez M. Ramondot, dans une maison confortable.

Le 14e corps doit passer l'hiver au repos dans cette région. En réalité, les divisions, les batteries de l'artillerie de corps seront sans (cesse) détachées à la R F B (région fortifiée de Belfort) principalement. C'est nous certainement qui sommes le plus tranquilles.

Champagny est agréablement situé dans une vallée verdoyante, à proximité de Belfort et de Lure. C'est la fin des Vosges ; le pays est montagneux et varié ; par beau temps, on aperçoit les Alpes de l'Oberland.

Nous y passons des mois paisibles, occupés par quelques manoeuvres - on fait de la batterie attelée comme en temps de paix et des exercices de tir pour le 58 -, par des promenades quand il fait beau, par les échecs quand il pleut, quelquefois même par le ski quand il y a de la neige.

Le 27 octobre, je vois arriver Robert qui était depuis 3 semaines comme sous-lieutenant au dépôt du 6e et que j'attendais avec impatience. Il est affecté au 3e groupe et nous voisinons fort agréablement.

Le 29 octobre, nous apprenons la citation du 14e corps à l'ordre des armées : "Les 25 et 26 septembre, a enlevé les positions ennemies sur une profondeur de 4 km. en s'emparant de 4000 prisonniers et de 30 canons...". Voilà qui est agréable. De même que la nomination du colonel Chatin au grade d'officier de la Légion d'honneur pour avoir "dans la préparation de l'attaque du 25 septembre 1915, déployé de jour et de nuit une activité et un esprit d'initiative qui ont contribué de façon manifeste à paralyser l'artillerie ennemie".

Le lendemain, j'apprends ma propre citation à l'ordre de la 2e armée : "Officier d'un courage et d'un entrain remarquables. A rendu les plus précieux services, toujours prêt pour les missions les plus périlleuses. Sérieusement blessé le 26 septembre 1914, avait refusé de se laisser évacuer."

Ca me fait plaisir - trop - je m'étais tellement dit que je n'avais pas besoin de récompenses, et qu'il ne fallait rien faire en vue d'en avoir !

Du 8 au 17 novembre, je vais en permission à Paris. Du 29 novembre au 4 décembre, je vais passer une semaine à Belfort, sous prétexte de suivre une instruction à l'escadrille MF 20. Le temps nous empêche malheureusement de voler, et tout se borne à des conférences et à des visites aux escadrilles de chasse, de bombardement... J'y fais la connaissance de Zarapoff, un ami du colonel, qui commande l'escadrille où étaient Pégoud et Gilbert ; de Happe qui commande une escadre de bombardement. J'y retrouve Gignoux, Dalsace, Faillet...

Robert à son tour va en permission, et dès qu'il est rentré j'y retourne du 23 au 31 décembre. En revenant, le 1er janvier, mauvaise plaisanterie : le 3e groupe a été enlevé brusquement et est parti pour des destinations inconnues !⁽¹⁾ Ma réunion avec mon frère n'a vraiment pas été longue ; enfin, ce sont les hasards de la guerre.

Le 12 janvier, il arrive à Champagny le Lt colonel de Beauvais qui prend le commandement de l'artillerie lourde du 14e corps, c'est-à-dire, pour le moment, du groupe de 1202. Mais alors, nous, qu'est-ce que nous

(1) Salonique.

allons devenir ? Comme le Lt colonel n'a pas d'état major constitué, il vit avec nous.

Quelques jours après, on nous donne un nouveau groupe, du 20e d'artillerie, qui vient d'être formé ; il est commandé par le capitaine Sudan-Chevalet, un bigor qui a fait la première partie de la guerre au Cameroun.

Du 20 janvier au 4 février, je vais à St Dié suivre le cours de tir de l'artillerie de campagne. Ces exercices ont ceci d'intéressant qu'ils se font sur le dos des boches. Chaque après-midi, on part en camion automobile, on va à un observatoire et on tire sur la zone ennemie. Je revois ainsi le pays où nous nous sommes tant battus il y a 18 mois : Remomeix, Frapelle - le pont de St Michel, Steinbach, Denipaire - et dans le lointain Nompatelize et les Deux Jumeaux. Que tout cela est calme maintenant ! Nous sommes là une trentaine, la plupart de joyeux garçons. Je retrouve Lancrenon et Faillot dans une batterie de 58 qui cantonne à St Dié.

Du 16 au 24 février, j'accompagne le Lt colonel de Beauvais à une manoeuvre qui doit avoir lieu au camp d'Arches. Nous cantonnons à Uriménil et nous jouissons d'un temps épouvantable, neige et tempête, si bien que, le 23, la manoeuvre est décommandée. Pendant ce temps, on entend le roulement de la canonnade vers Verdun.

Le 26 février, on nous dit : Garde à vous ! Les événements de Verdun nécessiteraient-ils notre intervention ?

Le 28 février, en effet, nous recevons les ordres d'embarquement pour le lendemain et nous apprenons que l'EM du CA va à Ligny-en-Barrois.

Le 5e groupe embarque à Belfort, le groupe Sudan à Lure. Nous irons avec le premier. Le colonel de Beauvais nous quitte.

VERDUNLe voyage.

29 février - à 8 h., nous partons de Champagny, le colonel Chatin, de Montgolfier, Messier et moi, et nous allons à cheval jusqu'à Belfort. En passant nous regardons les trous du 380 qui essayait de tirer sur la ville. Nous déjeunons joyeusement au "Tonneau d'or" avec Zarapoff et, à 15 h., nous allons prendre le train.

Voyage comme tous les autres ; on ne sait où l'on va, mais on va lentement. Nous faisons peut-être 30 km. dans la nuit, à cause d'un accident qui aurait eu lieu à Vesoul.

1 mars. Nous débarquons à midi à Demange-aux-Eaux et après une agréable promenade le long de l'Ornain, nous arrivons à Givrauval, petit patelin tassé dans un ravin près de Ligny-en-Barrois. Nous y cantonnons avec les 2 groupes d'AL.

2 mars. Givrauval. Il fait beau ; on se promène au bord de l'Ornain. Martin nous apporte les nouvelles ; nous allons relever le 2e CA sur les Hauts de Meuse, entre Eix et Eparges. Nous recevons une proclamation du général Pétain (IIe armée) sous les ordres duquel nous nous retrouvons.

Entre temps, on discute ; on compare l'attaque de Verdun à notre offensive de Champagne, et l'opinion générale est que nous arriverons à la fin de la bataille.

3 mars. Nous recevons le matin l'ordre d'aller cantonner à Salmagne. Je pars en avant, vers 10 h., pour faire le logement. Ceci me vaut d'être privé d'un vieux vin du pays que nous avions acheté la veille et qu'ils n'ont pas voulu boire le soir même.

Route un peu boueuse par Ligny à Nançois-Tronville. Je rattrape à Salmagne la queue de la 27e division qui marche devant nous. Salmagne est un assez gros village, très serré et tout en longueur. J'y retrouve Antin, adjoint du commandant Hertz, venu pour le logement du groupe de 120 qui cantonne avec nous. Le logement est facile à faire, le maire, débrouillard, ayant tout préparé d'avance avec des plans du village autographiés. Seule la question des parcs est difficile, surtout avec le 120 qui ne peut guère quitter les routes.

Le colonel arrive vers 15 h. Il commande une énorme colonne : artillerie, pontonniers, sections d'ambulance, etc... Comme je le craignais, le 120 n'arrive pas à dégager entièrement la route et, comme le reste

de la colonne doit dépasser le village en tournant à angle droit dans un chemin raide où la plupart des voitures restent en panne, c'est jusqu'à la nuit un encombrement extravagant, dans la rue de ce village. Enfin vers 21 h., à coups d'attelages de renfort, de cris, de lanternes, de manoeuvres de force, tout finit par passer.

Nous sommes fort bien installés dans un rendez-vous de chasse - le pays est plein de sangliers - et nous nous chauffons tous les quatre autour d'une large cheminée.

(1)

4 mars. Journée tranquille à Salmagne, où l'on nous fait prévoir un petit séjour. Je vais avec Messier faire un bridge chez Soudan, chef des TPG (tout pour la gueule - ou la gloire).

5 mars. Bien entendu les prévisions ne se réalisent pas et nous partons à 10 h. pour Belrain. Je vais en avant pour le logement avec Thellier et Verchère (deux groupes d'AC et le groupe de 120). C'est un vrai escadron de cavalerie que je commande là. Les routes sont dans un état innommable, boueuses, défoncées, encombrées d'autobus, de convois, de troupes en marche. Aussi passons-nous allègrement à travers champs.

Belrain est un pauvre petit village délabré où il faut sérieusement se tasser pour faire tenir 3 groupes. Je nous installe, avec le colonel, au château - qui n'est du reste pas luxueux.

6 mars. Nous continuons notre route, tandis que l'AL reste là. C'est aux Monthairons, sur les bords de la Meuse, que nous allons. Je pars à 7 h.30, avec Gros et le logement. Il neigeotte au départ ; les routes sont bientôt toutes blanches et terriblement glissantes. Il faut s'arrêter à Courouvre et cramponner les chevaux. Après cela, nous traversons la forêt, pittoresque sous la neige, où se trouve l'abbaye de Benoite Vaux. Puis nous passons à Récourt et nous arrivons dans la vallée de la Meuse à Villers, premier village bombardé. Un peu plus loin, ce sont Les Monthairons, également abîmés. Mais le village est plein de troupes du 2e CA, et le gendarme qui commande le cantonnement se refuse à nous faire de la place. Il me faut aller à 2 km. plus loin, à l'hôpital des Petits Monthairons pour trouver un téléphone et obtenir en moins de 2 h. la communication avec le corps d'armée ; enfin je me fais octroyer

(1) C'est là que j'apprends que le groupe Bozon (155 CTR) avec qui nous étions en Champagne vient d'être pris en entier par l'ennemi devant Douaumont.

un second village : Ancemont. Je laisse le groupe Sudan aux Monthairons et je descends la Meuse avec Gros jusqu'à Ancemont. C'est encore plus démolé et c'est plein des trains régimentaires de la 28e div. Le commandant du cantonnement est encore moins aimable que le gendarme d'à côté et ce n'est pas besogne facile que de trouver place dans la partie ruinée du village. Je retrouve Suber oublié là avec sa batterie de bombardiers. Personne ne le ravitaille mais il m'offre généreusement de la friture avec quoi sa batterie se nourrit depuis 3 jours. J'accepte avec plaisir ainsi que Messier qui m'a rejoint, car il est 15 heures.

Puis nous retournons aux Monthairons chercher le Colonel et nous le ramenons loger au petit château ; ce château, qui a de belles chambres, est bien occupé par MM. les intendants, mais ceux-ci nous ont déclaré qu'ils préféreraient coucher à la cave, "tant que le bombardement ferait rage". Et nous prenons leurs lits.

7 mars. Journée tranquille à Ancemont. La canonnade roule vers le nord. L'E.M. du C.A. vient aujourd'hui s'installer à Dieue à 8 heures avec le général Ladoux. Un officier prussien déserteur aurait déclaré qu'ils ne peuvent plus attendre et qu'il leur faut attaquer et vaincre vite, coûte que coûte. Le Général et le Colonel Chatin partent en auto pour le fort du Rozellier et, dans une autre voiture, je suis avec le Colonel de Beauvais. Nous passons par Haudainville - trafic intense - bivouacs - et prenons la route de Metz. Des avions boches pleins le ciel; deux bombes tombent sur la route.

Au Rozellier le Général a convoqué le Colonel Schweizer, commandant AD 28, le Colonel Fromhein, commandant AD 27, le Colonel Cambuzat, commandant AD 68, le Colonel Challéat, commandant AD 120, le Colonelournazel, commandant AD 59 et le Colonel de Gigord, commandant l'AL d'armée du secteur. C'est au milieu de cet aréopage qu'on discute l'organisation de l'artillerie.

Le secteur du CA est tenu au Nord entre Eix et Chatillon-sous-les-Côtes par la 68 CD (PC au Maubois) ; au sud, entre Chatillon et Villers-sous-Bonchamp par la 28e D (PC au Rozellier). Le groupe Sudan est affecté à la 68e, le groupe Stacchini à la 28e.

Le colonel Chatin, ainsi rendu disponible, représentera le général Ladoux au fort du Rozellier et sera plus spécialement chargé des contre-batteries. Il aura ainsi sous ses ordres l'AL d'armée commandée par le colonel de Gigord (1 batterie de 105 Z 363, 5 pièces de 155 L, L 361 et L 373, 1 pièce de 14 et 1 pièce de 240) et l'AL du CA qui sera commandée

par le colonel de Beauvais (4 batteries de 120 L, V 311, V 316, V 354, V 360 ; 1 batterie de 155 L L 350 ; 1 batt. de 95 O 371 et 7 pièces de 90). Ce sont des batteries à pied de la place de Verdun qui sont remontées de la Woëvre la nuit où la retraite fut ordonnée (26 février ?). A ces éléments, viennent s'ajouter le groupe Drouhard (2 batteries de 155 L) pour l'AL d'armée, le groupe Hertz (3 batt. de 120 L) pour l'AL de CA.

Nous allons reconnaître des positions en avant du fort pour ces dernières batteries. Des avions se mitraillement dans le ciel. Le plateau est boisé ; on a pratiqué dans la forêt, pour dégager la vue des forts, de larges déboisements envahis de broussailles. Tout cela est plein de batteries. A l'Est on aperçoit la plaine de Woëvre, et au nord le fort de Moulainville où, régulièrement, toutes les 6 minutes, arrive avec un bruit de chemin de fer, un obus de 420.

Le soir même, nous nous installons au Rozelier.

Le fort du Rozelier

Le fort du Rozelier, au point le plus haut de la forêt de Sommedieu, a des vues au sud sur le camp des Romains, à l'ouest sur la cote 304, Montfaucon, le Mort Homme, au nord sur la côte du Poivre, Douaumont et Moulainville, son voisin immédiat. Il commande à l'Est la plaine de Woëvre, bien qu'il soit encore à 4 ou 5 km. du bord du plateau.

A l'intérieur, c'est une construction moderne, puissamment bétonnée, un des gros forts de Verdun, le jumeau de Douaumont ; le pont-levis franchi on passe sous l'inscription "s'ensevelir sous les ruines du fort, plutôt que de se rendre", puis c'est un dédale de cours, de couloirs, de souterrains, de casemates des temps de guerre, des casemates du temps de paix...

C'est dans une de ces dernières ⁽¹⁾ que nous habitons : une salle de maçonnerie, pittoresque, dissymétrique, avec un gros pilier qui en soutient les voûtes. Nous y avons nos 4 lits, nos tables, nos cartes, nos téléphones et, sauf pour les repas, c'est là que nous vivons. Notre fenêtre donne sur Souville, la côte du Poivre et Douaumont ; elle domine les fossés du fort, invraisemblable grouillement d'hommes, de chevaux, de baraques, de cuisines.

Le fort a toutes sortes d'habitants : l'EM de la 28e DI, avec le C^t Schweizer, Larrieu, Lacabe, Lepercq et C^{ie}, qui sera deux mois plus tard remplacé par celui de la 154e où nous retrouverons le G^{al} Rabin,

(1) Casemate 9, en entrant, à gauche.

peureux et violent, Villa, Jeantet, etc.- L'EM de l'AL de CA avec qui nous faisons popote dans la grande boîte de casemate où ils logent : le C¹ Géroville de Beauvais, que nous ne tardons pas à prendre en horreur, gluant, gâteux, raseur et qu'on appelle Géroville tout court ; le L^t Muller, placide derrière ses lunettes d'or et le jeune Antoine, brouillon, bruyant et riant comme un sot. L'EM de l'AL d'armée avec le colonel de Gigord, pantin à ressort qui emmêle les questions et brandit des règlements - puis au début d'avril le C¹ Escourrou, méridional assez agréable - avec leurs adjoints successifs, Viennot, Wandet, etc.- Le commandant Mallet, gros bonhomme tout rond, vieux Verdunois, qui commande un des groupements d'AL du CA. Le L^t Génot qui vient vers le 15 mars constituer la SRL - section de repérage par les lueurs ; c'est un brave garçon, actif, débrouillard, bavard (on est toujours obligé de raccrocher l'appareil lorsqu'il vous téléphone), qui nous rendra les plus grands services.

Il y a enfin la garnison régulière du fort, le commandant du fort, un cavalier qui finit par se faire évacuer par crainte du 420 (naturellement nous lui montons tous les bateaux nécessaires pour augmenter sa terreur), le L^t Michon, commandant l'artillerie, et l'ineffable Judon, type à la Courteline, qui a envers les hommes des colères tonitruantes, qui considère le fort comme une propriété personnelle, naïf, bête pour tout dire et qu'on ne se lasse pas de faire monter à l'échelle.

De notre vie, 22 heures sur 24 en général se passent dans notre casemate, et ni jour ni nuit, le téléphone ne s'arrête. On reçoit des renseignements, on envoie des ordres de tir, sans discontinuer. Nous sommes le centre actif du CA, qui n'agit que par son artillerie. Aussi, au début surtout, recevons-nous les visites de tous les grands chefs du voisinage : le général Ladoux, le général Baret qui vient presque chaque jour, s'installe et blague, le général Ruault, le général Caron, le général Prax, le général Sorbets, le général Peillard, le général Rabin, le général Hen, M. Dumont et M. Klotz, députés, etc...

Au début, c'est d'organiser les tirs qu'il s'est agi. Les batteries de position remontées en hâte de la plaine dans une nuit de retraite, les batteries lourdes venues de partout, il a fallu les répartir en groupements, leur assigner des missions, leur créer des observatoires, assurer leurs liaisons, etc....

Le secteur que nous occupons est en marge de la bataille d'infanterie puisque sa gauche n'arrive pas au fort de Vaux. La mission de la IIe armée est du reste pour de longs mois :

"Tenir à tout prix".

Mais pour nous, c'est par l'artillerie seulement qu'il s'agit de résister et de nuire à l'ennemi. Nous avons l'ordre d'être aussi actifs que possible et de rendre la plaine intenable. Le général Baret ne se déclare satisfait que lorsque nous avons tiré plus de 4000 coups d'AL par jour.

C'est du reste l'endroit où l'on peut les bien employer. Du haut de la falaise, nos observatoires dominent toute la plaine, unie comme une carte, et de jour, jusqu'à 10, 15, 20 km., **pas** un mouvement de l'ennemi, pas une fumée de canon ne nous échappe.

Le gros ouvrage, c'est la contrebatterie. L'artillerie ennemie est très nombreuse et très active. Les observateurs et surtout la SRL repèrent admirablement les batteries et bientôt nous les connaissons toutes par leur nom, personnellement. Dès que l'une d'elles ouvre le feu, elle est prise à partie, si bien qu'après quelques semaines nous ne verrons jamais l'ennemi tirer que par salves, fréquentes il est vrai, mais isolées, alors qu'au début ils nous envoyaient pendant des heures des marmitages ininterrompus. Chaque fois qu'on le peut, on cherche à détruire les pièces ennemies, en agissant soit par concentration de feux, soit après réglage par ballon, par avion, par observation bilatérale, suivant le temps qu'il fait. Nous nous mettons vite à faire des tirs d'efficacité importante (3 à 500 coups) et nous obtenons des résultats tangibles : des batteries disparaissent, soit qu'elles aient été détruites, soit qu'elles aient dû changer de position, des explosions de munitions et des incendies de gargousses se produisent, si fréquents, que le commandement finit par s'imaginer que l'ennemi fait de fausses explosions pour nous tromper (!). Mais je reste persuadé que peu de batteries ont souffert autant que celles que nous avons devant nous, surtout au début (Mars-Avril) alors qu'elles n'avaient pas encore eu le temps de se fortifier.

En outre, nous faisons des tirs nombreux sur les places de rassemblement et les points de passage de l'ennemi ; on s'ingénie à varier autant que possible les objectifs et le régime du tir, suivant les renseignements que nous avons des observateurs, des prisonniers, etc... : accompagnement d'une relève boche sur tout son itinéraire, concentration

de feux brusque et courte sur les villages d'Hermeville et de Braquis⁽¹⁾, sur une batterie au moment probable de son ravitaillement, sur un point de station des cuisines roulantes au moment de la soupe, etc...

Le colonel Cambuzat, à l'AD 68, excelle dans la concentration de feux : tout à coup, alors que tout paraissait tranquille - c'est à dire qu'on n'entendait guère que 2 ou 3 coups de canon par seconde - retentit un vacarme effroyable qui cesse après quelques secondes : ce n'est qu'une "cambuzade", 60 ou 80 pièces qui viennent de tirer 3 ou 4 coups chacune, à la fois et sur le même point.

Aussi, alors que nos communiqués signalent seulement "quelques rafales d'artillerie en Woëvre", les Allemands relatent toujours : "Comme d'habitude, lutte d'artillerie très violente en Woëvre".

Enfin nous venons en aide à nos voisins de gauche, fréquemment attaqués, en tirant à leur demande sur le bois Feuillat, le bois de la Plume, le bois d'Ardaumont, etc...

Telles sont nos occupations qui laissent peu de loisir. Lorsqu'on en a, on monte sur le fort pour voir les terribles marmitages du Mort - Homme ou de 304 ; ou bien l'on va se promener jusqu'à un observatoire ; on y resterait des heures, pour jouir de la vue magnifique, du plaisir de surprendre un mouvement de l'ennemi et de voir tomber nos coups.

C'est ainsi qu'un jour, avec Messier, Muller et Dumur, nous faisons une expédition jusqu'à Moranville. Le fort a reçu quelques centaines d'obus de 420, sans compter les innombrables coups de moindre calibre. En arrivant, on a l'impression d'entrer dans une catastrophe ; tout est bouleversé. On pénètre dans les casemates et l'on voit de tous côtés des hommes au travail et le commandant du fort au milieu d'eux. Celui-ci, le capitaine Harispe, en temps de paix, ingénieur à la Belle Jardinière, s'est imposé dès le début, a renvoyé ailleurs les gens qui lui paraissaient "trop nerveux" - entre autres l'officiel commandant du fort - et il dirige tout avec calme et simplicité. Dès qu'un bombardement est terminé, des équipes se mettent à l'ouvrage pour réparer tous les dégâts, refaire du béton, rouvrir les galeries obstruées, etc. Lui s'occupe tout d'abord, quelles que soient les difficultés, de faire tirer sa tourelle, sa tourelle qui se voit de toute la plaine, dont le tir a le don d'exaspérer les boches et lui vaut de sévères ripostes, mais

(1) C'est ainsi que nous tuons le général Ritter von Graf venu pour passer une revue à Braquis.

qu'il ne faudrait pas laisser croire atteinte. Il nous fait visiter un fort qu'il a non seulement conservé mais amélioré, et nous montre les effets prodigieux du 420 dont le souffle enlève d'un bloc un escalier de 25 marches en béton, ou, après plusieurs ricochets dans des couloirs, vient écraser au mur des hommes qui se trouvaient sur son passage.

Je retrouve dans cette période quelques camarades : d'Anglejan, devenu aviateur, Jacques Rabut qui vient me voir au fort et m'emmène à Sommedieue déjeuner avec Pierre Ponsar, Devoncoux, ballonnier, un camarade de promotion que je ne reconnais pas d'abord.

Mais dans l'ensemble, notre vie active et renfermée continue sans événements : lever à 6 h.¹/₂ ; compte rendu de la nuit ; plan de bombardement de la journée ; coups de téléphone signalant des batteries, tous renseignements qui sont soigneusement catalogués ; ordres de tir à droite et à gauche ; dans l'après-midi, compte rendu de la journée ; ordres pour les harcèlements de la nuit, et à 10 h., dodo - jusqu'à la première sonnerie de téléphone ; bombardement quotidien du fort (généralement la nuit) : 10 coups de 105.

Le 17 mai, nous apprenons que le 3e CA (G^{al} Lebrun), notre voisin de gauche, doit attaquer le fort de Douaumont. Nous devons naturellement aider à cette opération et le général Ladoux me fait venir à Dieue pour rencontrer le colonel Estienne, esprit vif, original, volontiers paradoxal, qui commande l'artillerie du 3e CA. On discute les conditions de notre action et je vais même jusqu'à Verdun affronter le colonel Warser, le sanglier des Ardennes,

L'attaque menée par la division Mangin, malgré une dépense folle de munitions, ne réussit pas, puisque nous ne pouvons occuper que la superstructure du fort, tandis que l'ennemi reste dedans, si bien qu'une contre-attaque nous rejette dans la nuit à nos tranchées de départ.

Mais depuis ce moment, tandis que vers l'Est la Woëvre devient plus calme, nous prenons une part de plus en plus active à la bataille qui se poursuit dans le nord. Le général Baret, le général Ladoux cherchent évidemment à obtenir le commandement d'une partie du secteur actif, et nous font intervenir à tout moment dans la région Vaux - Douaumont.

C'est pendant que je suis en permission (31 mai au 9 juin) que le fort de Vaux est pris. Après cela, la bataille s'apaise sensiblement ; chacun pense que la bataille de Verdun est finie.

Un ordre de l'armée prescrit que nul ne doit habiter les forts en dehors de la garnison régulière. Et nous déménageons le 20 juin pour aller occuper une baraque près du fort d'Haudainville.

L'abri d'Haudainville

Sur les pentes nord du fort d'Haudainville se trouve un abri de combat en béton armé, construction de style égyptien, devant lequel nous avons fait élever une baraque Adrian. C'est là que nous habitons, le C¹ Chatin, Géroville, Montgolfier, Muller, Messier, Antoine et moi.

Nous y sommes beaucoup plus agréablement qu'au Rozelier ; au lieu d'être dans une cave nous avons une petite villa avec de gaies chambres de bois blanc que je m'amuse à décorer de fresques au crayon bleu. Et quelle vue !.

Nous sommes sur une pente de broussailles qui descend vers le fond de Belrupt ; à gauche c'est la vallée de la Meuse ; à nos pieds, la ville de Verdun - et au-dessus se dressent les crêtes de la bataille : A l'Ouest, le bois d'Avocourt, Montfaucon dont nous avons démolì le clocher, la cote 304, le Mort Homme, la côte de l'Oie. Droit devant nous, au delà de la crête de Belrupt, entre le fort de Belleville et la forêt de Sommedieu, s'élève le fort de Souville, derrière lequel on aperçoit la côte de Froideterre et Douaumont.

L'activité ennemie est maintenant concentrée entre la Meuse et Vaux et nous sommes aux premières loges pour voir les bombardements. Le spectacle est surtout superbe le soir : sur toute la crête, les fusées éclairantes montent et, soudain, jaillit une fusée rouge, puis d'autres, qui s'épanouissent en grappes et, avant qu'elles soient retombées, le tir de barrage a commencé, des centaines de lueurs brèves en tous les points de la campagne, le ciel illuminé d'éclairs, le vacarme de toute l'artillerie française et allemande, tandis que les fusées jaillissent, de plus en plus pressées, de toutes couleurs. Quelquefois, on voit, au milieu de ce déchaînement, clignoter une petite lueur tranquille : c'est le signal optique de Souville qui dit : tout va bien.

C'est au début de notre séjour, le 23 juin, que le bombardement atteint sa plus grande intensité. Ce jour-là, les Allemands lancent, entre Haudiomont et Vaux, une attaque puissante qui prend l'ouvrage de Thiaumont, Fleury, pénètre dans le bois de Fleury et s'arrête devant l'ouvrage de Froideterre et Souville. Toute la journée, c'est une débauche de coups de canon - et de téléphone. Les boches qui cherchent visiblement à nous impressionner bombardent la côte de Belrupt, devant nous, avec une pièce de 380 située à 28 km. de là. Ils envoient des escadrilles composées de plus de 40 avions jeter des bombes sur le pays.

Pendant ce temps, nous tirons, pour appuyer nos voisins sur le fort de Vaux, le ravin des Grands Houyers, le ravin de la Caillette. C'est au milieu de cette agitation que Pierre Ponsar vient me voir. Le soir, l'avance ennemie est arrêtée ; on les a même refoulés du bois de Fleury jusqu'à La Poudrière. Mais chacun est un peu anxieux du lendemain ; l'ennemi à 4 km. de Verdun ! Il lui suffirait d'un coup de chance... et on a hâte de voir commencer l'offensive de la Somme qui nous dégagerait.

Elle commence enfin le 1er juillet ; mais l'effet n'est pas immédiat et l'activité reste grande. Nous continuons notre lutte d'artillerie dans la Woëvre ; nous détruisons avec un succès tout particulier la batterie 4347, qui tirait déjà sur nous au Rozelier et qui a entrepris de bombarder le camp de la Béhonne tout à côté de nous.

Les 10 et 11 juillet, nouvel effort boche ; bombardement à grand orchestre ; une compagnie ennemie arrive jusqu'au fort de Souville, mais ils ne conservent finalement que la chapelle Ste Fine.

Il y aura bien encore des à-coups, mais c'est la dernière attaque ennemie de grande envergure. A partir de ce moment, Mangin leur reprendra, pied à pied, la Poudrière, la Chapelle Ste Fine, l'ouvrage de Thiaumont, Fleury, jusqu'aux grands succès de l'automne.

Le 1er août, le général Baret finit par recevoir le commandement d'une partie du secteur Nord. Notre front, qui commence aux Eparges, s'étend jusqu'au bois de la Haie Renard entre Vaux et Souville. Naturellement, notre artillerie augmente en proportion, et nous avons maintenant 3 groupements lourds : le Cdt Mélat des Eparges à Villers-sous-Bonchamp, le C^t de Beauvais, de Villers à La Lanfie, le C^t Debarre au Nord.

Comme entrée en matière, le jour même de la relève, l'ennemi attaque, bouscule un régiment de la 154e DI et progresse de Vaux vers Souville jusqu'à 7 ou 800 m. du fort.

Pendant tout le mois d'août, nous cherchons, infructueusement à récupérer le terrain perdu. Dans ce terrain bouleversé, les tranchées n'existent pour ainsi dire pas ; les fantassins sont terrés dans des trous d'obus vaguement reliés entre eux, souvent tout près de l'ennemi. Le Général Baret, qui n'entend rien à l'artillerie, fait tirer du lourd quand il aurait fallu du 75, des canons longs quand il aurait fallu des canons courts, s'inquiète peu des possibilités de réglage, refuse de faire reculer notre infanterie hors de la zone de dispersion dangereuse, etc... Le résultat, facile à prévoir, c'est un certain nombre de coups

courts

qui font du mal, qui provoquent une excessive nervosité chez l'infanterie pour qui désormais tout coup reçu est un coup français, ce sont les tirs trop longs des artilleurs qui veulent éviter les coups courts et, par suite, ce sont des attaques peu ou pas préparées exécutées par une infanterie convaincue qu'elle ne réussira pas, et qui ne réussit pas ; ce sont des comptes rendus pleins d'acrimonie entre les commandants des deux armes ; c'est la ruine de toute confiance entre artilleurs et fantassins ; c'est l'ordre du général Baret d'envoyer des observateurs d'artillerie aux tranchées de première ligne d'où ils ne peuvent rien voir, et où ils ne sont que des otages destinés à recevoir les coups courts aussi fatals que le rouge à la roulette... (1).

Aussi est-ce un soulagement pour nous tous, lorsque le 3 septembre, en pleine bataille, on retire au général Baret le commandement de sa division de gauche pour le donner au général Mangin. Le lendemain, nous apprenons que c'est pour lui une retraite définitive ; le général Ladoux, le général Rabin sont enlevés du même coup.

Notre secteur est désormais réduit au front qui s'étend de la Lanfie à Villers-sous-Bonchamp, c'est à dire, comme artillerie lourde, au groupement du colonel de Beauvais. Le rôle du colonel Chatin a donc perdu toute raison d'être. Il part en permission.

Le général Baret est remplacé au corps d'armée par le général Marjoulet, ancien commandant du 18e CA ; le général Ladoux à l'artillerie par le colonel Maurin. Ce dernier, tout jeune, un des "cracks" de l'artillerie, gai, aimable, me charge avec Messier du service des renseignements de l'artillerie (S.R.A.). Nous restons à Haudainville, continuant à centraliser les renseignements de tous les observateurs. La seule différence est que nous ne donnons plus d'ordres de tir.

Le 28 septembre, je pars en permission.

(1) Ils les reçoivent en effet ; le premier jour de ce système, deux officiers d'artillerie sont tués.

Souilly

A mon retour, le 6 octobre, j'apprends que je suis nommé directeur du cours des officiers d'antenne de la IIe armée, à Souilly, où il me faut aller tout de suite.

A Souilly, QG de la IIe armée, pauvre village sur la grand'route de Bar-le-Duc à Verdun (la voie sacrée), dont l'Illustration a popularisé la mairie, on m'adresse au 3e bureau SI (section d'instruction). Je trouve là le commandant Billotet, Boudin, un sapeur de mes conscrits, Robert, un fantassin et Bayle, un artilleur qui me dit : Ton cours commence le 12 ; tu auras 2 observateurs d'escadrille comme adjoints, 25 élèves à chaque série, 8 jours par série. On a préféré te convoquer d'avance pour que tu aies le temps de te retourner - Mais, où le faire, ce cours ? - Arrange-toi avec le commandant de cantonnement - Mais quel programme ? - Fais le....

C'est sur ces bases que je pars. J'établis mon bureau à la direction de l'aéronautique (de St Quentin, Mollard, etc.) ; je loge dans une baraque Adrian à côté du village ; je fais popote à l'artillerie, avec le général Fraviatte, simple, gai et agréable, le colonel Faugeron, qui est certainement satisfait de lui-même, mais qui m'agace ! Le commandant Bunau-Varilla, ex ingénieur du Panama, actif, aimable, qui a tout vu et qui le raconte bien ; le commandant Touzaud ; Desvaux, cousin de Dunoyer ; Bayle, mon compagnon de la SI ; Vimont et Marchal qui ne me plaisent guère et, plus tard, le petit Bisaglion qui devient vite le boute en train de la table. Beaucoup d'invités, surtout le dimanche, tant civils de passage que militaires.

Au début, je subis, sans bouger, un tas de mutations : on me nomme d'abord Capitaine (le 24 octobre), puis au commandement de la 36e batterie du 20e, puis à l'EM de la Ve armée (Ier bureau). Mais on proteste au Grand Quartier, et finalement je reste classé, pour ordre au 114e régiment d'AL (EM de l'AL 14).

Quant à mon cours, après des débuts pénibles car je suis tout seul, et la question du local, de la nourriture et du chauffage est beaucoup plus difficile que celle de l'instruction ; il finit par s'organiser tout de même.

Mes élèves sont installés à Osches à 4 km. de Souilly, où je finis par faire à peu près tout le cours et où je me rends en auto 2 fois par jour, à 8 h. et à 13 h.30.

Il s'agit en somme de leur apprendre à se servir des avions pour le réglage du tir, recevoir les indications par TSF, leur répondre par panneaux, employer les méthodes de tir voulues... Je leur fais des conférences sur l'artillerie, sur l'aviation, sur leur emploi combiné ; je leur en fais faire sur la TSF par le capitaine de la compagnie radio-télégraphique de l'armée (Julien d'abord, puis Desneux, mon camarade de promotion), le tout agrémenté d'exercices pratiques.

J'ai installé à cet effet à Osches une baraque avec postes émetteurs et récepteurs de TSF où se passe le plus clair de mes journées. J'ai successivement comme adjoints George et Ducos de la Haille, Azais et Monredon, Rodrigue et Redon - et comme élèves 150 à 200 lieutenants ou sous-lieutenants.

Dans les entractes je vais avec Faivre à Coole, près de Vitry-le-François, au cours de tir de la II^e armée où le colonel Chatin, directeur, m'a embauché pour faire un amphi à chaque (essai). Ce m'est une occasion de le retrouver ainsi que Montgolfier.

Puis à partir de décembre, on me donne en surplus un second cours pour les officiers d'EM de brigade, de division et de corps d'armée. C'est à peu près analogue, sauf qu'il s'agit d'avions d'infanterie au lieu d'avions d'artillerie et que c'est beaucoup moins intéressant.

Je passe ainsi 4 mois à Souilly et c'est là que je vois arriver les troupes de prisonniers du 24 octobre et du 15 décembre. Je retrouve quelques camarades, Jacques Rabut qui est au voisinage et avec qui je vais jouer aux échecs, Daum et Bernard qui viennent faire un stage de 8 jours, Robert Rabut à la fin de mon séjour. Je prends ma permission en deux fois dans le courant de décembre. Il fait grand froid en janvier et vers le début de février. J'en ai assez de ce métier, d'autant plus que je m'imagine que la grande offensive est imminente. Je finis par faire intervenir suffisamment de monde pour qu'on se décide à me nommer un successeur, le capitaine Jocard, et le 10 février j'ai l'ordre de rejoindre mon corps d'armée qui, je le sais par Robert Rabut, se trouve à Pierrepont.

V - 10 février 1917 - 12 novembre 1917

UNE AVANCE DE 40 KILOMETRES !

1 - La préparation (11 février-17 mars 1917)

Sur les dires de Robert Rabut que j'ai vu à Verdun et dont le corps d'armée a relevé le mien, c'est à Pierrepont que je vais chercher le 14e corps ; Pierrepont, ce long village qui borde la route Montdidier-Amiens, où j'ai fait étape en septembre 1914. Je ne m'attendais guère alors à revenir l'habiter.

Je me dirige vers l'état major de l'artillerie ; le colonel Maurin en est parti, emmenant son fidèle Martin. Il a pour successeur le colonel Walch, un petit homme court à tête carrée, cheveux en brosse et forte moustache ; son avancement fut brillant et c'est un des plus jeunes colonels de France. Accueil tout rond : "Ah, vous voilà enfin ! Je vous attendais ; je vous garde avec moi, vous savez ; vous me ferez mes plans d'action".

Me voici donc affecté à l'état major de l'artillerie ; Gêrouille,⁽¹⁾ qui commande toujours l'AL 14, a pris Thellier de la Neuville pour occuper la place que je croyais prendre, et se confond en platitudes. J'aurai pour compagnon Montgolfier qui tient les papiers, Cauchy, un vieux réserviste radoteur qui s'occupe des munitions, et au SRA, Chovelon et Messier. Pays de connaissance.

Le corps d'armée occupe en ce moment un front énorme, depuis la route d'Amiens à Péronne, jusqu'à l'Avre. Sont en ligne du nord au sud les 124e, 154e⁽²⁾, 27e et 62e⁽³⁾ divisions. Nous faisons partie de la IIIe armée (Général Humbert, Général Mojon), ayant à notre gauche les Anglais, à droite le 10e CA (Général Anthoine, Colonel Lucotte). Nous avons deux missions bien distinctes : nous faire relever par les Anglais jusqu'à la route Amiens-Roye, puis, sur les 2500 m. de front qui resteront, préparer une attaque.

(1) Il est bientôt remplacé par le Lt colonel Jullien, homme jeune.

(2) Mon ancienne division de Lamotte-en-Santerre, avec le colonel Audibert et les ex 2e et 4e du 6e.

(3) Peu de changements à la 62e, si ce n'est qu'elle a pris grande opinion d'elle-même depuis qu'elle s'est emparée de Pressoir et d'Alaincourt.

La relève s'effectue du 16 au 28 février. Les relations sont extrêmement cordiales avec nos alliés. Le Général Geddes, qui commande l'artillerie du 4e CA.W. est un homme charmant qui s'amuse de tout comme un enfant et rit sans cesse. Néanmoins cela donne pas mal de travail, car il faut débayer le terrain de toutes les munitions restant de la bataille de la Somme. Des 3 divisions relevées, la 124e et la 154e nous sont enlevées, la 27e est placée en réserve.

L'attaque que nous préparons fait partie du vaste plan d'offensive de 1917. Autant que j'ai pu m'en rendre compte (on en parlait déjà à Souilly), l'attaque devait être menée par les 3e, 1ère, 6e et 5e armées entre Roye et Craonne, le reste du front se tenant prêt à l'exploitation du succès. L'aile gauche, formée des 3e et 1ère armées, devait attaquer la première en prenant pour axe de marche la ligne Canny-sur-Matz - Guiscard.

Nous formons l'extrême gauche du dispositif. Notre mission consiste à enlever les villages d'Andèchy et Villers-les-Roye, avec la 62e division. Nos voisins de gauche ne bougeant pas, il faut alors faire face au Nord, pendant que le 10e CA s'avancera à l'est de Roye ; la 27e division, réservée, entrera alors en ligne pour l'exploitation du succès.

L'artillerie dont nous disposons est assez considérable : 7 groupes de 75, 12 batteries de 58 et 12 pièces de 240 ; 5 batteries de 155 C, 6 batteries de 220, 2 batteries de 280 ; enfin 22 batteries d'AL longue. Il faut naturellement prévoir, puisqu'il s'agit d'une opération à longue portée, non seulement la destruction des organisations défensives, mais aussi le mouvement en avant qui suivra. C'est un problème compliqué, et je passe la majeure partie de mon temps à faire, à défaire et à refaire des plans d'action, d'autant plus que les conditions changent de jour en jour et que l'attaque qui paraissait imminente au début de février est remise de semaine en semaine.

C'est ainsi qu'à la fin de février on nous donne un appoint d'artillerie servie par des Belges (2 batt.120 L, 1 batt.155 L, 2 batt.220, 2 batt.150 Krupp). Cela nous vaut l'agrément d'avoir à notre table le colonel baron Greindl, demi-boche, et le pantin qui lui sert de capitaine adjoint, Flass.

C'est ainsi qu'au début de mars, on modifie notre mission ; notre attaque doit s'étendre à gauche jusqu'à la route Amiens-Roye et en profondeur jusqu'à la tranchée Siegmund (4 km. environ). Nous mettrons donc 2 divisions en ligne, 62e au Nord, 27e au Sud. Notre nouveau front

d'attaque atteignant la limite des troupes britanniques, ce sont de nouveaux palabres avec le général Geddes, et une entente cordiale - au sujet des appuis d'artillerie.

Pendant tout ce temps nous menons à Pierrepont une vie assez confortable. On s'échappe de temps à autre du bureau pour aller régler une question avec le corps voisin ou pour reconnaître des positions de batteries. Le froid qui avait persisté depuis janvier se mue en un horrible dégel.

A partir du 7 ou 8 mars commencent à circuler des bruits étranges. Les Anglais, devant qui les Allemands cèdent à Bapaume, sont persuadés que l'ennemi se retire. Chez nous, les incendies de village, des interrogatoires de prisonniers, des mouvements bizarres de l'artillerie ennemie donnent quelque consistance à cette hypothèse. Mais c'est tellement invraisemblable, ce repli, que les stratèges de l'arrière annoncent toujours sans qu'il se produise jamais !

Cependant on nous presse. La 62e division qui avait été mise au repos le 7 mars en attendant l'attaque, relève la 35e division le 13 mars. Le 15, la 27e monte en ligne à son tour et on nous annonce le jour J pour le 18, alors qu'on nous avait fait prévoir 5 jours de préparation. Le 16 on commence la préparation ; mais le temps est mauvais, si bien que les crapouillots presque seuls peuvent tirer. Le même jour, on apprend qu'un coup de main du 10e CA a trouvé les tranchées vides, qu'à sa droite le 1er CAC est entré partout dans la 1ère ligne ennemie ; l'attaque est fixée au 17 dans la soirée, puis quelques heures après à 6 h. du matin. C'est donc à peu près sans préparation que nous attaquerons. Qu'allons-nous trouver ?

2 - La marche sur St Quentin.

17 mars 1917

Pour prouver son esprit offensif, le QG du CA part de Pierrepont à 5 h. pour le PC Lyon, énorme et dispendieux souterrain creusé près de Saulchoy. Quelle absurdité ! Quitter au jour de l'action, sous prétexte de se porter en avant, le lieu où chacun a ses habitudes, son installation, ses liaisons, pour venir s'enterrer dans un trou où l'on ne voit rien, où l'on est mal, où l'on est dépaycé, dans un abri qui vaut plusieurs centaines de mille francs où nous passerons une nuit, alors qu'il ne tombe pas de marmites !

L'attaque s'exécute à la lettre comme le plan d'action l'avait prévue. C'est qu'aucune réaction ennemie ne se manifeste ; c'est à peine si le corps d'armée fait une quarantaine de prisonniers et c'est nous qui sommes les plus riches de l'armée. A 10 h. nous occupons notre objectif, la tranchée Siegmund. A 13 h. après réfection des routes, l'artillerie franchit les lignes : 16 groupes de 75, un groupe de 110, un groupe de 155 C. Schneider. A 15 h. nous sommes toujours dans le vide. Je pars en auto avec le colonel Walch et nous allons à Andechy.

Pas un coup de canon. Voici Erches où naguère on se cachait, puis la route sur laquelle rien ne roulait depuis 30 mois. Aux abords d'Andechy, des colonnes d'artillerie, des voitures de ravitaillement attendent le passage. La route est coupée par les tranchées, par des trous d'obus ; des sapeurs, des territoriaux y travaillent, avec la pelle, la pioche, en plaçant aux plus mauvais endroits des planchers de madriers. Il faut abandonner l'auto.

Nous traversons à pied le village. Enfin, nous allons fouler cette terre interdite, voir l'envers de ce décor. Mais rien de plus que ce que nous avons vu cent fois de notre côté : un village démoli, traversé de tranchées et de fils de fer ; point de cadavres ennemis, point de traces de victoire ; à peine une ou deux voitures abandonnées.

Au delà, nous trouvons en batterie les groupes de l'AD 62 et le 120 L, puis le 155 Schn. en attente sur la route. Voulant poursuivre, nous empruntons deux chevaux et nous allons au trot à Villers. A la sortie du village, un large entonnoir, sans doute produit par l'explosion d'une mine, barre la route. Plus loin, les arbres sont coupés sur les bords de la route. Puis voici la tranchée Siegmund ; les fantassins sont là, baguenaudant, cherchant des souvenirs ; on rencontre aussi des reconnaissances d'artillerie. Nous avançons encore dans le désert jusqu'à la tranchée des Baraques pour voir de près les lisières de Roye. Qu'y a-t-il là-dedans ?

Nous l'apprenons au retour ; la 28e DI qui forme la gauche du 10e CA y est entrée dans l'après-midi sans coup férir. Le QG du CQ s'y portera demain.

18 mars.

Nuit déplaisante dans cette cave qu'est le PC Lyon. Au matin, je pars à cheval avec le colonel Walch et Chovelon. Nous reprenons le chemin de la veille. L'entrée de Roye est barrée par d'énormes entonnoirs et il nous faut traverser la gare pour pénétrer dans la ville.

Celle-ci au total a peu souffert de nos tirs : des éclats d'obus dans les murs, des vitres et des tuiles cassées. Mais hier matin, à leur départ, les boches ont fait sauter des mines à chaque carrefour et les maisons avoisinantes ont dégringolé ; le spectacle de la grand' place est curieux, avec des entonnoirs aux 4 coins et les clochetons de l'hôtel de ville au fond de l'un d'eux. La gare est un modèle de destruction : pont sauté, entonnoirs le long des voies, signaux et bâtiments détruits, wagons sans roues au travers des rails tordus. Ils ont déménagé à peu près tout le mobilier qui existait dans chaque maison, et ce matin, en s'en allant, cassé à coups de marteau les vitres, les glaces, répandu sur les planchers tout ce que les armoires pouvaient contenir et qu'ils ont dédaigné d'emporter. Les quelques centaines d'habitants qu'ils ont laissé sont des vieillards ou des enfants, qui saluent machinalement tous les gradés.

Nous restons presque toute la journée sans nouvelles et privés de toute liaison téléphonique. Où sont les boches ? Allons-nous recevoir des coups de canon ? L'AD 27 à qui l'on donne le 155 C.Sch. et le 1er groupe du 114 occupent des positions entre le bois de l'Abbaye et Carrepuis. L'AD 62 reste à hauteur de Villers avec le 2e groupe du 114 et le 15 belge. Nous allons nous promener jusqu'à Grunzy où nous rencontrons quelques Anglais.

Dans l'après-midi, arrive un aviateur qui est allé atterrir près de Nesle et qui est reparti quelques minutes après en apercevant des cavaliers.

Puis des ordres arrivent. Par suite de la marche convergente, le 14e CA se trouve en arrière ; le 10e CA continue la progression devant nous, en liaison à gauche avec la cavalerie britannique, à droite avec le 1er CAC. On nous retire toutes les batteries à pied et d'artillerie de tranchées qui vont être embarquées.

19-20 mars.

Nous restons à Roye, logés dans un ancien pensionnat chez une vieille femme qui nous raconte ses malheurs. Les groupes à tracteurs nous sont retirés, ainsi que l'artillerie belge ; la 27e, la 62e division et l'artillerie sont cantonnées aux environs de Roye. Nous allons, Messier et moi, jusqu'à Carrepuis visiter d'anciennes positions de batteries allemandes. Tous les villages environnants ont été détruits par les boches avant leur départ, il ne reste que des monceaux de pierre ; les champs sont incultes : il était défendu de labourer depuis l'automne dernier ; le long des routes tous les arbres sont sciés et à tous les

carrefours de vastes entonnoirs coupent la route. Les troupes du CA sont employées à rétablir les passages et on voit - ô miracle - des travailleurs militaires qui travaillent avec ardeur !

21 mars.

Le QG quitte Roye et se porte à Ercheu. Le 14e CA va prendre le front Jussy-Canizy en liaison à gauche avec le 4e CAW, à droite avec le 35e CA. La 28e division (à gauche) relève le 10e CA, la 27e (à droite) le 1er CAL. Nous aurons, outre notre artillerie organique, le 3e groupement du 121e régiment (Lt colonel Sancerotte), 2 groupes de 155 Schn. (111e et 113e) et un groupe de 105 (commandant Ziegler).

Je vais en auto à Ercheu. C'est partout la dévastation ; le long des routes boueuses, on ne voit que des arbres abattus, des villages détruits. La campagne est nue et déserte, hormis quelques femmes, quelques enfants, qui s'en vont sous la pluie, n'ayant plus rien.

A Ercheu, le 10e CA, pressé de partir, nous donne en une demi-heure des renseignements plus que vagues. Il ne sait pas où sont ses batteries, n'a aucune liaison avec elles. Je vais au 1er CAL à Beaulieu-les-Fontaines, où je ne trouve guère plus de tuyaux, mais à déjeuner, ce qui est appréciable.

Finalement, il paraît que nous tenons le canal de Jussy à St Simon, et à gauche les villages de Bray-Saint-Christophe et Aubigny. Les batteries sont disséminées vers le rû d'Allemagne, Muille-Villette, Cugny, les unes sur roues, les autres en position. Notre mission est de progresser vers St Quentin, notre gauche prenant les villages de Villers-St Christophe, Douchy, Fluquières, Roupy ; notre droite Remigny, Ly-Fontaine.

Tandis que Messier nous installe tant bien que mal dans les ruines d'Ercheu, Montgolfier et moi passons le reste de la journée et la nuit à chercher les batteries, à porter des ordres à l'AL 14 qui se trouve à Hombleux.

22 mars.

Nous partons en auto reconnaître le terrain avec le colonel Walch, le Lt colonel Jullien et Thellier. Les routes sont défoncées et horriblement encombrées de convois de toute sorte. On se tire encore des entonnoirs qu'on peut généralement contourner, mais le passage des canaux constitue la grosse difficulté. Les ponts de Breuil, Buverchy, de Ramecourt ont été rétablis en hâte, mais les accès en sont si difficiles qu'il y faut parfois faire la queue pendant plusieurs heures. Nous

le canal de la Somme au pont de Ham, après avoir circulé dans des cours d'usine pour éviter l'énorme entonnoir qui se trouve au carrefour. Puis nous allons passer la Somme à Estouilly, sur des planches volantes, non sans avoir eu recours à quelques chevaux abandonnés par les boches pour nous désembourber.

Au delà, ça va : nous nous faisons acclamer par les civils à Pithon, à Dury ; c'est la première auto française qu'ils revoient. Nous déjeunons dans une ferme à Dury ; puis nous allons à Tugny-et-Pont où vient de se poster une batterie de l'AD 28 pour enrayer une contre-attaque sur Artemps que nous tenons. Nous passons ensuite à ce qui paraît, d'après la carte, avoir été Bray-St-Christophe et nous montons à la cote 109. On découvre de là le terrain jusqu'à St Quentin ; nous avons dépassé les fantassins ; le pays est désert ; sauf de temps en temps l'apparition d'une patrouille de cavaliers. Les boches tirent sur Artemps, Happencourt ; et toutes les deux minutes, un coup sur le clocher de St Simon. Nous revenons par Donchy ⁽¹⁾, Aubigny et Ham où la 28e division vient de s'installer.

La ville n'est pas abîmée, sauf au voisinage des entonnoirs, sauf l'obligatoire déménagement des pendules et du mobilier, sauf surtout la destruction complète du château : sans aucun intérêt militaire, il était historique et pittoresque ; il n'en reste plus qu'une montagne d'énormes moëllons.

Dès qu'on s'arrête, les habitants vous racontent leurs malheurs : une vieille "ils ont emmené tout ce que j'avais et puis ils ont brûlé ma maison" - une autre femme : "Ma fille qui avait 18 ans, Monsieur, ils l'ont prise" - un vieux : "Et moi, monsieur, ils m'ont fait scier tous mes arbres fruitiers, et puis jeter mon fumier dans mon puits ; et je leur disais : c'est de la barbarie. Alors savez-vous ce qu'ils ont fait, monsieur ? Ils m'ont mis 40 marks d'amende" - ces 40 marks lui paraissent évidemment beaucoup plus affreux que le rapt de toutes les jeunes filles du pays.

23 mars.

Nous attaquons et nous envoyons l'artillerie lourde prendre position. Pour la 28e, un groupe de 155 Schn. à Ollezy ; pour la 27e, un groupe de 120 à Jussy, un groupe de 155 Schn. à Flavy-le-Martel.

(1) Personne n'a été plus étonné que nous quand l'ordre d'opérations du soir nous a appris que l'infanterie devait l'attaquer le lendemain !

Nous allons avec force difficultés jusqu'à Jussy, complètement rasé. Flavy n'est pas démoli. Annois, où nous trouvons le groupe de 105 n'existe plus. A mesure qu'on avance, les destructions se font de plus en plus complètes ; les villages n'ont plus littéralement pierre sur pierre ; partout, ce sont des ponts sautés, d'immenses vergers abattus.

Le soir, nous tenons Fluquières, Le Hamel, Séraucourt, Montescourt-Lizerolles, Remigny.

24-26 mars.

Nous continuons la progression. L'AL est répartie en 2 groupements (Lt col. Kauffer, Lt Col. Sancerotte) qui, à cause des difficultés de liaison, sont mis directement aux ordres des divisions. On arrive à la ligne Roupy-Fontaine-les-Clercs-Castres-Essigny- Benay-Ly-Fontaine. Pendant tout ce temps, l'AL fait de nombreux mouvements pour suivre l'infanterie.

Nous allons le 26 à la cote 117, au sud d'Essigny, et nous nous y trouvons au moment où s'exécute sur Essigny la plus forte contre-attaque que nous ayons eu à subir pendant cette avance. Les obus pleuvent sur le village, et même un peu trop près de nous ; une batterie de 75, qui se trouve à la station du chemin de fer, tire sans discontinuer : elle tapait à vue dans les colonnes boches et c'est elle qui a sauvé la mise.

27 mars-1er avril.

Le QG du corps d'armée se transporte le 27 à Ham où nous nous installons somptueusement. Il nous faut maintenant marquer un temps d'arrêt, en attendant que les Anglais qui sont encore le 27 à Saucourt, c'est-à-dire 10 km. en arrière, nous aient rejoints.

On étudie pendant ce temps l'attaque de St Quentin ; on organise le terrain : positions de batterie, dépôts de munitions.

Le 28, le 35e CA s'étend sur la gauche et relève nos éléments de droite, jusqu'à Essigny inclus. Le 1er avril nous prêtons notre concours aux Anglais qui attaquent et prennent Savy.

2 avril.

Le 14e CA est relevé par le 13e corps dont le QG arrive à Ham. Nous nous transportons à Guiscard, et à peine arrivé, je file en permission.

ENTRACTES ET SECTEURS DIVERSGuiscard (2 avril-10 mai)

Je rentre le 10 avril à Guiscard en prenant un des premiers trains qui vont de Compiègne à Noyon. Des équipes belges travaillent encore à rétablir la seconde voie. La ville de Noyon est pittoresque, dans un joli site de la vallée de l'Oise, dominée par les grosses tours de son église romane, toute en vieilles maisons et en petites rues tortueuses. Elle n'a pas souffert de l'invasion.

Guiscard est un assez gros village, sur la grand'route de Noyon à Ham, dont les maisons restent entières et où on serait bien installé si il y avait des meubles. La campagne environnante est agréable, et nous passons là un mois tranquille ; on tue le temps en se promenant, en jouant aux échecs, en faisant du poids dans le jardin, en allant à la musique avant dîner.

Au moment de mon retour, Montgolfier est parti. Il a obtenu du colonel Walch ce qu'il désirait : le commandement d'une batterie de 155 C Schn. au 111e. Voilà près de 3 ans que nous ne nous étions guère quittés ; je regrette bien cet excellent camarade. Il est remplacé par Piron, capitaine de réserve qui vient du parc ; c'est un industriel, père de cinq enfants, actif, assez personnel, avec des accès de gaîté exubérante.

Le 12 avril, le colonel Walch quitte à son tour le CA. Il part pour la Russie avec Albert Thomas.

Le 13, alerte ; le corps d'armée se porte à Faillouël (c'est le colonel Fromhein qui fait fonction de commandant d'artillerie) ; il s'agit d'être prêt à exploiter une attaque du 13e CA dans la direction de Saint-Quentin. Faillouël, entièrement détruit, sert de QG au 35e CA ; l'artillerie (colonel Mouchon) est installée dans les ruines du château dont il ne reste guère que la grille et un magnifique platane. L'attaque du 13e corps échoue, et nos 2 journées de Faillouël (nous rentrons coucher à Guiscard) se passent à ne rien faire : c'est le jeu du PC. Le 15 nous sommes revenus à Guiscard.

Le 20 avril, le colonel Hébrard, successeur du colonel Walch, arrive au corps d'armée : petit, une trogne plutôt qu'une tête, mal élevé, bruyant, parlant à tort et à travers, son abord est plutôt déplaisant. A l'user, il se confirme qu'il est un peu hurluberlu, mais encore jeune, doué d'une grande facilité d'assimilation, et comme il fait tout pour être agréable avec nous, on s'en arrange.

Nous allons visiter avec lui nos batteries qui sont toujours devant St Quentin ; le 2 mai, nous allons critiquer une manoeuvre de la 81e

division qui s'exécute sur les anciennes lignes entre Lassigny et le bois des Loges.

Le 10 mai, le QG se porte à Merval.

MERVAL (le chemin des dames, 10 mai-26 juin)

Je vais à Merval en auto avec le colonel Fromheim (le colonel Hébrard est en permission). Nous traversons Compiègne, la forêt et suivons la vallée de l'Aisne ; la verdure a vite recouvert les tranchées et les fils de fer et c'est un spectacle riant après les ruines d'où nous sortons.

Nous rentrons dans la guerre à Soissons : toutes les maisons sont touchées par les obus, mais peu sont entièrement démolies, sauf au voisinage de la cathédrale et de St Jean des Vignes qui semblent avoir été nettement visées. Les habitants ne sont pas revenus et les magasins sont vides, devantures démolies. Partout des militaires ; nous entrons dans la zone des grandes attaques du chemin des dames, et désormais, ce sont le long de la route (Braisnes, Fismes) des files ininterrompues de camions qui roulent à grand bruit dans la poussière, des camps, des baraquements, des dépôts de munitions et de matériaux, des voies ferrées avec de grosses pièces d'ALGP, des troupes en marche, et (spectacle attristant) des camps de prisonniers où sont enfermés des mutinés.

Merval est un pauvre petit village, au-dessus de la vallée de l'Aisne, sur la route de Fismes à Laon. Le pays est formé de grands plateaux dénudés, profondément entaillés par la vallée et des ravins verdoyants. Les villages sont alignés vers le sommet des pentes, à hauteur du banc de calcaire grossier où sont creusées les grottes (creutes) et sous lequel coulent les sources.

De Merval, l'horizon est borné, de l'autre côté de la vallée, par la crête nue et rectiligne du chemin des dames, et nous avons de chez nous le spectacle des bombardements et des fusées éclairantes.

Nous logeons à l'usine, ou du moins dans les quelques baraques qui en restent, et nous ne serions pas mal, sans la poussière et le bruit que font sans cesse les camions sur la route. Nous avons notre popote dans la grande ferme qui est en face et devant laquelle, sous des marronniers, sont alignés des canons pris à l'ennemi, ainsi qu'un canon anglais... Mais ceci, c'est une autre histoire. Presque chaque nuit, nous avons la visite, ou plutôt les visites répétées des avions boches qui arrosent copieusement le pays de bombes, pendant que canons et mitrailleuses tirent à qui mieux mieux dans le noir.

Pendant notre séjour, le colonel augmente notre état-major d'une unité, en la personne du sous-lieutenant Bonnel qui vient du 1er groupe du 114e. C'est un Lyonnais, petit, brun, d'une trentaine d'années, qui a déjà pas mal roulé ; c'est un garçon sérieux, intelligent et qui rendra les plus grands services. D'autre part, notre table s'agrandit par l'adjonction du service auto du CA : le capitaine d'Ocagne vient d'en prendre la direction et a préféré vivre avec nous plutôt qu'avec les intendants et toubibs ; c'est le frère du professeur de l'X, un homme d'une cinquantaine d'années, qui a l'usage du monde et une bonhomie souriante qui n'est pas sans agrément. Avec lui vient son adjoint, le sous-lieutenant Miot, excellent camarade, qui amène dans ce milieu d'artilleurs la fantaisie et la verve d'un avocat de Toulon.

Nous sommes venus à Merval pour prendre la droite de la VIe armée (général Maistre, général Marchal), à la place du 11e CA (dont le QG est à Pargnan), sur le front ferme Hurtebise - éperon de Courteron, en liaison à droite avec le 18e CA, à gauche avec le 20e CA ⁽¹⁾. A notre arrivée la 28e division est en train de relever la division de gauche du 11e CA ; la 27e division arrive 2 ou 3 jours après, et relève la division de droite ; en même temps l'AL 14 entre en ligne. Le 14e CA prend le commandement le 18 mai.

Les attaques du 16 avril et du 5 mai nous ont donné la crête du Chemin des dames, mais bien juste, et la situation est instable. Nos canons peuvent à peine atteindre la pente opposée, et les boches peuvent s'y rassembler pour engager de petites actions locales, si bien que c'est un combat perpétuel, et qu'on ne se promène guère dans le secteur sans être salué par l'artillerie ennemie.

On nous fait bien préparer une attaque sur la sucrerie de Cerny, mais peu après elle est remise sine die. Notre gros travail est d'organiser la défense et de maintenir l'occupation de la crête. On passe le plus clair de son temps à faire des plans de défense, tirs de barrage et de contre préparation, qui sont constamment à modifier. En effet, le GQG ayant décidé que la bataille du chemin des dames était finie (ce n'est peut-être pas l'avis des boches), on nous retire tous les jours de l'artillerie. Nous avions au début 11 groupes de 75, 2 batteries de montagne, 11 groupes de 155 C, 8 groupes d'AL longue et 7 batteries de

(1) J'y retrouve comme chef du SRA, Leclerc.

mortiers (220, 270, 370). Un mois plus tard, il nous restait 11 groupes de 75, 3 groupes de 155 C et 4 groupes d'AL longue.

Malgré cela, notre front résiste bien à plusieurs attaques assez vives et nous faisons de nombreux tirs de destruction sur les batteries ennemies. Le 22 mai nous prêtons notre concours à l'attaque que mène à droite le 18e CA. Le 31 mai, un corps d'armée relève nos éléments de droite jusqu'à la ferme La Creute. Le 19 juin, on nous apprend que nous devons être relevés par le 3e CA qui a remplacé le 20e corps à notre gauche (de même le 18e CA a été remplacé à droite par le 9e CA). La relève commence le 20 juin et le 24 nous passons le commandement.

Le 26 juin, nous quittons Merval.

Ressons-sur-Matz (26 juin - 29 juillet)

Le CA va au repos dans le "camp de Lassigny". Le QG sera à Ressons-sur-Matz. En manière de promenade, j'emmène le Colonel le long de nos anciennes lignes par Soupir, Chavonne, Vailly où tombent quelques obus, Crouy, Soissons ; puis des lieux plus riants, Villers-Cotterets, sa forêt, Pierrefonds, la forêt de Compiègne, et Compiègne où nous déjeunons.

Ressons-sur-Matz est un gros bourg, resté dans nos lignes et qui n'a pas été touché par le canon. La campagne au voisinage est agréable. Le temps s'y passe sans rien de notable : promenades, jeux de bridge, de dames ou d'échecs, représentations hebdomadaires par les troupiers à l'HOE, une représentation du théâtre aux armées, quelques plans d'emploi à titre d'exercice, et des permissions.

Je prends la mienne pour retrouver Robert qui rentre de Salonique, et après l'avoir attendu 2 jours à Paris, nous partons en famille à Chamonix (Brévent, Aiguille de l'M). Robert obtient de rester en France et d'être affecté à l'AL 14 comme observateur.

Avant de quitter Ressons, je retourne encore 24 h. à Paris.

Faillouël (29 juillet- 14 août)

Le 29 juillet nous relevons à Faillouël le 35e CA sur le front Itancourt-La Fère. Nous prenons la succession du colonel Mouchon au château de Faillouël, dont il reste un informe tas de pierres, une grille d'entrée monumentale, et un platane de 35 m. (nous l'avons mesuré).

Nous logeons dans les petits pavillons qui sont à droite et à gauche de l'entrée ; heureusement la saison est agréable : nous dînons dans le jardin, faisons cultiver notre potager et bâtir une maison, une vraie maison en briques, que d'ailleurs nous ne verrons pas finir.

Nous trouvons là un charmant compagnon, Alexis, qui commande l'AAA (artillerie auto aérienne !!), expert en jeux et en tours de toutes sortes. Pendant notre séjour, Robert arrive, et je le conduis à l'aviation à Villeselve.

Nous faisons partie de la 3e armée. La 28e division a à sa droite le 1er CC ; à sa gauche, le 27e a le 11e corps. Le secteur est essentiellement calme, trois bons quarts de notre front étant protégés par les inondations de l'Oise. On a juste à se promener pour voir l'installation des batteries, des observatoires, et à tenir à jour les plans de défense ou de renforcement qui nous ont été légués par nos prédécesseurs.

Nous sommes d'ailleurs rapidement relevés et le 14 août nous partons pour Osly-Courtil.

L'ATTAQUE DE LA MALMAISON1 - Osly-Courtil (14 août-21 octobre)

Nous permutons le 14 août avec le 37e CA qui vient à Faillouël pendant que nous allons prendre sa place à Osly-Courtil.

Osly-Courtil est sur la rive droite de l'Aisne, en aval de Soissons. La vallée est verdoyante, le site agréable. Le village était autrefois tenu par des avant-postes ennemis, mais comme le secteur était parfaitement calme, il reste encore des murs debout qu'on a pu tant bien que mal utiliser pour faire des logements. Nous avons le bureau, la popote et les chambres dans la même maison, une maison couverte de papier bitumé et aux fenêtres de toile huilée, mais enfin une vraie maison.

Nous vivons là avec le colonel Hébrard, Pison, Chovelon, Messier, Bonnel et, à table, d'Ocagne et Miot. Cauchy qui a été nommé chef d'escadron quand nous étions à Ressons, nous quitte au milieu de notre séjour. Miot, atteint par la Loi Mourier, part un peu plus tard.

L'AL 14 qui habite à côté est commandée par le Lt colonel Saucerotte, un vieux brave homme, le Lt colonel Jullien dirigeant le cours de tir du G A N. Robert habite à Tartiers, à 5 ou 6 km. d'Osly et nous pouvons nous voir souvent.

En dehors des occupations militaires qui sont assez nombreuses, on trouve le temps de faire un peu de cheval : j'ai changé mon vieux Russo contre la jument laissée par le colonel Walch, une grande bête baie, agréable à monter, et on va presque chaque jour faire un galop sur une piste qui se trouve au voisinage. Après dîner, on joue au bridge, ou aux dames, dans notre popote luxueusement décorée de dessins de tout genre.

A notre arrivée, nous prenons sous nos ordres la 129e division, qui tient le front de Bassoles-Aulers à Vauxaillon (inclus), entre le Ier CC et le 21e CA, où je retrouve Goupil. Nous faisons partie de la 6e armée. Le 22 août la 154e, qui tient le front de Vauxaillon à la ferme Mennejean, passe également sous nos ordres.

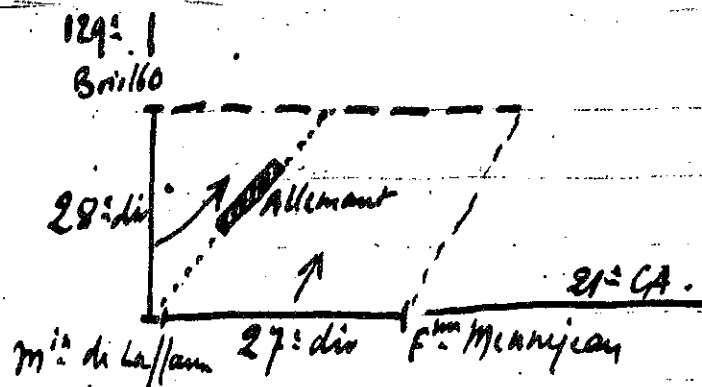
Nous devons prendre part à une offensive à objectifs limités qui a pour but d'enlever tout le massif de La Malmaison. Le CA est constitué à 4 divisions : les 129e et 154e, qui sont actuellement en ligne, et les 27e et 28e qui se partageront ultérieurement le secteur de la 154e et exécuteront l'attaque. Nous sommes à l'aile gauche, le 21e CA étant au centre, le 11e à droite et le 39e à l'extrême droite.

Cette opération, prévue d'abord pour le milieu de septembre, est naturellement reculée et nous passons tout le mois de septembre à faire des plans d'action, à faire préparer des positions de batterie, des voies de O,60 (Müller vient pendant quelque temps avec nous pour s'occuper de ce service), des approvisionnements de munitions, etc.

L'attaque doit se faire en 2 bonds ; dans le premier, on pénètre de 2 km. environ dans les lignes ennemies ; dans le second, qui doit avoir lieu en principe 4 heures après le premier, on va jusqu'à l'objectif final.

Notre tâche est surtout importante pour le premier bond ; la seconde partie consistant simplement à suivre l'aile gauche du 21e CA dont la droite doit atteindre Chavignon. Dans ce premier bond, il s'agit pour nous d'enlever le village d'Allemant qui se trouve au fond d'une cuvette les lignes françaises et allemandes se font face le long des crêtes qui bordent cette cuvette à l'ouest et au sud, ces deux crêtes perpendiculaires se raccordant au moulin de Laffaux. Pendant que la 27e division, à droite, partant du front Moulin de Laffaux - Ferme Mennejean progressera sensiblement du sud au nord, la 28e division, qui est au départ face à l'Est, entre le Moulin de Laffaux et le bois 160, doit pivoter autour de son aile gauche, de façon que sa droite conserve la liaison avec le 27e DI, et se trouve finalement face au Nord. Plus au nord, la 129e doit simplement faire une démonstration d'artillerie pour tromper l'ennemi sur l'étendue du front d'attaque.

Plus tard, vers le 10 octobre, on commence à parler d'exploitation du succès : une fois réussie l'opération du jour J, le 14e CA ferait, un jour J, une attaque, convergente comme la première, en vue d'enlever le Mont des Singes, le village de Pinon et de se porter aux lisières sud de la forêt de Pinon. Mais ce n'est qu'une addition au plan primitif, et les objectifs de l'opération restent strictement limités.



La préparation d'artillerie doit commencer 4 jours avant l'attaque. On nous donne pour cette opération une artillerie formidable : jamais pareille proportion, paraît-il, ne s'était vue, même aux récentes attaques de Verdun ⁽¹⁾. Le CA qui attaque sur un front de 4^K500 dispose (pièces effectivement en position) de 158 pièces de 75, 100 pièces d'artillerie de tranchées, 100 pièces de 155 C. aux divisions, 132 pièces d'A.L. pour la contrebatterie (95, 105, 120 et 155) et 42 mortiers (220 - 270 - 280) - non compris les pièces d'artillerie d'armée auxquelles nous pouvons faire appel.

Les groupes étrangers au CA, pour la plupart desquels on a commencé à organiser les positions, commencent à arriver à la fin de septembre ; il en arrivera jusqu'à la veille de l'attaque.

L'artillerie de contrebatterie est divisée en 2 groupements (Lt Col. Charlier, Lt Col. Romain), sous les ordres du Lt Col. Sancerotte. Chaque groupement a son escadrille et son ballon ; Robert est à l'escadrille du groupement sud et Dunoyer à l'un des ballons. La lutte d'artillerie doit consister en destructions de batteries jusqu'au jour J, de préférence avec les gros calibres (270-280) et pendant l'attaque, en tirs de neutralisation exécutés autant que possible à obus spéciaux ⁽²⁾.

Les divisions sont chargées d'assurer avec leur A.T., leurs 155 C et leurs 220, la destruction des organisations défensives de l'ennemi. On leur prête également le concours des mortiers de 270-280 que le CA conserve directement sous ses ordres, et des mortiers de 370 et 400 qui dépendent de l'armée. L'emploi de ces gros calibres est nécessité par l'existence des "creutes", très nombreuses dans la région, qui servent de places d'armes à l'ennemi.

Les divisions doivent, d'autre part, au jour de l'attaque, assurer l'accompagnement de leur infanterie par un barrage roulant qui précède sa marche de 150 à 200 m., à raison de 16 coups par minute et par 100 m. de front. Cette opération est délicate, à cause, d'abord, de la forme très accidentée du terrain, puis de la marche convergente qu'exécutent les deux divisions : les coups longs des batteries de la 27e risquant, en

(1) Il y avait dans les troupes d'attaque à Verdun : 50 000 fantassins, 50 000 artilleurs. Ici, au total, 50 000 fantassins, 90 000 artilleurs.

(2) Après l'attaque, le 14e CA était cité, au cours du gaz de Paris, comme étant le seul qui ait su se servir des obus à gaz.

effet, de tomber sur les troupes de la 28e et réciproquement. Des limites très précises et un horaire très strict sont établis au cours de plusieurs conférences entre le colonel Hébrard, le colonel Fromheim et le colonel Schweizer ; ça ne va pas toujours tout seul, du reste, le dernier nommé étant têtue comme une bœuf et le premier facilement emporté.

Enfin toute l'artillerie doit participer au cours de la préparation et de l'attaque à des "tirs d'interdiction" qui ont pour but d'empêcher tout mouvement ennemi (relèves, ravitaillements) en arrière du front attaqué. Les routes, les chemins, les ponts sont répartis entre les diverses batteries, de façon que chacun ait sa tâche et que des ordres simples permettent d'obtenir tel régime de tir un jour donné. On avait déjà bien fait de l'interdiction, mais jamais avec une intensité et une ampleur pareilles. C'est la nouveauté caractéristique de l'attaque.

Le temps passe à des travaux de cette sorte, à des reconnaissances, à des visites aux batteries, à des entrevues avec les aviateurs, les divisions, les corps d'armées voisins, le commandant des 400, etc.

Le 6 et le 7 octobre on nous fait exécuter une opération d'artillerie sur les tranchées ennemies, immédiatement au sud de l'Ailette (Mont des Singes), sans doute afin de tromper l'ennemi sur le véritable point d'attaque et, je crois, parce que les Anglais avaient demandé une diversion. Malheureusement, le beau temps des premiers jours d'octobre ne persiste pas et il fait mauvais jusqu'au 15.

2 - La préparation - Crouy

Le 16 octobre, nous l'apprenons ce même jour, est le jour J - 5. Les tirs d'interdiction commencent le soir même. Nous allons le soir et tous les soirs suivants à Tartiers, à l'aviation, où se tient un grand soviet d'artilleurs, d'aviateurs, de ballonniers, en vue de discuter les résultats de la journée et de préparer le programme du lendemain ; je retrouve là Robert, Dunoyer et les vieux de l'aéronautique du CA : Gignoux, Devoncoux, Faillet, Chassagne.... Messier s'y établit à demeure pour le service de renseignements. Le colonel Hébrard y fait l'important, fonce au milieu des groupes comme un taureau dans un magasin de porcelaines, prend des décisions "ne varietur" sur lesquelles il faut revenir 2 minutes après... Je m'occupe à l'empêcher de nuire.

Le 17 est un jour de beau temps ; tous les avions sont en l'air, tout le monde tire, on démolit une quinzaine de batteries boches, on bouleverse leurs tranchées... Mais si cela durait ce serait trop beau ; dès le lendemain le temps se gâte et nous ne reverrons plus le soleil

jusqu'après l'attaque.

En dehors de la réunion du soir, nous n'avons plus guère qu'à laisser faire les exécutants et on en profite pour se promener. Des observations, le spectacle est curieux : les crêtes où sont les premières lignes sont surmontées d'un nuage de fumée dense, d'une centaine de mètres d'élévation, au-delà duquel on ne voit plus rien ; on entend, plus qu'on ne voit, arriver incessamment dans le nuage de nouveaux coups dont le panache noir s'ajoute à la masse stagnante de fumée.

Dans le ravin de Margival, où je circule une après-midi, chaque bouquet, chaque chemin creux, recèle une batterie ; toutes les pièces tirent à la fois, depuis le 75 au claquement sec, jusqu'au 280 dont on voit l'obus monter presque verticalement jusque dans les nuages. La réaction ennemie est nulle : pas une marmite. Pourtant ils s'attendent à l'attaque ; nous les avons vus, notamment, renforcer leur artillerie au nord de l'Ailette, depuis une quinzaine ; du reste, on en parle à l'arrière depuis plus d'un mois.

Le 19, le mauvais temps persistant, on recule l'attaque d'un jour ; le surlendemain on recommence, si bien que le jour J est reporté au 23. Le 21, le CA prouve une fois de plus son esprit-offensif en portant son QG à Crouy : il faut reconnaître qu'Orly-Courtill était bien loin, mais il aurait mieux valu faire le changement plus tôt.

A Crouy, long village détruit, tristement illustré par les combats de janvier 1915, nous logeons dans un PC situé à la sortie nord du village, sur le bord de la route. C'est une succession de cabanes en sous-sol, encastrées dans le talus et recouvertes de sacs à terre ; ce n'est pas mal construit, mais ça ne vaut pas une maison et nous en prenons une pour mettre notre popote, et même nos chambres dès qu'on nous le permettra. Le jour et le lendemain de notre arrivée, nous recevons quelques marmites, sans aucun mal.

Le 22 au soir on nous indique l'heure H : 5 h.45 : on a surpris une conversation téléphonique boche qui ordonnait de se tenir prêt à l'attaque à 5 h.30. Nous avons tiré, dans le corps d'armée, perdant en 6 jours, 8000 tonnes de projectiles, dont 1/3 de 75 ⁽¹⁾.

(1) Pendant les 3 jours d'attaque (du 23 au 25) on a tiré environ 5000 tonnes de projectiles, dont la moitié de 75. Certains groupes de 75 ont tiré 15 000 coups dans la journée du 23.

3 - L'attaque.

23 octobre. A 5 h.15, la nuit est encore noire. Nous sommes au PC et nous attendons les nouvelles en regardant paraître une aube grise et brumeuse. Le bruit du canon fait un roulement continu. On apprend bientôt que le "balcon", c'est à dire le haut des pentes descendant sur Allemant, est partout atteint. A 8 h.25, la 27e occupe son premier objectif ; à sa gauche l'occupation d'Allemant reste incertaine.

A 9 h.45, le premier objectif est atteint sur tout le front du corps d'armée. Il faut ensuite attendre jusqu'après midi pour connaître le succès complet de l'opération sur tout le front de l'armée, sauf à droite où le 11e corps ne tient pas complètement ses objectifs.

La réaction ennemie a été très faible, sauf une petite contre attaque à l'extrême gauche, au bois 160, et quelques tirs tardifs sur les troupes de la 28e division ; aussi nos pertes sont elles relativement faibles. Le nombre des prisonniers se monte à 8000 environ, dont 3000 pour le corps d'armée.

Le soir on nous indique que l'opération du jour J'est fixée à après-demain. A cet effet, on nous donne encore de l'artillerie prélevée sur nos voisins. On la répartit entre les groupements et l'AL ; on prescrit les mouvements en avant qui avaient été prévus pour certains groupes. La préparation se fera dans la journée de demain.

24 octobre.

Les ordres étant donnés, il ne reste plus qu'à se promener. Je vais le matin avec le Colonel à Nanteuil-la-Fosse pour voir comment se sont exécutés les déplacements d'artillerie. Hier encore, on n'allait à Nanteuil qu'avec précaution ; aujourd'hui c'est, sur les routes défoncées, un grouillement de voitures, de chariots à munitions, de plateformes de voies de 0,60, de chars d'assaut. Ceux-ci ont rendu hier de bons services et aidé à réduire quelques nids de mitrailleuses ; mais aujourd'hui quel encombrement ! Ils sont en panne sur toutes les routes et les bouchent. Nous trouvons, en avant de Nanteuil, les groupes de 155 L (du Commandant Quinton le médecin), en train de s'installer ; ils ont eu du mal à faire leur mouvement ; les caterpillars qui devaient transporter l'un des groupes sont presque tous restés en panne.

L'après-midi, avec Messier, je monte en auto au Moulin de Laffaux. Des équipes de territoriaux sont au travail pour rétablir la route. Au-delà du moulin, c'est ce qu'il fut les lignes allemandes. Sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres, le bouleversement du terrain

est incroyable : qu'on imagine un champ boueux et retourné, formé d'entonnoirs dont le moindre a 3 ou 4 mètres de diamètre, et dont chacun recoupe les voisins ; pas un mètre carré n'a été épargné ; il n'y a plus trace d'herbe ; on retrouve à peine la place des tranchées, quelques piquets où tiennent encore des fils de fer ; de temps en temps un Français tombé ou un Boche gris sale au fond d'un trou. Nous allons ainsi jusqu'au sommet du Mont de Laffaux pour voir la vue ; des observateurs d'artillerie y sont installés avec le téléphone et la jumelle. On a devant soi la cuvette d'Allemant, dominée à gauche par la crête du château de La Motte, à droite par le plateau de la Haute Pie et le plateau des Grevettes ; toutes ces hauteurs offrent le même paysage lunaire ; sur les pentes quelques troncs d'arbres ont résisté ; on voit encore des entrées de creutes et d'abris ; du village d'Allemant, il ne reste qu'un lit de pierres blanches et quelques pans de murs. Au bout de la cuvette, le village de Pinon où restent des maisons, des arbres. Au-delà de l'Ailette, le massif de St Gobain ferme l'horizon.

La préparation d'artillerie pour l'action de demain est en cours. Les obus pleuvent sur Pinon, sur les crêtes qui le dominent à l'Est et à l'Ouest. De gros coups de 370 tombent sur le Grand Vivier. On ne voit rien remuer, et pourtant nos fantassins sont là, à 1500 m. devant nous. L'ennemi répond faiblement ; quelques coups arrivent sur les carrières de Fruty.

25 octobre.

C'est le jour J', et aussi le jour du mariage de Madeleine⁽¹⁾, fâcheuse coïncidence !

L'attaque part normalement à l'heure fixée : 6 heures. Le temps est toujours mauvais. Aucune réaction ennemie ne se manifeste. A 7 h.20 nous occupons les hauteurs qui dominent Pinon (doigt d'Ailleva, plateau des Grevettes). La 129e entre partout dans les tranchées du Mont des Singes. A 9 h., nous progressons dans le village de Pinon. A 10h. $\frac{1}{2}$, nous tenons au-delà de Pinon, le Pavier, l'Orangerie, la Faisanderie. Tout notre objectif est donc atteint. Toutefois des patrouilles sont poussées dans la forêt de Pinon, et le soir elles atteignent l'Ailette.

Le corps d'armée reçoit mission de continuer sa progression, la gauche en avant, de manière à s'établir sur le front Château de Locq-Anizy et à prendre à revers les organisations de Brancourt. L'attaque sera menée à gauche par la 129e, à droite par la 28e, et pendant ce temps l'AL fera une démonstration sur les tranchées de Brancourt (Saillant Fox). Rien de tout cela n'avait été prévu, et cette impro-

(1) Madeleine Puiseux et Jean Corpet (N.D.T.)

visation ne me dit rien qui vaille : l'infanterie est fatiguée, la préparation d'artillerie non faite, les batteries sont trop éloignées et l'état du terrain ne leur permet pas d'avancer. Qu'on ait eu tort de ne pas le prévoir, c'est vrai ; mais se lancer ainsi à l'aventure, c'est courir au-devant d'un échec. C'est du reste l'avis du général Marjoulet.

26 octobre.

De bonne heure, les avions signalent des patrouilles françaises aux lisières sud d'Anizy, mais comme tout le faisait prévoir, on abandonne l'opération. Nous avons bien réussi hier, surpris les troupes allemandes en pleine retraite, fait 2000 prisonniers et pris des canons, pour ainsi dire sans coup férir, atteint et dépassé tous nos objectifs ; il ne faut pas compromettre le succès. Nous restons au sud de l'Ailette. L'artillerie se porte en avant pour défendre le nouveau front, dans le ravin de Vauxaillon, sur le mont de Laffaux. L'état des routes ne permet pas encore de franchir les lignes.

Après déjeuner, je pars avec le Colonel pour voir le terrain conquis. Du moulin de Laffaux où tombent quelques coups, nous descendons sur Allemant. Les travailleurs qui réparent la route auront à faire : on ne la retrouve que grâce aux jalons qui ont été plantés, sous la couche de terre qui la recouvre, au milieu des trous d'obus qui la défoncent. Voici le village : des maisons détruites à ras du sol, avec des outils, des armes, des casques, des instruments de toute sorte épars, et quelques boches qui paraissent déjà moisissés dans leurs loques grises.

A la sortie nord, un canon contre avions, démoli, dresse sa bouche impuissante. Un peu plus loin, nous trouvons des fantassins dans des tranchées ; ils ont fait l'attaque, ont peu souffert et leur moral est excellent ; ils se déclarent - ô fortune rare - enchantés de l'artillerie.

Nous traversons le large marécage que fait le ruisseau, et nous passons au Grand Vivier où l'on peut admirer les effets du 370. Obliquant à droite, nous prenons le chemin creux qui passe entre la tour de Pinon et le plateau des Grevettes. Voici le résultat des tirs d'interdiction : tout le long du chemin, ce sont des boches et des chevaux morts, une auto sanitaire culbutée dans le fossé ; la route, toute défoncée de trous d'obus, ne devait pas être agréable à suivre.

Derrière le plateau des Grevettes, nous trouvons les batteries prises : de vieilles pièces de 15, dont beaucoup ont été atteintes par nos tirs, sur des plate-formes couvertes de branchages, au milieu

d'un dédale de boyaux et de sapes profondes. Sur la route qui va vers Cnavignon, des fantassins ont installé leur mitrailleuse à la sortie du bois, car on n'est pas bien sûr de ce qui se passe à notre droite ; les chasseurs du 21e corps sont-ils restés à la ferme Rosny qu'ils occupaient hier ? La route s'allonge toute droite, défoncée, avec des trous d'arbres abattus, des cadavres et des caissons épars. Au delà de l'Ailette, les hauteurs de St Gobain paraissent à portée de la main ; la cathédrale de Laon se dresse dans le ciel, plus près que nous ne l'avions jamais vue du chemin des Dames ou des hauteurs de l'Oise.

Derrière la tour de Pinon, les boches ont abandonné deux mortiers de 21 tout neufs, tous les deux, du reste, atteints par des éclats. Ils n'ont même pas pu essayer de les retirer ; le bois est déchiqueté tout autour, la voie de 0.60 en morceaux, les chemins encombrés de branchages. Là nous sommes rejoints par d'Ocagne et Messier qui arrivent d'un autre côté et, comme le jour baisse, nous rentrons ensemble par le même chemin où nous rencontrons le commandant Balambois, Brachet, Vachon, vieilles connaissances du 6e qui sont actuellement à l'AD 154.

27 Octobre.

Mis en goût par la promenade de la veille, je propose à Chovelon d'aller chercher des observatoires au doigt d'Ailleval, puis de reconnaître les batteries boches abandonnées dans la forêt de Pinon. Nous déjeunons à 10 heures et nous partons par le moulin de Laffaux .

La route du château de la Motte est dans le même état que les autres, couverte de 50 cm. de terre, défoncée par les obus. On s'y occupe au nettoyage du champ de bataille, relève des cadavres, ramassage des mitrailleuses et des canons revolvers. Du sommet du doigt d'Ailleval, on a une vue magnifique sur la vallée de l'Ailette et le massif de Saint-Gobain. Nous trouvons un ou deux emplacements abandonnés de pièces contre taubes. Comme nous descendons sur Pinon, je propose d'éviter le carrefour à l'entrée du village qui n'a pas bonne apparence, et nous dévions vers la gauche ; bien nous en prend, car à peine avons-nous fait 100 m. qu'un obus tombe au carrefour où nous nous serions trouvés. Nous décidons la-dessus de contourner Pinon par le nord, et nous partons à travers prés vers la Sucrerie, mais comme elle est marmitée, nous restons à distance respectueuse.

Nous entrons dans la forêt de Pinon ; les chemins sont couverts de troncs et de branchages hachés par les obus : à tous les carrefours,

on trouve des chevaux morts à demi enfouis dans la boue ; de temps en temps des positions de batteries, presque toutes retournées par nos obus, les unes vides, les autres avec leurs canons ; de petits chemins de fer démolis ; des cadavres boches épars sous les arbres ; on voit errer deux ou trois chevaux abandonnés. La forêt est presque déserte. Nous ne trouvons de fantassins qu'en approchant de l'Ailette, et sur leurs indications, nous poussons jusqu'au pont du chemin de fer.

Nos avant-postes sont là, dans la maison de l'éclusier devant laquelle gît le cadavre d'un feldwebel venu en patrouille il y a quelques heures. Nos hommes sont au bord de l'eau, abrités sous leurs toiles de tente ou quelques tôles ; en avançant dans la forêt, hier, ils n'ont rencontré que 3 boches avec lesquels ils ont échangé des coups de fusil et qui ont fui ; ils croient que maintenant les boches vont de l'autre côté du talus du chemin de fer, là, à 100 mètres. Ils attendent surtout qu'on vienne les relever ; mais leur moral est excellent et ils s'occupent à lire le Petit Parisien et à se payer la tête du correspondant qui relate la bataille. Nous les quittons, car l'heure s'avance et nous nous dirigeons à travers la forêt vers l'Orangerie.

Depuis le premier obus que nous avons vu tomber à l'entrée de Pinon, les boches ont continué à envoyer un ou deux coups par minute ; c'est un tir de harcèlement, et ils arrosent tout à fait au hasard, semble-t-il, le village et la forêt ; certainement plus de cent fois déjà, nous avons dû nous coucher ou sauter dans un trou d'obus pour éviter les éclats d'un coup trop voisin.

En approchant de l'Orangerie, comme nous venons de faire une fois de plus la manoeuvre pour un coup long de 50 m., je vois Chovelon se précipiter à nouveau contre le talus gauche du chemin ; dans le doute, je m'accroupis et, soudain, comme j'entends le sifflement tout proche, je m'aplatis comme une limande dans la boue du bas-côté droit de la route. Dans le fracas de l'éclatement, je reçois une bonne gifle sur la joue gauche, puis une interminable pluie de terre ; je me redresse et je vois à travers la fumée (l'obus a éclaté entre nous deux, au milieu du chemin) Chovelon qui me crie : "J'ai le bras cassé ; où faut-il aller ?" Je le mène vers des fantassins que j'ai vus à l'entrée d'abris 50 mètres plus loin, et dans une ancienne sape boche, où un

capitaine nous offre le jus, nous "numérotions nos abatis". Chovelon paraît avoir surtout une forte contusion au bras droit qu'on lui met en écharpe. Pour moi, une fois essuyée la boue qui me couvre la figure, je n'ai qu'une égratignure à la joue et, chose plus curieuse, le dos de ma veste et ma chemise déchirés depuis la hanche gauche jusqu'à l'omoplate droite.

Nous reprenons bientôt notre route, Chovelon appuyé à mon épaule et un peu nerveux à chaque sifflement d'obus, nous faisons tant bien que mal, les 4 ou 5 km. qui nous séparent du Moulin de Laffaux.

En rentrant, le docteur décide d'évacuer Chovelon qui a sans doute l'humérus fêlé.

28-29 octobre.

On commence à nous enlever des groupes. La 28e division s'étend sur sa gauche pour relever la 129e, si bien que le front n'est plus tenu que par 2 divisions. L'artillerie se porte en avant, à la vallée Guerbette, dans le ravin de Gobineaux où je vais juger les litiges des commandants de groupe qui empiètent sur le territoire l'un de l'autre.

30 octobre.

Le QG se porte à Soissons. Là-dessus je pars en permission.

Pendant cette permission je retrouve Robert (Puisseux) et Joseph Petit, ce dernier pour la première fois depuis la guerre.

Tout en faisant des recherches généalogiques, j'apprends ma citation à l'ordre du corps d'armée :

"Officier de haute valeur et faisant preuve en toutes circonstances de la plus grande bravoure.

Le 27 octobre 1917, a poussé, malgré le bombardement intense de l'ennemi, jusqu'à l'extrême limite des positions conquises la veille, la reconnaissance dont il était chargé. A été commotionné (sic) par l'éclatement d'un projectile de gros calibre qui a blessé grièvement un officier à ses côtés."

Chovelon, que je vais voir à l'hôpital, est fait chevalier de la Légion d'honneur et ne se tient pas de joie. Le Colonel est cité à l'ordre de l'armée, Pison, Messier et Bonnel à l'ordre de l'artillerie et Robert à l'ordre de l'AL.

C'est à Paris aussi que j'apprends l'abandon complet du chemin des dames par les boches, fruit de la victoire.

VI - 12 novembre 1917 - 1er janvier 1919

DEPLACEMENTS ET VILLEGIATURES

Soissons. (12-21 novembre)

Quand je rentre de permission, le corps d'armée est toujours à Soissons. Nous sommes bien installés dans des maisons voisines de la place Saint-Christophe : grandes chambres, éclairage électrique, tout le confort moderne.

Le Colonel suit un cours à Châlons, Pison est en permission, d'Ocagne aussi, Bonnel y part bientôt, si bien que je reste seul avec Messier. Nous menons en tête à tête une vie sédentaire, car comment s'absenter ? C'est le colonel Schweiger qui commande provisoirement l'artillerie : il vient tous les deux ou trois jours signer le moins de papiers possible et s'en va. Robert ⁽¹⁾ toujours à Tartiers vient nous voir de temps en temps.

Le corps d'armée occupe toujours le même secteur, à présent calmé. La 22e DI à droite, la 154e à gauche sont en ligne ; la plupart des groupes lourds nous ont été retirés et le principal travail est d'assurer l'évacuation des munitions qui n'ont pas été tirées au moment de l'attaque.

Le 18 novembre, le général Marchal me fait appeler à Belleu pour monter une action d'artillerie qui doit avoir lieu le lendemain sur le saillant Fox.

Le 19, le C.A. cesse d'exercer le commandement du secteur, la 22e DI étant rattachée au 11 CA et la 161e, qui relève ce même jour la 154, dépendant directement de l'armée. Les groupes d'AL sont envoyés au repos dans la région de Villers-Cotterets ; l'AC part dans la région de Paris pour être transformée en artillerie portée.

Le 20, vers 1 heure du matin, on m'appelle au QG : alerte pour l'AC, l'AL, la 154e DI qui doivent être prêtes à marcher dans la matinée. Pourquoi ? On ne sait pas. Coups de téléphone "dans tous les azimuths", envoi d'agents de liaison pour rattraper les groupes qui étaient déjà partis... et la journée du 20 se passe sans qu'arrive aucun ordre nouveau.

Le 21, toujours vers 1 heure du matin, ordre de rassembler l'AC, l'AL et les sections de munitions à Ambleny-Fontenoy, à la disposition de la IIIe armée. Pourquoi ? ... Ce même jour le QG 14 se porte à Villers-Cotterets. Nous partons en auto le matin, Messier et moi, et nous allons déjeuner au château de la Chanove, près de Pierrefonds, avec ce vieux Martin. Le soir, nous arrivons à Villers-Cotterets

(1) Robert Puiseux (N.D.T.)

Villers-Cotterets (21-30 novembre

Le colonel Hébrard nous rejoint dès notre arrivée et, par les journaux, nous apprenons la surprenante avance des Anglais vers Cambrai : belle victoire qui pourrait être fructueuse... C'est cela, sans doute, qui a motivé toutes ces alertes.

Nous passons à Villers-Cotterets quelques jours oisifs. Pison, d'Ocagne, nous y rejoignent. Le 29 novembre, l'AL est en route pour revenir dans la région de Ham, l'AC la quitte aussi pour retourner vers Paris.

Dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre, vers 1 heure du matin (pour changer) on m'appelle au QG. Alerte ! Le 14e CA doit se mettre en route dans la nuit pour aller dans la région de Ham.

Beauvais - 1er - 21 décembre 1917.

Nous partons à la nuit par Vic sur Aisne, Noyon, Ham et on nous aiguille sur Beauvais. C'est à 10 km. au nord de Ham et ce fut un village ; il en reste quelques pans de mur dans la campagne uniformément plate. On arrive tout de même à se loger, dans des baraques Adrian, des maisons vaguement raccommodées.

Les Anglais, non seulement ne nous avaient pas prévenus de leur attaque, mais n'avaient même pas amené de réserves, ni pour exploiter le succès, ni pour défendre leurs conquêtes. Les Allemands les ont attaqués, ont pris Villers Guislain ; un ordre trouvé sur un prisonnier leur fait craindre une grande offensive... et ils nous ont appelés au secours.

Le 14e corps est donc mis à la disposition du Maréchal Commandant en chef les armées britanniques pour intervenir par une attaque de flanc, au cas où un fléchissement se produirait dans le front du VIIe CAW. Le corps d'armée dispose de la 129e et de la 154e DI, de l'AC et de l'AL qui ont rebroussé chemin une fois de plus.

Tous les matins, les Anglais, inquiets, nous alertent ; vers midi l'alerte prend fin ; ça devient une habitude. Seule, l'AL entre en action au profit du VIIe CAW, puis du corps de Cavalerie qui vient à sa droite ; ses batteries et 2 groupes de 155 C F qu'on nous donne mettent en position le 5 décembre.

C'est l'occasion de quelques promenades au Catelet où se trouve le VIIe CAW, à Péronne, déserte et qui tombe en ruines, à Roisel où le Lt Colonel Jullien a son PC dans une carrière, aux batteries de Sainte-Emilie et de Jeaucourt, à Villers Carbonnel où se trouve le CC.

Les Anglais n'essaient pas comme nous de réparer les ruines ; ils s'établissent à côté des villages dans des baraques en tôle cintrée. Ils ont partout de magnifiques chevaux dont le principal travail paraît être la promenade. Ils sont aimables, vous offrent des cigarettes et du porto quand on va les voir. Mais il est beaucoup plus difficile d'en obtenir des logements pour les hommes ou des madriers pour les plateformes.

Pendant que nous sommes à Beauvais, Bonnel nous rejoint, Messier est détaché auprès du col. Jullien pour le SRA ; le colonel va au cours du gaz. Pison est rappelé à l'intérieur. Nous prenons à l'EM un sous-lieutenant : Empereur, ancien sous-officier du 4e groupe du 6e, brave garçon, né natif de Bourg-St-Maurice.

Je vois Robert de temps en temps, et nous allons un jour ensemble déjeuner chez le général Lebrun à Ham.

Le 21 décembre, nous partons pour la région du camp de Mailly.

Ramerupt - (22 décembre 1917 - 14 janvier 1918)

Voyage en auto avec le Colonel, Empereur et Bonnel (Messier est en permission). Il fait froid ; à travers les vitres gelées de notre voiture, nous voyons défiler la plaine nue des environs de Ham, la riante vallée de l'Oise à Noyon ; les anciennes tranchées de Tracy-le-Val ; Vic-sur-Aisne au fond de la vallée ; les longs plateaux du Soissonnais, Villers-Cotterets et ses belles forêts où passent des hardes de cerfs ; la Ferté-Milon, patrie de Racine, Château-Thierry, patrie de La Fontaine. C'est là que nous faisons étape. Le Colonel part en permission.

Le 22 nous reprenons notre route et nous allons déjeuner à Epernay en suivant la vallée de la Marne. Puis c'est Châlons, Fère-Champenois, Arcis-sur-Aube, une interminable route tirée au cordeau, à travers le désert ⁽¹⁾ du camp de Mailly. Nous arrivons le soir à Ramerupt où s'installe le QG du CA.

Ramerupt, petit village au bord de l'Aube, endormi sous la neige ; il y fait froid, très froid. Les divisions font des manoeuvres ; mais comme le Colonel est en permission, on nous oublie totalement et nous ne faisons rien : quelques promenades dans la neige ; peu de papiers ; des parties de cartes et de dames. Nous faisons popote avec d'Ocagne, Bonnel, Empereur et Robert qui représente à lui seul l'aviation du CA. ⁽²⁾

(1) peuplé du reste de quelques Américains.

(2) Il s'agit toujours de Robert Puiseux (N.D.T.)

Quatre gros dindons dans la cour crient en choeur chaque fois qu'on les en prie. Vers la fin, le Colonel et Messier rentrent de permission.

Le 14 janvier, on embarque en chemin de fer le CA et nous partons en auto.

Héricourt - (15-29 janvier 1918)

Voyage mouvementé; il dégèle à demi, les voitures s'enlisent, dérapent, patinent, vont dans les fossés. Nous sommes 5, le Colonel, Messier, Bonnel, Robert et moi. Nous allons par Bar-sur-Aube à Chaumont où l'on déjeune et nous couchons à Bourbonne-le-Bains aux rues glissantes.

Le lendemain nous déjeunons à Vesoul et, non sans peine, par Lure et Belfort, nous arrivons à Héricourt, gros village mal tenu dans un joli pays, où l'on rencontre, ô miracle, plus de civils que de militaires.

Messier s'y amuse comme un petit fou, bien que les distractions cataloguées se réduisent au cinéma hebdomadaire. Car nous n'avons rien à faire, nous attendons la fin du mois pour relever à Montreux-Vieux le 33e corps.

LE PRINTEMPS DE 1918

Montreux-Vieux (30 janvier-1er avril)

Le corps d'armée relève le 30 janvier le 33e CA sur le front Burnhaupt-Hirtzbach. Nous dépendons de la 7e armée (G^{al} de Boissordy, G^{al} Dutey), ayant à notre gauche le 16e CA, à notre droite, entre nous et la Suisse, le 40e CA.

Le 14e CA dispose de la 27e division (au nord), de la 28e division (au sud), de son artillerie organique et d'un certain nombre de batteries du 9e à pied. C'est pendant notre séjour dans ce secteur que les divisions s'augmentent du 155 L.S.17 (commandant Lannes), et que l'on constitue les batteries contre taubes et les batteries de tranchée du CA (par suppression des batteries divisionnaires).

Montreux-Vieux, où se trouve le QG, est un village agréable - bien que le colonel soit furieux d'y entendre parler alsacien - et nous avons une installation somptueuse : une grande maison, toute meublée, où chacun a son bureau, le mien communiquant avec celui du colonel.

Nous menons dans ce joli pays une vie de garnison. Bien qu'on soit un peu noyé dans les papiers et que les heures de bureau soient nombreuses, on sort souvent dans le secteur en auto, et je monte à cheval presque tous les jours pour faire un temps de galop le long du canal ou pour aller voir Robert à Fontaine ⁽¹⁾.

(1) Je vais en permission début Mars à Paris - où je retrouve Olivier (Puisseux), canonnier. Nous visions Argenteuil.

Notre popote est toujours gaie, et s'est augmentée ⁽¹⁾ de Cuny, un lieutenant du 54, successeur de Pison aux munitions, gentil garçon d'une bonne humeur inaltérable. On fait connaissance avec les habitants du village et tous les dimanches nous avons musique sur la grand'place, avec tous les gosses autour, comme dans les dessins de Hansi.

La vie du secteur est calme ; on échange chaque jour les quelques centaines d'obus qui nous sont allouées respectivement, en ayant soin d'éviter les villages. Les gros événements sont une ou deux opérations d'artillerie que nous exécutons pour faire croire aux boches que nous allons faire un coup de main, et deux ou trois bombardements à ypérite que les boches ont le mauvais goût d'envoyer sur nos batteries alors que nous n'avons rien de semblable à leur rendre.

Le gros travail est de préparer la défense du secteur. Pendant cette fin d'hiver, tout le front, de la mer à la Suisse, vit dans l'attente de l'attaque, la grande attaque dont Hindenburg nous menace depuis qu'il a retiré ses troupes de Russie. D'après les principes donnés par le GQG, c'est la seconde ligne qu'on doit défendre à tout prix, seconde ligne située de 3 à 6 km. de la première. La première ligne, défendue par le peu de troupes qui l'occupent normalement, doit servir à disloquer l'attaque et à ne laisser parvenir à la seconde ligne qu'un ennemi désorganisé qui trouvera là le gros de la défense ⁽²⁾.

Cela nécessite toute une paperasserie : plan de défense de la 1ère ligne, plan de repli, plan de défense de la 2e ligne, plan de renforcement pour prévoir l'utilisation des renforts qui nous seront envoyés dès que la menace d'attaque se précisera. Le plus clair de mon temps se passe à ces exercices.

Fort heureusement, tout ne se fait pas sur le papier. Nous avons des travailleurs, provenant des batteries de tranchées d'armée ou de l'artillerie au repos, qui nous construisent des observatoires bétonnés sur la 2e position, et même commencent ceux de la 3e position (ligne A... nous avons même, sur le papier, des lignes B et C avant la place de Belfort).

(1) Chovelon rentre de convalescence au début de février.

(2) C'est la méthode qui a si bien réussi à l'armée Gouraud le 15 juillet suivant.

Nous avons des officiers dont les batteries sont au repos qui sont chargés de reconnaître les positions de batterie à occuper et de les piqueter, d'autres qui font de la topographie et jalonnent le terrain en tout sens. Nous avons même à la fin des batteries qui viennent effectivement prendre place sur la 2e position, sans compter celles des nôtres que nous reculons pour qu'elles puissent agir à la fois sur la 1ère et sur la 2e position.

Tout cela est accompagné de notes, de modifications, d'inspections d'émissaires du GQG, de visites de personnages officiels sur nos travaux, etc...

Le 9 mars, on nous donne à préparer, pour changer, un projet d'offensive qui doit nous mener au Rhin et qui n'aura pas plus de suite que beaucoup de ses prédécesseurs. Nouveaux plans, nouvelles reconnaissances, nouveaux travailleurs.

Le 20 mars à 0^H nous nous étendons sur la gauche d'un front de division en relevant le 16e CA. Nous nous trouvons alors en contact avec le 21e CA.

Le lendemain nous apprenons la grande attaque sur les Anglais, et on commence à nous retirer toute l'artillerie qui n'est pas strictement indispensable.

Le 1er avril, nous sommes réduits à la plus grande pauvreté, et le 40e CA vient nous relever. Pour nous, nous devons embarquer le lendemain, laissant provisoirement en place nos divisions.

AU SECOURS DES ANGLAIS

(2 avril-6 mai)

2 avril. Embarquement à Belfort, à 10 h. ; il y a longtemps que nous n'avions embarqué et nous avons oublié ces wagons sans éclairage qui vous emmènent vers des destinations inconnues. Nous avons emporté des cartes, un jeu de dames et de confortables provisions. Nous filons par Besançon, Dôle, Dijon.

3 avril. Cuny dort et ne se réveille que pour nous faire admirer chacune des constructions en béton armé devant lesquelles nous passons. Paris ! Nous le contournons par la petite Ceinture et nous ne pouvons entendre un seul des coups de canon qui, on veut nous le faire croire, y tombent quelquefois.

Nous n'allons guère plus loin et nous débarquons à Persan-Beaumont pour apprendre que nous faisons partie de la 5e armée (gén. Michelet) et que nous disposons des 129e et 154e DI.

4 avril. Beaumont. Messier fait connaissance avec tous les habitants de la localité.

5 avril. Voyage vers le nord-ouest jusqu'à Saint-Germer où on nous loge dans une villa isolée au milieu d'un grand parc, et où on nous fait prévoir un certain séjour. En route, nous avons vu l'armée à Méru.

6 avril. St Germer.

7 avril. Nous partons pour Troissereux en passant par Beauvais, très animé ; nous regardons respectueusement la mairie dans laquelle doit se passer quelque chose : c'est là que sont, paraît-il, réunis Pétain, Fayolle, Haig et tutti quanti. A Troissereux, vieux château Louis XIII où nous sommes assez médiocrement logés ; grand étang sur lequel je promène Messier en barque. Nous allons, le Général et moi, à Méry prendre des consignes, car nous devons, paraît-il, travailler à la défense de la zone avancée de Paris.

Nous y rencontrons Nungesser.

8 avril. Changement de programme, sans doute à la suite de l'offensive boche sur Bailleul. Nous filons à Feuquières où nous sommes mis à la disposition de la Xe armée (G^{al} Maistre, G^{al} Franiatte que je retrouve aussi cordial qu'à Souilly).

9-12 avril. Feuquières ; nous attendons des ordres en jouant avec des boîtes de jeux réunis ; le jacquet fait fureur.

13 avril. Nous continuons notre voyage et allons coucher à Flesselles, village sale et désert, où nous sommes fort mal. Mais c'est amusant de voir les habitants revenir, parce que "de voir des soldats français, ça donne confiance".

15 avril. Nous partons pour Doullens où nous allons passer un peu plus de 15 jours.

C'est une petite ville (1), agréable, animée par les troupes anglo-françaises et par les habitants qui rentrent en masse. Un cinéma anglais, des tea-rooms, des musiques et des retraites militaires, des parties de tric-trac ou d'échecs avec un hôte momentané, le Colonel de Cavalerie Bézard, qui joue fort bien ; tout cela fait passer le temps agréablement.

(1) On y montre la mairie, où, paraît-il, viennent de se passer entre Clémenceau, Lloyd George, Foch et Haig des événements historiques d'où est sortie l'unité de commandement.

Au point de vue militaire nous sommes chargés de préparer l'occupation d'une deuxième position, derrière les Anglais, dans la région située entre Arras et Hébuterne. Il se trouve que le Corps anglais que nous sommes ainsi chargés d'appuyer est le 4e corps, où nous retrouvons le général Geddes, notre ami à Pierrepont, Ham et autres lieux. On refait cordialement connaissance.

Nous allons sur le terrain, chercher des positions, des observatoires et nous faisons une fois de plus de magnifiques plans de défense.

Nous avons la 129e, la 154e et la 14e division. Nous voyons fréquemment le général Franiatte et tout ce bel ouvrage ne reçoit jamais comme exécution qu'un exercice d'alerte qu'on nous fait faire un beau matin.

Grand événement : le 20, le colonel Hébrard est promu au grade de Général de brigade à TD. Il en saute sur un pied.

Peu à peu on nous retire nos divisions et le 3 mai nous recevons l'ordre de filer vers le Nord.

3 mai. Longuenesse, près de Saint-Omer.

Le 14e CA est rattaché au D.A.N. (détachement d'armée du Nord) - Général de Mitry, Général Peyregne, auquel succède bientôt le Général Maurin.

Nous devons aller relever des Anglais entre Ypres et le Mont Kemmel. En attendant, nous sommes dans une maison abandonnée, mais confortable au milieu d'un joli parc, avec le voisinage d'un énorme camp d'aviation où l'on va voir les Anglais faire des acrobaties.

6 mai. Nous allons à Waton (Belgique) où sera installé le QG du CA.

WATON (6 mai-30 juin)

Le CA prend le 12 mai le commandement du secteur Voormezele-Kemmel, secteur antérieurement tenu partie par les Anglais, partie par le 16e CA. Nous avons en ligne successivement la 14e et la 32e div., la 14e et la 121e, la 46e et la 7e DI. Nous dépendons du DAN qui est lui-même sous les ordres de la 2e armée britannique (G^{al} Plumer). Nous avons à gauche le 2e CA W, à droite le 16e CA.

Immense pays plat, coupé de haies, surmonté de moulins à vent, dominé seulement par Cassel, curieux village bâti sur une colline miniature mais abrupte, et par "les Monts" qui vont du Mont du Lats avec son monastère au Mont Kemmel qui vient d'être pris par l'ennemi à la 28e division.

Pauvre Belgique ; qu'en reste-t-il ? Ypres où nous allons un jour n'est plus qu'un tas de pierres ; Poperinghe, si vivante paraît-il l'année dernière, est entièrement déserte et bombardée tous les jours. La population s'est réfugiée dans des roulottes, des baraques et des maisons démontables tout le long des routes non marmitées, quitte à déménager quand elles le seront. Que ne s'en vont-ils ? L'attachement au sol natal est quelque chose de solide.

Watson, lui-même, jusqu'alors épargné, est animé : un tas de boutiques où l'on débite des articles belges, des passages incessants de troupes anglaises, écossaises, françaises ; le ciel fourmille sans cesse d'avions anglais ; au bout du village, le vieux moulin à vent continue de moudre en gémissant.

Nous y sommes assez confortablement installés ; ce sont toujours autour de la table les mêmes figures : le Général, d'Ocagne, Pison, Chovelon, Messier, Bonnel, Empereur ⁽¹⁾, mais en plus nous avons un officier de liaison anglais : Greene d'abord, le type de l'Anglais un peu réservé, mais charmant camarade dès qu'on a fait connaissance ; White, un bon gros garçon qui parle français aussi bien qu'anglais ; Harley, écossais mystique, professeur de philosophie au collège de Lahore. Nous avons du reste les meilleures relations avec les Anglais qui décidément sont des gens agréables à fréquenter ; il nous font visiter leurs batteries, leurs échelons, nous invitent à leurs "horse shows". Je suis au mieux avec l'escadrille voisine, à Drogland, et j'y vais plusieurs fois prendre le thé, jouer au tennis ou dîner.

Quant au secteur, il est affreux. Le boche depuis qu'il a pris le Kemmel domine toute la plaine où l'on ne sait comment se cacher et c'est sans cesse un lourd marmitage que nous leur rendons, du reste. Les arrières en particulier sont marmités plus qu'il n'est normal (Abeelee, Poperinghe) et Watson en particulier reçoit une douzaine d'obus chaque nuit pendant une quinzaine.

Notre rôle est, naturellement, strictement défensif, et nous faisons une fois de plus des plans de défense ; du reste l'Etat Major marche très bien et je vois les choses de haut, le plus clair de mon temps se passant en promenades avec le Général, soit aux batteries, soit aux EM et HQ voisins.

(1) Robert est à Hondehoote ; je le vois rarement et difficilement.

Peu d'événements du reste pendant notre séjour, sauf le 27 mai où les boches font pendant la nuit une grande démonstration sur notre front; ils réussissent à prendre deux petits boqueteaux pour lesquels on se dispute ensuite pendant longtemps. Ce n'est qu'après que nous apprenons où est la véritable attaque et les tragiques événements du chemin des Dames (1).

A partir de ce moment, on commence à nous retirer de l'artillerie et nous devons assurer notre défense avec des moyens de plus en plus réduits. Cependant on nous (retient) encore un mois, sans doute pour permettre à M. Bonar Law de faire des effets oratoires à la Chambre des Communes.

A la fin de juin la relève est décidée : du 26 au 28, la 46e div. est relevée par la 6e DIW, puis la 7e par la 41e DIW. Enfin le 14e CA passe le commandement au 19e CAW le 30 juin, pour aller probablement dans la région de Châlons.

Entre temps, le Général m'ayant audacieusement porté sur un état des officiers parlant anglais, je reçois le 27 juin l'ordre de rejoindre l'école d'artillerie américaine de Saumur, sans cheval ni ordonnance. Comme je me prépare à partir, j'apprends le 28 que je suis convoqué le lendemain au QG du général Plumer à Blendekes pour y recevoir des mains du duc de Connaught (le frère d'Edouard VII) le D.S.O. (2).

Je vais donc le lendemain avec le général Marjoulet, qui partage seul du CA cet honneur avec moi, dans le beau jardin du général Plumer où aux sons d'une musique militaire anglaise et en présence de quelque centaines d'officiers anglais, le duc de Connaught décore une vingtaine d'officiers français ; cérémonie naturellement suivie d'un thé confortable.

Le lendemain 30 juin, je profite du départ de l'EM pour filer en auto avec le Général, Messier, Chovelon et Bonnel ; nous allons déjeuner à Beauvais en passant par St Omer, Abbeville, et nous arrivons à Paris vers 16 h. Là dans la cour de la gare de l'Est, nous nous faisons des adieux touchants et je m'en vais vers d'autres destinées.

(1) Le Général est d'un noir ! Je n'ai pas trop de tout mon optimisme pour le remonter un peu. L'achat d'un phonographe y contribue aussi.
 (2) Companion of distinguished Service Order.

AVEC LES AMERICAINS

Voyages (1er juillet-1er août)

1er juillet. Paris : je retrouve mon oncle et ma tante Chantre, venus à Paris pour voir les dégâts causés à leur maison par le dernier bombardement, et Robert. Nous dînons ensemble chez Jean Corpet.

2 juillet. Saumur - Ville charmante, propre et bien bâtie sur les bords de la Loire. Il existe là une école d'artillerie américaine sous la direction technique du Lt colonel Thomas : 1500 à 2000 élèves destinés à sortir au bout de 3 mois comme sous-lieutenants ; le programme est le même qu'à Fontainebleau, et la grande majorité des élèves donne toute satisfaction.

Tout l'enseignement est aux mains des Français et je retrouve parmi les instructeurs plusieurs camarades : Potron, Lhopital, Borelli. En outre quelques officiers français suivent des cours, principalement d'anglais, en vue de devenir instructeurs soit ici, soit dans des camps.

3 juillet - On me fait passer un examen d'anglais auquel je satisfais de justesse. Bien que ma destination paraisse devoir être différente, on me classe pour le moment dans le cours des futurs instructeurs.

4 juillet - Indépendance day - Revue le matin ; le soir grande fête sportive, courses, sauts, exercices équestres à la cow boy.

5-6 juillet. Cours d'anglais. Le Lt Lebel, le mari de Marguerite Rivière, arrive à l'école.

Le 6, je file pour 24 heures à Paris. A mon retour le 7, je trouve la dépêche ministérielle m'affectant à la mission militaire près de l'armée américaine et me dirigeant sur Bar-sur-Aube. Je pars pour Paris où je passe la journée du 8.

Le 9, j'arrive à Bar-sur-Aube, avec divers compagnons, Potron, Bilard, Lebel, Boyer, de Charni. Nous y trouvons l'EM.de l'artillerie de la Ière armée américaine qui s'instruit sous la direction du colonel d'Astorg. Celui-ci ne sait trop que faire de nous ; nous (demeurons) encore en position d'attente, et avec le concours des Américains, en particulier du L^t Stohlman, nous nous organisons des cours d'anglais. Nous passons ainsi une dizaine de jours dans cette petite ville tranquille. On prend sa leçon d'anglais en se promenant le matin, l'après-midi sous les arbres, et après je vais souvent faire un tour en barque sur l'Aube, charmante rivière qui serpente dans la verdure. J'ai l'agréable société de Marg^{te}. Lebel, venue rejoindre son mari, et on se sent bien loin de la guerre.

C'est pourtant là que nous apprenons l'échec allemand du 15 juillet et la magnifique attaque du 18, aube de la victoire.

Le 22 juillet, je reçois l'ordre d'aller rejoindre le 3e CA US à Meaux ; j'y suis affecté comme officier de liaison d'artillerie. Je ne pars que le 24, et le 3e CA US n'étant pas du tout à Meaux, ce n'est qu'après bien des allées et venues que je finis par le rejoindre le 26 à Mortefontaine, au sud de Senlis.

Le CA. est encore en formation. Il n'a vu la guerre qu'en spectateur avec l'EM du 20^e CA français à l'attaque du 18 juillet. En particulier il n'y a pas encore d'EM d'artillerie, en sorte que je passe à Mortefontaine 4 jours à ne rien faire.

Nous sommes du reste luxueusement installés dans le château du duc de Grammont, au milieu d'un parc magnifique. Le CA comprend une soixantaine d'officiers qui mangent tous ensemble dans la salle à manger du château ; ce m'est l'occasion de faire connaissance avec la cuisine, ou plutôt l'absence de cuisine américaine.

Quant à la mission française, elle est sous les ordres du commandant de Bertin, brillant cavalier, et comprend le capitaine Poulard, son adjoint dévoué, le capitaine Bezons, petit méridional vif, et le lieutenant Porgès, officier interprète, bon gros garçon. En outre un capitaine de gendarmerie, Lavit, terrible bavard, et moi.

Le 30, le CA reçoit l'ordre de se porter à Mont-Saint-Père (sur la Marne, à l'est de Château-Thierry). Je passe bien entendu par Paris pour m'y rendre.

Entre Marne et Aisne

(1er août - 9 septembre)

Mont-St-Père, village ruiné comme tous ceux de cette région jadis si riante. J'y arrive le 1er août et ai le plaisir d'y retrouver mon ordonnance, Barbet, que j'avais abandonné en Belgique et que je ne comptais guère revoir. Nous sommes aussi mal installés qu'il est possible.

Le CA est ici pour relever le 38e CA français qui progresse dans la direction de Fismes. L'EM de l'artillerie se constitue par l'arrivée, de tous les points de l'horizon, d'officiers qui se voient pour la première fois : le général Gatchell, petit bonhomme pas méchant, mais qui ne paraît pas capable de grand'chose ; le Lt colonel Hope, un chef

d'EM, qui paraît devoir être le véritable chef, et avec lequel il faut (ou plutôt il faudrait ; mon ignorance de l'anglais me gêne cruellement) plus de diplomatie ; le Lt Col. Mort, chef de la contre-batterie (?) ; Stephens, un capitaine qui a été aspirant dans l'armée française, qui est fort gentil et qui seul a une certaine expérience de la guerre ; Ellis au SRA avec Farlow ; Wilson et Bevan aux munitions ; et puis un certain nombre de petits lieutenants : Monro, Story, Richer, Gatchell, ... il paraît y avoir un abus d'"aides de camp" dans cette armée ! Le général a également amené avec lui un lieutenant français, Lambert, que j'enverrai comme officier de liaison auprès de l'AL ; pas méchant, pas bête, mais bien jeune.

Nous prenons donc le 4 août la suite du 38e CA en pleine progression, puis deux jours après nous relevons également le 3e CA qui se trouvait à sa droite. Nous dépendons de la 6e armée (Général Desgouttes, Général Piquemal) et comme nous conservons du corps français un certain nombre d'éléments qui nous manquent (AL, PA...) c'est une salade complète de Français et d'Américains au milieu desquels il n'est pas facile de se débrouiller.

Nous avons en ligne la 32e division américaine et la 164e française ; comme AL le colonel Drouault, commandant l'AL 3 ; comme PA, les p..... du 38e et du 3e CA. Peu à peu les éléments américains arrivent.

L'AL, composé de 12 batteries de 155 GPF (2 régiments) est mise peu à peu en position sous les ordres du colonel Tribout, commandant l'AL d'armée.

Cependant l'avance atteint rapidement la Vesle et le CA porte son PC à Coulonges (le 7 août ?). Les villages sont partout détruits, mais la campagne est peu abîmée ; ils n'ont pas eu le temps ; partout des munitions abandonnées, des voitures ou des canons cassés, enfin des images de victoire qui vous rendent heureux malgré l'horrible odeur des cadavres non enterrés.

Les Américains sont du reste tout étonnés de s'arrêter à la Vesle ; ils se croyaient partis pour Berlin. Peu de jours après (le 10 août ?) le boche les ramène à une plus juste vue des choses en bombardant Coulonges ; cela coïncide curieusement avec une envie de "camping" qui prend au général Bullard, commandant le CA, et on nous emmène à 2 km., dans les bois de Rognac où nous nous installons sous la tente autour de deux maisons.

Quelques jours après, le 15 août (?), nous relevons sur notre gauche une partie du 1er CA US et nous rejoignons ainsi le 11e corps (c'est le 5e corps qui est à notre droite). Nous avons à partir de ce moment les 77e et 28e DI US en ligne.

Je trouve l'occasion de m'échapper un jour et d'aller en auto jusqu'à Hautvillers (au nord d'Epernay) où se trouve le 14e CA. J'y déjeune avec le général Hébrard et l'EM de l'artillerie ; mon successeur est le capitaine Gosn, un petit bonhomme copain du général et qui, paraît-il, me fait regretter. Les autres sont toujours les mêmes et on a plaisir à se retrouver.

Quelques jours après le 20 août, je pars en permission et je retrouve à Frontenay toute la famille, y compris Robert. Après 10 bonnes journées passées là, je rejoins le 3e CA US qui a encore déménagé. Décidément, ces gens ont la bougeotte. Ils sont maintenant plus au sud, à Fresnes.

Le 3 septembre, des indices concordants permettent de croire à un repli boche et on leur envoie sur les ponts de l'Aisne quelque milliers de coups de canon. Le 4 septembre, en effet, on avance jusqu'à l'Aisne, sur la gauche, beaucoup moins à droite où le boche offre de la résistance.

Le 6 septembre, nous avançons notre PC à Dravegny, pour y bien peu rester, puisque le lendemain on nous annonce notre relève par le 16e CA (1). En effet, le 9 septembre à 9 heures, nous lui passons le commandement, et nous partons vers l'Est.

(1) Le 28e DI US a été relevée par la 62e où je retrouve Essartier et Chambaud.

Sur la Meuse

(10 septembre - 11 novembre)

9 septembre - je pars en auto avec le Lt Colonel Hope et le Lt Colonel Mort. Nous déjeunons à Epernay et allons coucher à Châlons, où ils veulent que je leur montre les curiosités de la ville, que je les fasse boire et que je leur achète de l'alcool (c'est toujours la grande préoccupation).

10 septembre - De Châlons, nous allons à Souilly en passant par Revigny et Triancourt. A Souilly, vieux souvenirs. Bon logement.

Nous y restons quelques jours, et c'est là que nous apprenons le 12 septembre l'attaque de St Mihiel par les Américains. Enfin ! Ils croient déjà que Metz est pris.

14 septembre - Le QG se poste à Rampont. Le CA prend à midi le commandement de la partie gauche du secteur du 17e CA, entre la Meuse et Avocourt.

Rampont est un gentil petit village dans une vallée verdoyante, et nous logeons assez agréablement dans des baraques situées sur les versants. Nous avons en Ligne la 33e DI US à droite, la 157 DI française à gauche ; notre AL se compose pour le moment d'artillerie de position, les 155 GPF n'étant pas arrivés : il paraît qu'ils se sont mis dans une telle pagaille sur la route Epernay-Châlons qu'on a dû les rassembler et les embarquer.

Le secteur est on ne peut plus calme.

15 septembre - On reçoit l'ordre de placer le GPF sur la droite du secteur ; les reconnaissances commencent aujourd'hui.

16 septembre - On continue à organiser tranquillement le secteur. L'Autriche fait des propositions de paix.

17 septembre - Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Nous sommes ici pour attaquer ; mais le secret est bien gardé et aujourd'hui où Bertin me confie les grandes lignes du projet, je crois que nous ne sommes pas 4 à le savoir dans le CA (le Général, son chef d'EM, Bertin et moi).

Une quantité considérable d'artillerie ⁽¹⁾ est ou arrive dans la région. Nous devons former l'extrême droite d'une attaque combinée franco-américaine (26 divisions françaises, 16 divisions américaines) qui a pour objectif la région de Stenay-Vouziers.

(1) Pour la CA (3 divisions en ligne) : 75 batteries de 75
39 batteries de canons courts
29 batteries de canons longs

non comprise l'artillerie d'armée.

18 septembre - Je vais avec le père Gatchell à l'armée où le général Lacotte nous montre ce qui a été préparé : choix des emplacements, etc... J'y retrouve le général Walch commandant l'artillerie du 17e CA et le général Maurin, de passage. En rentrant nous passons voir le général Alexandre commandant l'artillerie du 5e CA US, qui a toujours Leclerc pour adjoint.

19-21 septembre - C'est ici qu'apparaît à tous les yeux mon utilité ! Nous devons recevoir 9 régiments d'artillerie français ⁽¹⁾, et à tous ces colonels qui débarquent, il faut donner des cantonnements, des positions de batterie, des matériaux, etc.. Désespérant d'obtenir quelque chose de Gatchell, je prends le parti de tout faire tout seul, et je fais des ordres magnifiques que je signe moi-même. Je donne à chaque division 1 rég. de 75 (en plus de son artillerie organique), et un groupe de 155 C. J'organise le reste en artillerie de CA sous le commandement du colonel Toupnot. Sitôt arrivés, j'envoie tous ces gens faire leurs reconnaissances. Avec les batteries à pied, les groupements d'armée qui viennent chercher des tuyaux, toutes les visites et tous les coups de téléphone, je gagne bien mon dollar.

22 septembre - Nous passons à midi sous les ordres de la 1ère armée US et le 5e CA US prend la moitié gauche de notre secteur, nous laissant Malancourt.

Je fabrique avec Mort le plan d'action de l'artillerie. Je vois arriver Verdurand, représentant l'aviation, et je le mets en rapport avec Toupnot.

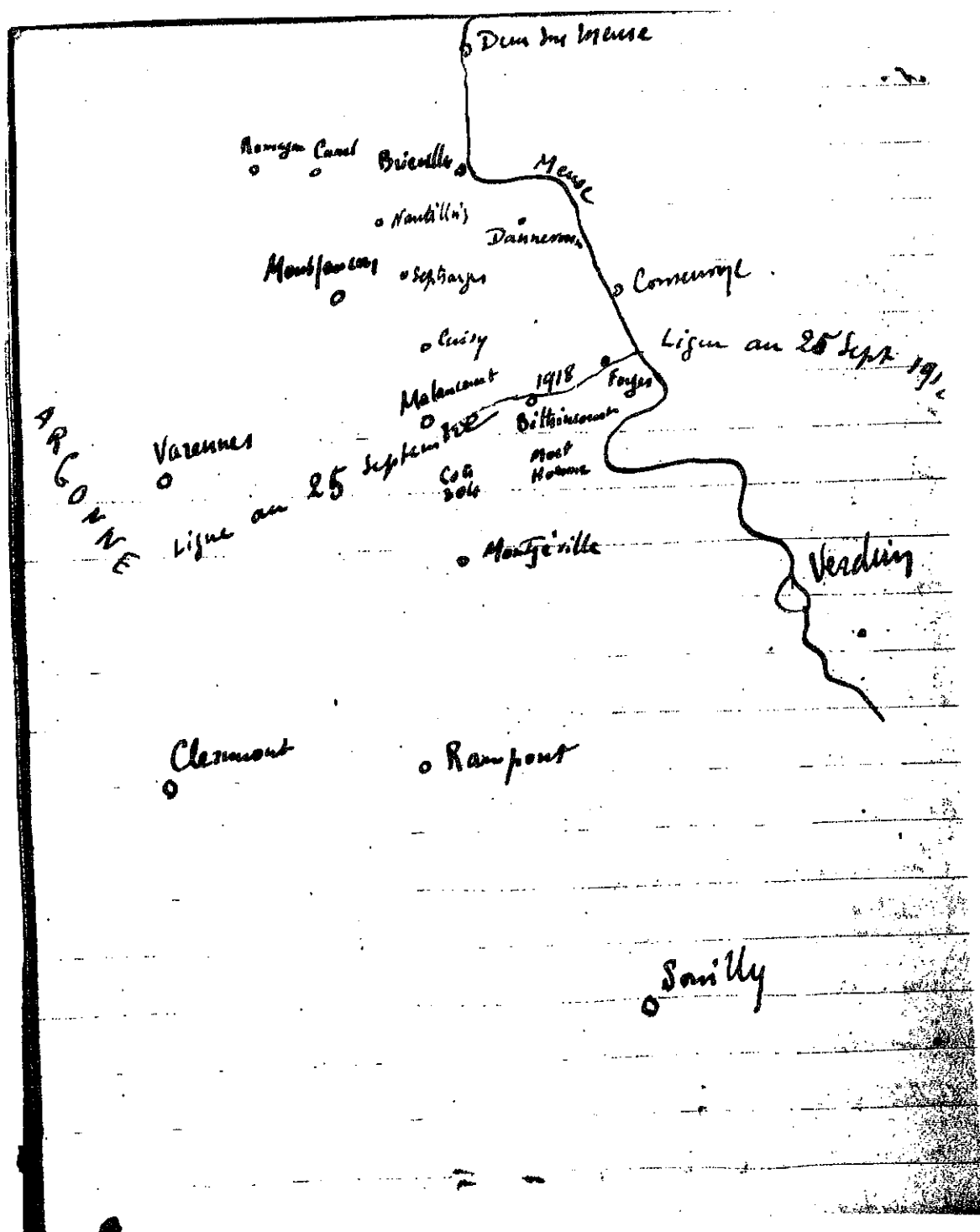
24 septembre - Je vais chez Toupnot, près de Béttelainville, avec Gatchell pour lui montrer le plan d'action. Les batteries qui sont à couvert sont à peu près les positions ; les autres entreront la dernière nuit. Gros encombrement sur les routes de l'avant (mauvaise police) Nous recevons 4 obus, comme il y a 3 jours. Grand effroi de Gatchell.

(1) 75 - 212e (Paquette) 228 (de Verins) 250 (de Chaunac)
 Courts - 289 (Bedel) 308 (Renou)
 Longs - 407 (Toupnot) 413 (Ste Claire-Deville) 456 (Commerson)
 81e (Reboul)

25 septembre - Je retourne chez Toupnot pour lui indiquer que le jour D est demain. Pétain, le général Maurin viennent à Rampont. Je regarde les plans d'actions des divisions et je fais une critique. Hope s'en va au Supreme War Council (!) et est remplacé par le major Struble, un gentil petit un peu emprunté.

26 septembre

H = 5.30 - 3 heures de préparation.



..Beau temps. Les renseignements n'arrivent pas vite. Le plus clair est ce que nous recevons des avions français par l'intermédiaire de Toupnot. A droite les objectifs paraissent atteints normalement ; vers 14 h. la Meuse serait bordée par nos troupes jusqu'au voisinage de Briouilles ; à gauche, on semble être ^{entre} Septsarges et Nantillois, mais Montfaucon tient toujours et il y aurait encore des mitrailleuses au sud de Cuisy. Nous saurons plus tard que la 79e division, à notre gauche, avait décidé de partir 1 heure en retard (!!!) et en réalité n'est pas partie du tout.

Des mouvements boches sont signalés vers Dun et sur la rive droite, et on demande des tirs à l'artillerie d'armée.

On reconnaît des routes pour avancer ; mais elles sont en piteux état et combien encombrées ! Avec le plus parfait mépris de l'expérience et de nos recommandations, les Américains ont lancé sur les routes - des routes qui passent par 304 et la Mort homme, et qui n'existent plus que sur la carte - des voitures, des camions, des cuisines roulantes, des chariots de parc, des canons, des ambulances, des voitures à munitions, des autos de tourisme, des side-cars, tout ce qu'ils ont pu trouver - sous prétexte d'alimenter l'avant. Le résultat est simple : pendant 3 jours les routes seront bouchées sur 6 ou 10 km. par 3 files de voitures qui ne bougeront pas d'un tour de roue ; les troupes ne mangeront pas, les canons ne tireront pas, les blessés ne reviendront pas... Des prisonniers arrivent à Rampont.

27 septembre. La situation n'a naturellement pas avancé. Il pleut jusqu'à midi. A 15 h. Montfaucon est pris ! (c'était annoncé depuis la veille par le communiqué). On tâche d'avancer quelques canons vers Béthincourt.

28 septembre. Je vais avec Gatchell jusqu'à la cote 304, mais inutile de songer à avancer davantage. La façon dont les Américains réparent les routes, en récoltant et en posant les cailloux à la main, vaut un poème : l'invention de la brouette et de la pelle n'ont certainement pas encore pénétré en tribus.

29 septembre. Essai de déplacement du PC à Montzéville. Il pleut, boue, encombrement. Tout ce qu'on a pris là bas consiste en 4 ou 5 trous dans la boue en haut de la colline ; tout à fait impossible ; nous rentrons.

Montzéville (1 - 26 octobre)

Nous allons le 1er octobre à Montzéville, village détruit où l'on tasse le CA dans un PC de chef de bataillon ; ce n'est pas commode, mais les Américains trouvent que ça fait guerre. Nous arrivons à la fin à nous installer en constituant entre Français "un quartier blanc". La distraction du pays est la promenade quotidienne à la cote 310 d'où l'on découvre une belle étendue de pays et où l'on verrait la bataille si on pouvait appeler cela une bataille.

Car il n'y a personne en face de nous, et nos coups de canon sont seuls à troubler le silence. Pendant tout le mois, on voit se succéder de la part des Américains des attaques totalement infructueuses ; ça commence par un ordre idiot reçu de l'armée, qui n'est pas amélioré, loin de là, par le CA, qui arrive aux exécutants 1 heure ou 2 avant l'heure H et que ceux-ci n'exécutent pas ou exécutent mal. Car il n'y a aucune discipline. On voit partout le désordre le plus invraisemblable, sur les routes où les camions s'embouteillent à qui mieux mieux, dans les champs où les chevaux paissent par centaines à l'aventure, où les hommes érigent de petites tentes en pleine vue ; les "stragglers", c'est à dire les gens qui ont abandonné leur corps, soit parce qu'il montait à l'attaque, soit parce qu'ils étaient en ligne et non ravitaillés, sont devenus une institution et infestent la campagne.

En plus de cela chacun, individuellement, n'est pas fort ; c'est une course entre aviateurs, artilleurs, fantassins, à qui fournira le renseignement le plus stupide ou fera la plus grosse bêtise. On voit des artilleurs passer leur nuit à tuer 300 Américains par un barrage trop court pendant plusieurs heures ; des fantassins descendre à coups de fusil un observateur français à 5 km. dans nos lignes, sous prétexte qu'ils le croyaient boche ; le chef du 3e bureau d'une division se faire faire prisonnier parce qu'il ne savait pas où étaient les lignes ; le colonel d'un régiment d'infanterie annoncer qu'il a pris un village "qu'il croit être Cunel" ; les attaques d'infanterie s'arrêter net "par ce qu'il y a une mitrailleuse", etc... Comme le dit le général Alexandre au général commandant la 5e CA US, un jour où je vais le voir : "Vous êtes 20 contre 1 et vous n'avancerez jamais si vous ne changez pas de méthode". Et les boches annoncent triomphalement que la 128e division de Landwehr tient en échec toute l'armée américaine ... Et c'est vrai.

Entre temps Gatchell est limogé, ou plutôt bloisé et remplacé par Flagler, un grand type osseux qui paraît peu décidé, mais fait bien des bêtises.

Je vais de temps en temps me promener aux divisions, aux CA voisins, voir les régiments et les batteries françaises, soit qu'ils aient besoin d'être relevés, soit qu'il y ait quelque histoire avec les Américains ; ça me vaut au moins deux fois, dans le bois de Septsarges et à Brabant, d'être sérieusement marmité, mais sans dommage.

Enfin, à la fin d'octobre, on paraît décidé à faire quelque chose d'un peu plus sérieux.

MALANCOURT (26 octobre - 8 novembre)

Ce n'est plus qu'un souvenir... on a édifié à quelque centaines de mètres de l'écriteau qui indique que ci-gît un village, une série de grandes baraques où moyennant de bons poêles et quelques aménagements on n'est pas mal. C'est un peu visible par exemple, et nous avons de la veine d'avoir un boche démoralisé dont les coups de canons éclatent au ciel et dont les bombes d'avions nous épargnent soigneusement.

On continue à préparer l'attaque. Flagler me demande conseil sur tout et c'est le 1er novembre à 5 h.30 qu'elle se déclenche. Cette fois, les ordres étaient bien donnés, la mise en place faite convenablement et tout marche. Le soir les objectifs sont atteints et si l'armée ne le défendait, on avancerait bien plus loin.

On n'a l'ordre d'exploiter que le 3 novembre. Bien entendu à ce moment, on a complètement perdu le boche et on avance en direction de Stenay. Le 4 novembre on doit forcer la Meuse ; en réalité c'est le 5 qu'une brigade traverse, sans difficultés, entre Brieulles et Dun. Si les boches nous laissent faire ça, c'est qu'ils sont bien fichus.

Une partie du PC se déplace et va à Romagne. Comme il n'y a rien à faire (on n'a plus de liaisons avec l'avant et l'artillerie n'est plus guère utile) je reste 2 ou 3 jours de plus à Malancourt avec le second échelon.

La fin (8-11 novembre)

Le 8 novembre, je vais à Romagne, village ignoble et plein de boue où nagent des multitudes de camions. Le boche est en pleine retraite sur tout le front ; on voit des épaves de sa défaite partout : canons, mitrailleuses, voitures, cadavres, approvisionnements. Le 10 novembre, le PC avancé se porte à Dun-sur-Meuse. L'armistice est-il signé ?

Il l'est le 11, et je vais à Dun avec Porgès, pendant que les Américains se réjouissent à coups de mitrailleuses et de feux d'artifice.

L'ARMISTICE

Dun-sur-Meuse (11-21 novembre)

Village pittoresque au bord de l'eau, avec l'église au sommet de la colline ; on arrive à se loger dans les maisons bien qu'elles soient bien délabrées. Du reste, je n'y reste pas et je profite de ce que le commandant par le 12 pour l'accompagner à Paris.

Là c'est la grande joie ; la France fait "ouf" ! Pavois, drapeaux, foule, cris, chants, danses, canons boches promenés à travers les rues...

Je rentre à Dun le 16 novembre pour y voir arriver chaque jour des milliers de prisonniers français, italiens, anglais, russes, des civils qui se rapatrient, tout un monde loqueteux, minable, affamé que nous nous débrouillons plutôt mal que bien pour nourrir, diriger et transporter - car les Américains s'en fichent comme d'une guigne.

Le 21 novembre, nous laissons ça au 7e CA US qui nous remplace et nous partons.

Longwy (21-23 novembre)

Ville pavoisée, où l'on est reçu à bras ouverts. Ici aussi les rues sont encombrées de prisonniers de toutes nationalités, qu'il n'est pas facile d'expédier. Je commence par faire coffrer tous les Russes.

Le 23 novembre le CA se déplace à nouveau, mais on oublie de prévoir notre transport. Charmante attention. A la fin nous trouvons une auto américaine inoccupée et nous la requérons, Porgès et moi, nous ne la lâcherons plus.

Luxembourg (23-29 novembre)

Nous arrivons à Luxembourg, jolie petite capitale toute pavoisée en notre honneur et où les musiques jouent la Marseillaise sans discontinuer. Le CA a été se mettre dans un petit village plus loin, mais nous en avons assez de ces jeux là, et avec notre fidèle chauffeur nous établissons notre PC à Luxembourg.

Vie chère, mais très amusante. Il y a tout le temps de grandes réjouissances, bals, beuveries ; de plus le commandant de Bertier connaît tout le monde ici et s'occupe de politique ; il est assez amusant de rencontrer à dîner le président du conseil et au café le ministre du ravitaillement. C'est tout à fait le Grand Duché de Gerolstein.

Nous y retrouvons Paulard, retour de Metz et de Tessay, journaliste.

Nous allons un jour nous promener à Dudelang pour voir l'usine du commandant - un autre jour à Metz où nous tombons pour l'entrée du Maréchal Foch. Joie publique.

Le 29 novembre je pars en permission de 20 jours et je retrouve à Paris Robert décoré.

Le Rhin

Le 25 décembre, je repars avec Robert pour rejoindre mon corps d'armée à Neuwied. Le voyage n'est pas commode, les trains sont en retard et complets, les villes sont pleines. Nous couchons à Metz sur un canapé d'hôtel et nous repartons le 26 au matin. Je laisse Robert à Thionville et je continue à descendre la Moselle par Trèves jusqu'à Coblenze. C'est joli, vallée encaissée avec des châteaux aux sommets. A Coblenze j'ai juste le temps de changer de train pour arriver à la nuit à Weissenturm.

Là je descends au Rhin et je prends le bateau - large fleuve rapide - il y a assez longtemps que j'ai dit que j'y ferais boire mon cheval ! Malheureusement je n'ai plus de cheval. A Neuwied je trouve Leboullenger, et un congé de 3 mois demandé pour moi par le Crédit Lyonnais.

Je ne moisirai pas ici. Juste une nuit, pour (dans) cette petite ville régulière lier conversation avec quelques habitants trop aimables, et coucher chez une citoyenne de la rive droite du Rhin.

Le 27 décembre, je vais en auto à Coblenze où je vois le commandant de Bertin. Comme je n'ai de train que le lendemain, je vais me promener avec Borelli jusqu'à Boppard, en remontant le Rhin.

Le 28 décembre je pars de Coblenze à 10 heures, arrive à Nancy (quel voyage !) à 2 h. du matin, pour coucher sur un canapé. J'en repars le 29 à 7 h. pour arriver à Chaumont à 18 h.30 où je mets en règle mes papiers à la mission française, et le 30 décembre je reprends le train pour arriver à Paris à 19 heures.

Epilogue

Le 12 juin 1919, dans la cour des Invalides, on me remet la croix de chevalier de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

Ordre 15986 du 16 avril 1919 (G.QG)

"Officier d'une bravoure remarquable, d'une haute valeur, a rempli, sur sa demande, les missions les plus périlleuses. Blessé le 28 septembre 1914, a refusé de se laisser évacuer ; a été contusionné le 27 oct. 1917 en poussant une reconnaissance malgré le bombardement intense de l'ennemi, jusqu'à l'extrême limite des positions conquises".

La présente nomination comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme. C'est un peu en retard (la proposition date d'Août 1918) mais ça fait toujours plaisir.

Le canon nous apprend le lundi 23 juin que les Allemands acceptent de signer la paix, et le samedi 28 qu'ils l'ont signée. Mêmes réjouissances populaires - pavois, cortèges, chants - qu'au jour de l'armistice, un peu moins déplorantes, semble-t-il.

Hélas ! Quel avenir cette paix là nous ménage-t-elle ?

Est-elle digne de l'effort accompli ?

Permissions

2 au 8 août 1915 - Paris	6 jours
8 au 17 nov. 1915 - Paris	8
23. au 31 déc. 1915 - Paris	8
31 mai-9 juin 1916 - Paris	8
28 sept.-6 oct. 1916 - Frontenay	8
2 au 10 avril 1917 - Paris	8
Juillet 1917 - Paris-Chamonix	10
28 juillet 1917 - 24 h. à Paris	1
30 oct.-12 nov. 1917 - Paris	12
Mars 1918 - Paris	10
1 juillet 1918 - Passage à Paris	-
6 juillet 1918 - 24 h. à Paris	1
8 juillet 1918 - Passage à Paris	-
25 juillet 1918 d°	-
30 juillet 1918 d°	-
20-30 août 1918 - Frontenay	10
12 novembre 1918 - 24 h. à Paris	1
29 nov.-25 déc. - Paris	25
	<u>116</u>

1er janvier 1919 - congé de 3 mois.

Citations et décorations

Ordre de la IIe armée n° 40 (21 octobre 1915)

Le général commandant la 2e armée cite à l'ordre de l'armée
Le Lieutenant Puiseux, Marie, Léon, Victor, adjoint au colonel
commandant le 6e régiment d'artillerie :

- " Officier d'une bravoure et d'un entrain remarquables
- " A rendu les services les plus précieux, toujours prêt à remplir
- " les missions les plus périlleuses. Sérieusement blessé le
- " 28 septembre 1914, avait refusé de se laisser évacuer "

Signé : Pétain
(Journal officiel du 5 décembre 1915)

Ordre du 14e CA du 3 novembre 1917

Le général commandant le 14e CA cite à l'ordre du CA
Le capitaine Puiseux, Marie, Léon, Victor, de l'état major de
l'artillerie du 14e CA

- " Officier de haute valeur et faisant preuve en toutes circons-
tances de la plus grande bravoure. Le 27 octobre 1917 a poussé,
malgré le bombardement intense de l'ennemi, jusqu'à l'extrême
limite des positions conquises la veille, la reconnaissance dont
il était chargé. A été commotionné par l'éclatement d'un projec-
tile de gros calibre qui a blessé grièvement un officier à ses
côtés".

Ordre du GQG n° 24 DE du 9 août 1918

S.M. le roi d'Angleterre a bien voulu confier les décorations
ci-après aux militaires de l'armée française dont les noms suivent,
qui se sont signalés, soit par leur valeur militaire et leurs actes
de bravoure, soit par les services rendus au cours de la campagne :

Ordre du service distingué (D.S.O.)

Capitaine Puiseux, Marie Léon Victor, 114 e rég^t d'artillerie
lourde, à l'EM de l'artillerie du 14e CA.

Signé : Buat

Ordre du GQG n° 15986 D du 16 avril 1919

M. Puiseux, Marie, Léon, Victor, Capitaine de réserve au 114e
rég^t d'AL (EM de l'artillerie du 3e CA U.S., a été nommé dans l'ordre
de la Légion d'honneur au grade de chevalier :

- " Officier d'une bravoure remarquable, d'une haute valeur, a rempli,
sur sa demande, les missions les plus périlleuses. Blessé le
28 septembre 1914, a refusé de se laisser évacuer, a été contusion-
né le 27 octobre 1917, en poussant une reconnaissance malgré le
bombardement intense de l'ennemi, jusqu'à l'extrême limite des
positions conquises. Deux citations."
- La présente nomination comporte l'attribution de la croix de guerre
avec palme.

Signé : Buat (journal off. du 12 juin 1919)

Note du 13 novembre 1918 du général commandant l'artillerie du
3e CA. U.S.

- " I desire to express my high appreciation of Captain Puiseux's
services in tactical advice and in administrative liaison with
French units. His knowledge, ability and valuable suggestions
have been most highly regarded by all members of my staff during
the time that he has been with us."

Signé : C.A. Flagler

TABLE DES MATIERES

	pp.
I - <u>2 août 1914-19 septembre 1914</u>	
La mobilisation	I à 4
Dans les Vosges. La guerre de mouvement	5 à 30
(correspondance de ces mêmes dates insérées)	
II - <u>20 septembre 1914 - 19 février 1915</u>	
En Picardie - La course à la mer	31 à 48
Dans le Santerre - la stabilisation	49 à 82
" la guerre de siège	83 à 100
(correspondance insérée - cesse avec l'année 1914)	
III - <u>19 février 1915-26 septembre 1915</u>	
Dans le Santerre (suite)	101 à 107
En Champagne - l'offensive de septembre	108 à 125
IV - <u>27 septembre 1915-10 février 1917</u>	
En Champagne (suite)	126 à 134
Champagney - l'hivernage	134 à 136
Verdun	137 à 149
V - <u>10 février 1917 à 12 novembre 1917</u>	
Une avance de 40 kilomètres	150 à 157
Entractes et secteurs divers	158 à 162
L'attaque de la Malmaison	163 à 173
VI - <u>12 novembre 1917 - 1 Janvier 1919</u>	
Déplacements et villégiatures	174 à 177
Le Printemps de 1918	177 à 183
Avec les Américains	184 à 193
L'armistice	194
Sur le Rhin	195
Epilogue et Permissions	196
Citations et décorations	197

